

# **LEÇONS TACTIQUES DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE**

*Alexandre Svetchine*

**1912**

## De l'auteur

Malgré le travail considérable investi pour s'approcher autant que possible d'une présentation exacte des faits des opérations décrites, l'auteur ne considère pas son travail comme ayant une importance militaire-historique autonome. L'histoire militaire ne joue qu'un rôle auxiliaire.

Cependant, ce travail ne constitue pas un recueil d'exemples historiques militaires ; l'auteur est bien loin de proposer des modèles pour un cours théorique de tactique. Il invite à le suivre sur les champs de bataille mandchous et cherche à ressusciter devant le lecteur les problèmes tactiques que pose le combat moderne. Il n'illustre pas la théorie, mais propose d'étudier l'art de la tactique par une approche pratique.

L'auteur donne ses analyses tactiques non pas dans le contexte d'un musée, où sont rassemblées exclusivement des œuvres impeccables de maîtres de l'art tactique ; ces solutions expérimentées des problèmes tactiques des années 1904-1905, qu'il propose à l'attention du lecteur, contiennent plusieurs coups de maître, mais de caractère généralement moyen, riches en erreurs ; ce sont précisément ces erreurs dans la résolution des problèmes tactiques qui rendent leur analyse particulièrement instructive.

Seule la perspective personnelle du lecteur sur les manifestations du combat contemporain a une valeur pratique, à partir de laquelle il examinera également les tâches tactiques qui lui échappent. Mais le désir d'aider le lecteur à établir un point de vue indépendant ne constitue pas pour l'auteur un prétexte pour éviter de développer une opinion définie sur le combat moderne. L'auteur ne se contente pas de souligner les erreurs, mais, dans les cas plus complexes, exprime également la solution qu'il aurait jugée appropriée. Il ne cherche pas à imposer des modèles ; sa critique, liée à l'exposé même des opérations, vise avant tout à mettre en garde le lecteur contre les opinions courantes et les jugements sévères, mais stériles et pas toujours justes, de caractère personnel, qui nous empêchent de mieux comprendre les événements de la guerre passée. Les questions sont posées, leur résolution est indiquée — par les commandants responsables sur le champ de bataille et par l'auteur, se trouvant dans des conditions de cabinet paisible véritablement incomparables ; le lecteur doit en tirer ses propres conclusions et former son avis personnel.

À toutes les époques, il n'y avait qu'un petit nombre de personnes capables d'observer avec précision les phénomènes de combat ; les témoignages des témoins oculaires présentent constamment de grandes contradictions ; et ce tas de documents laissés par la guerre reflète principalement les intentions des chefs et ne met en lumière que faiblement de nombreux détails particulièrement importants d'un point de vue tactique des actions militaires. Mais du fait que la réalité du combat ne peut pas être établie avec une précision absolue, il ne faut pas renoncer à son étude détaillée. L'auteur, dans tous les cas douteux, présente une version la plus probable et exprime par avance sa gratitude aux personnes qui lui indiqueront les inexactitudes qui se seraient glissées.

Les témoins oculaires — en masse — ne sont pas seulement de mauvais observateurs du combat, mais aussi de mauvais interprètes des conclusions en découlant. Dans la seconde moitié de la guerre, des formations extrêmement inconfortables étaient parfois utilisées, comme on peut le déduire de la première moitié de la guerre. La majorité entre en combat avec des conclusions toutes faites ; c'est pourquoi l'interprétation initiale de l'expérience de la guerre ne peut être que superficielle. Il est tout à fait naturel d'en venir à affirmer que l'expérience de la guerre n'apporte rien de nouveau, mais ne fait que confirmer les positions antérieurement établies. En réalité, les Français et les Allemands ont eu besoin de trente ans pour élaborer de manière complète l'expérience de la guerre franco-prussienne, et il s'est avéré alors que la guerre avait apporté beaucoup de nouveautés. Les leçons tactiques de la

guerre russo-turque de 1877-1878 sont restées presque non développées. Un travail de longue haleine est également nécessaire pour l'élaboration tactique de l'expérience de la guerre russo-japonaise. Le travail actuel, représentant une partie des conférences données en 1912 à l'École de Tir Officier, n'en constitue qu'une étape sur le long chemin idéologique qui reste à parcourir.

Les photographies insérées dans le texte ont une signification purement factuelle ; c'est pourquoi parmi elles il n'y a pas de portraits des chefs les plus chers au cœur russe. Le plan topographique ne donne pas une représentation suffisamment claire du caractère du champ de bataille ; le récit des effets des shrapnels et des obus sur les constructions, de l'énergie d'une attaque à la baïonnette, de la disposition non masquée des batteries sur les sommets ouverts, du fait que certains sommets étaient laissés inoccupés devant le front, des légers abris construits pendant la bataille, et même du cheval du cosaque de la région de Baïkal, soulève des incertitudes quant à savoir s'il s'agit d'un fantassin à cheval ou d'un cavalier. Une photographie, non retouchée par l'auteur, a pour but de lier directement le lecteur aux événements décrits.

## **Chapitre Un**

### **Essai stratégique sur la guerre**

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un conflit marqué est apparu entre les intérêts de la Russie et du Japon ; les deux États étendaient rapidement leur puissance et leur influence en Extrême-Orient. La Russie cherchait à s'établir en Mandchourie, importante pour la protection des territoires russes à l'est du lac Baïkal. L'orientation du Grand chemin de fer sibérien vers Vladivostok passait par la Mandchourie. La Chine a vendu la région de la Mandchourie à la Russie, avec des ports non gelés ; notre flotte est passée à Port-Arthur, et le développement des fortifications de ce port a commencé en 1898.

Les Japonais, ayant vaincu la Chine en 1895, ont dû, sous la pression de la Russie, renoncer à la conquête la plus importante : Port-Arthur. Depuis cet échec, les Japonais ont compris que sans lutter contre la Russie, ils ne pourraient pas occuper la première place en Extrême-Orient, et ils se sont énergiquement attelés à accroître leurs forces armées sur terre et sur mer.

L'attitude hostile du Japon envers nous et son armement n'ont pas échappé à notre attention. Néanmoins, dans la préparation à la guerre, nous avons pris du retard par rapport aux Japonais, principalement parce que nous attribuions au théâtre de la lutte en Extrême-Orient uniquement une importance secondaire. Le sort de la Mandchourie, selon l'opinion dominante, devait se décider sur les champs de bataille européens. Nous nous préparions au pire scénario : à une attaque du Japon contre nous au moment d'une grande guerre européenne. Le théâtre des opérations principales, dans ce cas, aurait été l'espace à l'ouest de la Dvina et du Dniepr, et tout affaiblissement de nos forces sur le point décisif pour obtenir des avantages sur un théâtre secondaire aurait été une erreur. Les succès en Asie n'auraient en aucun cas pu compenser des défaites en Europe ; au contraire, les accords signés par nous à Berlin et Vienne après une guerre réussie seraient devenus le début de l'élimination complète des succès japonais en Mandchourie.

C'est pourquoi, bien avant le début de la guerre, l'ensemble de nos actions, en cas de confrontation armée avec les Japonais, ne devait pas porter des coups sensibles à l'ennemi, mais adopter exclusivement un mode défensif, afin de ralentir le développement du succès des armes ennemies jusqu'à l'arrivée des renforts envoyés depuis la Russie. Ce plan condamnait nos troupes à de longs mois de défense et donnait à l'ennemi, pendant la première moitié de la guerre, un rôle avantageux, ce qui ne pouvait qu'avoir des répercussions défavorables pour nous au cours de la seconde moitié de la guerre, lorsque des actions décisives étaient prévues.

Lors de l'élaboration du plan de guerre, il fallait tenir compte de la présence dans la forteresse non préparée de Port-Arthur de notre escadre du Pacifique, qui était inférieure en forces à la flotte japonaise. L'escadre de ligne est une alliée puissante de l'armée de terre lorsque ses forces permettent d'assurer notre domination sur la mer, mais elle devient un lourd fardeau pour la direction des opérations militaires lorsque, en cas d'inadéquation de ses forces par rapport à l'ennemi, elle se réfugie sur les côtes et ne trouve pas un abri sûr pour elle. La base mal défendue de notre escadre, Port-Arthur, a été un point extrêmement sensible pour nous, incitant à concentrer toutes nos troupes dans le Sud de la Mandchourie, aux alentours de Liao-Yang, bien que dans l'intérêt de l'armée, il aurait été préférable de se rassembler tranquillement dans une région plus au nord. Le désir de ralentir l'action des Japonais contre Port-Arthur nous a conduits à nous efforcer de les retarder sur les positions existantes — la rivière Yalu et les cols de la chaîne de Fengshulin, ce qui a conduit à des combats d'arrière-garde, où nous avons successivement exposé nos unités aux attaques des Japonais, et à l'ouverture prématurée des actions offensives — l'opération ratée de Wafangou.

Le Japon, qui disposait au début de la guerre d'une supériorité navale, devait s'efforcer de la conserver à tout prix pendant toute la durée du conflit ; pour cela, il lui fallait vaincre

l'escadre russe stationnée à Port-Arthur avant l'arrivée de la deuxième escadre en provenance de la mer Baltique.

Dans ce but, le Japon a lancé des opérations militaires à l'étranger en attaquant par surprise avec des destroyers notre escadre au mouillage extérieur de Port-Arthur dans la nuit du 27 janvier ; au matin, l'escadre cuirassée japonaise est également apparue devant la forteresse. Cependant, une attaque d'une forteresse côtière par la flotte représente une entreprise difficilement réalisable si les batteries côtières sont en bon état ; pour détruire le nid de la flotte, il faut débarquer des forces suffisantes et capturer la forteresse par le front terrestre. C'est exactement ce qu'ont dû faire les Japonais !

L'opération contre la forteresse exige beaucoup de temps, car l'attaque du débarquement doit être soutenue par le feu d'une artillerie puissante, dont le déchargement et l'acheminement jusqu'à la forteresse prennent plusieurs semaines. Pendant ce temps, nos troupes, rassemblées en Mandchourie, pourraient arriver en renfort. Ainsi, pour mener à bien l'opération contre Port-Arthur en toute confiance, les Japonais devaient établir une couverture suffisante contre Liao-yang. La tâche de protéger le siège se réduisait à combattre l'armée mandchoue.

Les Japonais ne pouvaient débarquer en toute sécurité sur le territoire principal qu'en Corée. Ils n'ont décidé d'un débarquement plus proche de la zone de leur concentration que lorsque les premières victoires sur terre avaient déjà été remportées, et l'armée de Kuroki, rassemblée en Corée, a franchi le fleuve Yalu sous Tjureichien et est entrée en Mandchourie.

Au 15 avril 1904, nos forces en Extrême-Orient atteignaient 133 000 combattants ; cependant, ces forces étaient dispersées sur une immense étendue. Pour occuper les forts de Vladivostok et de Port-Arthur, avec les régions adjacentes, des garnisons de 30 000 hommes chacune avaient été affectées, absorbant ainsi presque la moitié de nos forces. Les 73 000 restants étaient répartis comme suit : les forces principales — 30 000 — se regroupaient près de Liao-Yang ; sur les directions sud et est, deux avant-gardes avaient été affectées ; le détachement du Sud (23 000) surveillait le littoral près d'Inkou ; le détachement de l'Est (20 000) devait, en utilisant les conditions locales, gêner l'ennemi dans le passage de la rivière Yalu et son avancée ultérieure à travers la chaîne de montagnes de Fenshuilin.

À ce moment-là, les Japonais disposaient de deux armées : la 1<sup>re</sup> armée — du général Kuroki, forte de 35 000 hommes — s'était déployée contre notre détachement oriental, séparée de celui-ci seulement par la rivière Yalu ; la 2<sup>e</sup> armée — du général Oku, de force équivalente — restait pour l'instant sur des navires dans la rade de Chinampo, afin d'aider l'armée de Kuroki si cette dernière n'était pas en mesure de surmonter la résistance du détachement oriental ; en cas de succès du général Kuroki, l'armée d'Oku pourrait débarquer beaucoup plus à l'ouest, afin d'intercepter plus rapidement la voie ferrée au sud de Liao-Yang et de gêner la livraison ultérieure de renforts et de fournitures à Port-Arthur.

La présence du détachement oriental a retardé l'armée de Kuroki de deux semaines, nécessaires pour se préparer à franchir le fleuve Yalu. Au 16-17 avril, sa mission était déjà résolue. Le feu ouvert par l'artillerie japonaise le 17 avril révéla la supériorité des forces japonaises, avec lesquelles nous devons composer en cas de maintien ultérieur du détachement sur le fleuve Yalu. Le détachement oriental aurait dû se replier rapidement, mais son commandant, le lieutenant-général Zasulich, hypnotisé par la force apparente de la position de Tyurenchensk et surestimant l'avantage de la défense, comptait infliger aux Japonais les plus lourdes pertes possible lors du passage, et dans ce but secondaire, il exposa son détachement aux attaques japonaises le 18 avril, bien que la situation stratégique du combat ne l'exigeait pas.

La bataille de Tyurenchensk, au cours de laquelle trois de nos régiments ont été successivement repoussés par les Japonais, nous a coûté 2781 hommes, 21 canons et 8 mitrailleuses, tandis que les Japonais n'ont perdu que 1000 hommes, et a entraîné un tournant extrêmement défavorable sur le théâtre de la guerre. Le détachement oriental s'est

immédiatement rapproché de 5 marches de Liao-yang. Sous l'impression morale de l'échec, il est apparu un sentiment d'inquiétude que le général Kuroki, dont les forces étaient surestimées, se précipiterait immédiatement dans la région de notre concentration. Tout cela créait des conditions extrêmement favorables pour le débarquement de l'armée d'Oku, qui s'est réalisé dans les environs de la ville de Biczivo entre le 22 et le 30 avril, sans être inquiété ni par l'armée ni par la flotte. Chaque échec affecte négativement les activités de l'action. Tyurenchensk a temporairement immobilisé notre armée mandchoue, et la mort de l'amiral Makarov, qui rencontra le 31 mars une mine japonaise au cuirassé Petropavlovsk, a paralysé l'énergie de la flotte.

Le 28 avril, les Japonais ont définitivement interrompu le chemin de fer au nord de la gare de Pulandian. L'objectif immédiat de la 6<sup>e</sup> armée d'Oku était de s'emparer d'un port à partir duquel l'armée pourrait se baser. Les environs de la ville de Bizyvo ne répondaient pas à cette exigence, car le débarquement des lourdes charges rencontrait de grandes difficultés dans les eaux peu profondes, et par temps frais tout contact entre la rive et les navires était perdu.

Un port pratique n'existait que dans la région de Taliénwan, où le ministère russe des finances avait aménagé le port de Dalny. La prise de ce port était également nécessaire pour l'approvisionnement en toutes les ressources nécessaires au siège de Port-Arthur. Mais pour atteindre ce port, l'armée d'Oku devait passer par le défilé de l'isthme de Jinzhou, bloqué par une position fortifiée.

En raison de la difficulté extrême de débarquement sur les rives de Kwantung au sud de l'isthme de Jinzhou, avec jusqu'à 30 000 troupes présentes dans cette région, le minage des meilleurs ports et la présence à Port-Arthur d'une escadre qui pouvait toujours attaquer le transport de troupes dans l'heure suivant le débarquement à une distance d'une heure de la forteresse, l'isthme de Jinzhou représentait la seule voie d'accès à Port-Arthur. Cette importance n'a pas été pleinement appréciée par nous ; il n'y avait pas de fortifications permanentes ni de batteries de gros calibre pour contrer les tentatives des canonnières ennemies de soutenir l'attaque des troupes terrestres. Il est avantageux de défendre toute sortie de terrain étroit en se plaçant derrière celle-ci afin de recevoir par un tir croisé l'ennemi débouchant ; malgré la position adéquate sur les hauteurs de Tafashin, cela n'a pas été fait non plus. Toute la défense était basée sur l'occupation d'une colline au milieu de l'isthme, où 8 redoutes et lunette, 2 à 3 niveaux de tranchées, 56 pièces d'artillerie dans 14 batteries, 10 mitrailleuses étaient concentrés sur un front étroit de deux verstes. La position avait la forme d'un angle sortant et était soumise à un feu croisé. Son seul avantage était la possibilité de la défendre avec un seul régiment ; toutefois, l'impossibilité de déployer pour sa défense les forces plus nombreuses disponibles doit plutôt être considérée comme un inconvénient.

Malgré la défense désespérée de l'isthme par le 5<sup>e</sup> régiment de fusiliers V.-S., l'armée Oku, appuyée par le feu de 200 canons et de 4 canonnières, a réussi, le 13 mai, à prendre la position de Jinzhou au prix de la perte de 7 3450 hommes. Nos pertes dépassaient 1 400 hommes ; bien qu'un bataillon de notre régiment ait été mis hors de combat, son échec a eu une influence sur toute la division du général Fock, présente mais non engagée dans le combat — et la voie de l'armée Oku vers la ville de Dalian s'est avérée ouverte.

Cet échec, qui amena les Japonais à se rapprocher de Port-Arthur, a suscité de sérieuses inquiétudes quant à son sort. Le gouverneur de l'Empereur, le vice-amiral Alexeïev, à qui avaient été confiés les pouvoirs du commandant en chef, jugea nécessaire de porter secours à Port-Arthur le plus rapidement possible, en envoyant vers le sud un groupe fort de 48 bataillons.

Le commandant de l'armée de Mandchourie, le général-adjutant Kuro-patkin, s'opposait à cette hypothèse, estimant qu'Arthur avait besoin d'un véritable soutien, et non d'une défaite morcelée de l'armée mandchoue, et que la situation de Port-Arthur, au cours des prochains mois, n'était pas encore critique. Cependant, il dut mettre en œuvre un plan auquel

il ne croyait pas, ce qui se refléta bien sûr dans l'énergie avec laquelle il l'exécuta : au moment de l'affrontement du groupe commandé par le général-lieutenant baron Stackelberg avec l'armée d'Oku qui avançait vers lui, le groupe ne comptait que 32 bataillons au lieu des 48 prévus.

Au 2 juin, lorsque cette confrontation a eu lieu dans les environs de la station de Wafangou, les Japonais étaient disposés ainsi : la 21<sup>e</sup> division de Kuroki se trouvait dans les environs de Fynhuancheng ; la division débarquée à Daqushan, noyau de la future IV<sup>e</sup> armée de Nozu, renforcée par une brigade de l'armée de Kuroki, avait pris la ville de Xuan et se trouvait à seulement quatre étapes du tronçon de chemin de fer Gaizhou-Haichen ; les trois divisions de l'armée d'Oku infligeaient un coup au général-lieutenant Baron Stackelberg près de Wafangou, et les deux divisions, noyau de la III<sup>e</sup> armée de Nogi, destinée à attaquer North Arthur, couvraient le déchargement de tout le matériel nécessaire à cette opération dans la ville de Dalian.

La représentation exagérée des forces de l'armée de Kuroki et la pression du groupe de Dagushan ont obligé le général Kouropatkine à accorder une attention particulière à la sécurisation de l'arrière du corps du baron Stackelberg, qui s'était avancé vers le sud, afin que lors de l'avancée des Japonais depuis l'est sur la ligne du chemin de fer, il ne se produise pas un « gâteau en couches ». La préoccupation pour la sécurisation de l'opération a empêché de porter les forces du général de division baron Stackelberg aux 48 bataillons prévus. À quel point la situation stratégique était désavantageuse pour nous lors de la bataille de Wafangou est illustré par le télégramme du général d'armée Kouropatkine au général de division baron Stackelberg, envoyé au cours même de la bataille, indiquant que « il n'est pas encore clair si le coup principal sera porté sur Gaizhou ; je propose même, en cas de victoire, de ne pas se laisser emporter à poursuivre l'ensemble du corps avec toutes les forces. »

En cas d'échec de l'armée d'Oku, elle pouvait se réfugier tranquillement derrière l'isthme de Jinzhou. Les troupes du général baron Stackelberg, en revanche, étaient exposées à un risque plus grand.

Lors de la bataille de Wafangou, une série entière d'erreurs commises, révélant des lacunes dans notre préparation tactique, nous a conduit à l'échec. Ayant perdu 3563 hommes et 17 pièces d'artillerie, contre 1190 hommes perdus du côté japonais, le général baron Stackelberg a cependant réussi à retirer son groupe en bon ordre pour rejoindre les forces principales de l'armée de Mandchourie.

La contradiction apparue sur le théâtre de la guerre entre le Gouverneur, désirant un passage aux opérations actives aussi rapide que possible, et le général en chef Kouropatkine, cherchant à le retarder jusqu'à une concentration plus complète, eut, parmi d'autres conséquences néfastes, la suivante : pour justifier la position attentiste, l'état-major du général Kouropatkine montra une tendance à surévaluer les forces japonaises. La représentation exagérée par nous-mêmes de la supériorité japonaise pesait lourdement sur la gestion des troupes. Ce n'est qu'après la bataille de Liao-Yang, lorsque la différence dans les vues stratégiques du Gouverneur et du Commandant de l'armée se fut estompée, que nous sommes passés à une évaluation plus correcte des forces des armées japonaises.

Au cours des mois de juin et de juillet, trois armées japonaises, déployées sur un large front allant de la baie de Liaodong jusqu'à le cours supérieur de la rivière Taizihe, progressaient lentement vers Liaoyang, où l'armée mandchoue, dont la concentration n'était pas encore terminée, se rassemblait. Les plus grands combats de cette période — près de Tashichao, le 11 juillet, où l'armée d'Oku a affronté les I<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> corps sibériens, le 18 juillet — sur la rivière Lanhé, où l'armée de Kuroki attaqua le détachement de l'Est et le X<sup>e</sup> corps, et près de Simuchen, où l'armée de Nogi attaqua le II<sup>e</sup> corps sibérien, ont un caractère indécis, et la victoire morale, avec les champs de bataille, est restée aux Japonais parce que le général en chef Kouropatkine ne voulait pas pousser ces combats à leur conclusion et s'efforçait seulement de préserver partiellement ses troupes pour une grande bataille sous son

commandement direct. Le commandant en chef japonais, le maréchal Oyama, a également reporté l'offensive décisive sur Liaoyang jusqu'à la mi-août, date à laquelle on attendait de connaître le succès de l'attaque accélérée de la forteresse de Port-Arthur ; en cas de succès, il était plus avantageux pour les Japonais de retarder la bataille décisive jusqu'à l'arrivée de l'armée du général Nogi depuis la péninsule du Kwantung.

Au 10 août, à l'exception de ces 5 divisions d'infanterie de Sibérie orientale et de deux brigades des X<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps d'armée, qui se trouvaient dans la zone de concentration au début de la guerre, le général-adjutant Kouropatkine avait déployé : le IV<sup>e</sup> corps sibérien, composé de régiments de réserve mobilisés ; cependant, ces régiments avaient été renforcés par de bonnes réserves et un grand nombre d'officiers en service actif, avaient eu le temps de se souder et, grâce aux premiers combats dans des conditions favorables, acquérir une solide expérience au combat. Les X<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps d'armée sont arrivés au complet. Le V<sup>e</sup> corps sibérien est arrivé entièrement, le I<sup>e</sup> corps d'armée commençait à approcher, suivi du VI<sup>e</sup> corps sibérien.

Il était initialement prévu de concentrer 6 corps de réserve en Mandchourie. Mais déjà deux ans avant la guerre, la conscience des difficultés du combat à venir entraîna la détention à Yamen de deux corps de réserve — les X et XVII corps d'armée. Pendant la guerre elle-même, le nombre de corps de réserve transportés de la Russie européenne en Mandchourie fut réduit de deux supplémentaires. Cependant, le ministère de la guerre disposait de suffisamment de temps pour remplacer ces 2 corps de réserve (les corps sibériens V et VI) par des corps prioritaires. Après six mois de présence sur le théâtre des opérations militaires, de nombreux régiments de réserve étaient presque au même niveau que les meilleures unités de campagne, mais lors des premières batailles — à Liaoning et à Shahe — la disponibilité des unités secondaires s'est révélée très défavorable lorsqu'elles se voyaient confier des missions importantes.

Suivant le plan initial — ne pas affaiblir les forces de nos districts frontaliers occidentaux — nous n'avons pas envoyé à la guerre nos corps les plus prêts à intervenir ; cependant, nous avons emprunté chez eux de l'artillerie, des provisions, des officiers et des sous-officiers expérimentés, réduisant ainsi leur préparation au niveau des unités de réserve — et ensuite, dans la seconde moitié de la guerre, nous les avons envoyés sur le théâtre des opérations.

Le renforcement des pertes dans nos unités s'effectuait, en raison du manque de pièces de rechange, très lentement et l'insuffisance de la dotation dans nos régiments était considérable. Nous n'avons pas constaté de flexibilité non plus dans la résolution de la question du renforcement des unités mobilisables avec des réservistes : la mobilisation progressive offrait la possibilité de convoquer sous les drapeaux uniquement les plus jeunes années des réservistes, les plus aptes aux marches longues et difficiles. Cependant, la mobilisation était effectuée sans distinction, comme elle était envisagée en cas de guerre européenne, lorsque tous les hommes formés étaient requis. En Mandchourie, de nombreux réservistes de quarante ans ont été envoyés, qui n'avaient plus l'énergie nécessaire pour le combat.

À la mi-août, nos forces atteignaient 181 bataillons (130 000 baïonnettes), 115 escadrons et 554 canons. Les Japonais opposaient à notre armée 116 bataillons (100 000 pièces), 33 escadrons et 416 canons. Les Japonais sous-estimaient insuffisamment la force de la 12<sup>e</sup> armée russe ; deux autres divisions de campagne restaient encore sur les îles japonaises, et la formation des unités de seconde ligne avançait très lentement ; la faiblesse numérique des armées japonaises près de Liao-yang les avait placées dans une situation critique.

Les armées japonaises formaient deux groupes : les armées Oku et Nodzu, avec une force totale allant jusqu'à 65 000 soldats, se trouvaient face au 4<sup>e</sup> corps de notre groupe sud, d'une force de 48 000 ; sur la direction est, avec un intervalle de 45 verstes, se trouvait l'armée



Kuroki, avec une force allant jusqu'à 40 000, contre nos III Corps sibériens, X et une partie du XVII Corps d'armée, d'une force allant jusqu'à 50 000. En plus, nous avions à Liao-yang une réserve de 28 000, et 31 000 soldats avaient été dépensés par nous pour la garde de Mukden et des flancs, ce qui était trop dispendieux.

Le 10 août, il est apparu que l'attaque accélérée contre Port-Arthur avait échoué. Un renforcement sérieux de l'armée japonaise à Liao-Yang ne pouvait être attendu de l'armée de Nogi que tardivement, après l'achèvement d'une attaque progressive de la forteresse, nécessitant plusieurs semaines. Le siège de Port-Arthur, qu'il fallait absolument capturer, devait détourner le flux de renforts des armées japonaises opérant près de Liao-Yang. D'un autre côté, les Russes allaient bientôt être renforcés par deux corps (le I corps d'armée et le VI corps sibérien). La répartition des forces risquait de changer au détriment des Japonais. Il ne faisait aucun doute que, si les Japonais restaient inactifs, l'armée russe passerait à l'offensive. Bien que l'ancrage couvrant la Mandchourie et l'embouchure du Yalu offrait aux Japonais un avantage significatif en liberté de manœuvre lors de l'avancée, lors de la défense, l'intervalle de deux marches entre les différentes unités pouvait s'avérer très défavorable aux Japonais. Le commandant en chef japonais, le maréchal Oyama, décida d'exploiter les avantages de la disposition de ses armées sur le front étendu ainsi que le moral acquis grâce aux succès précédents, et passa à une offensive décisive contre l'armée mandchoue.

Une frappe décisive était prévue par une partie de l'armée de Kuroki sur la rive droite de la rivière Taïtzyhe contre nos communications. Mais pour obtenir une liberté suffisante pour transférer une division et demie — la moitié de ses forces — à travers la rivière Taïtzyhe, Kuroki devait d'abord attaquer et repousser vers Liaoyang le IIIe corps de Sibérie et le Xe corps d'armée. Les autres armées japonaises — Nodzu et Oku — devaient contenir les Russes sur le front, la division du flanc gauche de l'armée d'Oku étant retardée tout le temps en arrière, afin de protéger le flanc gauche des armées japonaises contre une éventuelle attaque russe.

Le 13 août, Kuroki a réussi, en affrontant la division de la garde contre le IIIe corps sibérien, à percer la position avancée du Xe corps d'armée. Bien que le succès au sein du IIIe corps sibérien penchât indéniablement en notre faveur, et que dans la zone du Xe corps, il y eût suffisamment de troupes fraîches pour continuer l'offensive, le général en chef Kuroki a néanmoins décidé de retirer vers Liao-yang les deux groupes avancés — sud et est.

À Liaoyang, nous avions renforcé une position avancée s'étendant sur 14 verstes. Cette position, qui avait devant elle à une certaine distance des hauteurs fortement commandantes, avait un caractère passif ; ni par sa taille, ni par ses caractéristiques, cette position ne convenait pour une armée mandchoue à prendre dans le but d'une bataille décisive.

Les positions sur lesquelles nous comptions nous maintenir au début à titre défensif, afin de ensuite infliger une défaite à l'ennemi en passant à l'offensive, devaient avoir un caractère plus actif, et telles ont été choisies sur la ligne Maëtun—Tsofantun—Kavlitsun.

Au 17 août, la position de Maëtun a été occupée par le Ier corps sibérien ; le IIIe corps sibérien et le Xe corps d'armée occupaient les positions de Tsofantung et de Kavlitsun. La longueur totale de ces positions, qui reçurent le nom de positions avancées de Liao-yang, atteignait 23 verstes, ce qui correspondait à nos forces ; entre le Ier et le IIIe corps sibérien restait un intervalle d'une longueur allant jusqu'à 4 verstes, sécurisé par un feu croisé et de petites unités déployées à l'arrière, sur une éminence.

Les autres forces — 53 bataillons, 30 centaines, 110 pièces d'artillerie — ont constitué la réserve générale, regroupée ainsi : à Liaoyang, au total 3 divisions ; 1 brigade (général-majo Orlov) en deux déplacements au nord. L'aile droite était gardée par la cavalerie de Mishchenko, l'aile gauche par le XVIIe corps d'armée.

Le 17 août, la moitié de l'armée de Kuroki se préparait à traverser la rivière Taiczihe près du village de Kwantung, tandis que l'autre moitié, conjointement avec les armées d'Oku et de Nozu, attaquait nos I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> corps sibériens ainsi que le flanc droit du X<sup>e</sup> corps d'armée. Les

attaques japonaises ont été repoussées avec de lourdes pertes, avec l'appui de nos corps avancés et de parties de la réserve générale.

Le 18 août, la 11<sup>e</sup> division de Kuroki avait déjà traversé la rivière Taïdzihé ; l'apparition de forces importantes dans une direction qui menaçait de couper nos communications amena le général en chef Kouropatkine à la décision de nettoyer les positions avancées, malgré le cours favorable pour nous du combat là-bas, et de concentrer des forces supérieures contre la partie de l'armée de Kuroki qui menaçait nos communications.

Cette décision nous offrait, en cas d'échec, la possibilité d'échapper à l'encerclement japonais et de nous replier vers le nord. En même temps, elle penchait indubitablement en notre faveur la répartition des forces sur le secteur décisif du champ de bataille — sur la rive droite de la rivière Taizihé. Mais elle avait aussi un côté sensible négatif, car elle annulait tous les succès que nous avons obtenus sur les positions avancées et sapait le moral des troupes en reculant. On pourrait chercher une solution également sur la rive gauche de la rivière Taizihé, où le déploiement étendu des troupes japonaises ayant subi des échecs partiels présentait de nombreux points vulnérables; dans ce cas, face aux Japonais ayant traversé la rivière Taizihé, on pourrait ne laisser qu'un barrage équilibré en forces. Mais une telle décision était associée à un grand risque.

Le 19 août, la majeure partie de nos troupes se concentre sur la rive droite de la rivière Taïtzyhe. Les positions avancées sur la rive gauche ne restent défendues que par les IIe et IVe corps sibériens. Nous repoussons avec succès toutes les attaques des armées d'Oku et de Nozu contre cette position avancée les 20 et 21 août.

Pendant la bataille sur la voie ferrée, des unités du 1er corps d'armée arrivaient. Cependant, au lieu de débarquer le corps à la gare de Yantai, dans le but de diriger une attaque contre l'armée de Kuroki, nous l'avons retenu à Mukden en raison de la crainte d'une profonde manœuvre de contournement du flanc gauche.

Dans les futures batailles, les réserves arrivant par les chemins de fer auront l'importance la plus essentielle ; la reconnaissance doit dissiper les fausses craintes, et les points de débarquement doivent être choisis de manière à assurer l'entrée la plus commode au combat sur le secteur le plus important pour toutes les unités arrivantes.

Le général Kuroki a réussi dans la nuit du 20 août à repousser les unités du XVIIe corps de la colline du village de Sykwantoun, appelée « la colline de Nezhin ». L'attaque de contre le 20 août, menée de manière désordonnée par nos forces, avec la participation de troupes issues de la réserve générale, a échoué. En même temps, la brigade de réserve du général Orlov, avançant en renfort depuis le nord, depuis les mines de Yantai, s'étant embrouillée dans le Gaolian, a exposé son flanc aux Japonais et a subi une défaite complète. Malgré la disponibilité de réserves importantes, le général-adjoint Kuropatkin, impressionné par les 17 échecs subis, décida de mettre fin au combat et dans la nuit du 22 août commença à retirer l'armée, en bon ordre, vers le nord, en direction de Mukden. Les Japonais, épuisés par les combats, n'ont pas tenté de poursuivre. Les pertes japonaises dans cette bataille — 23 714 hommes — surpassent les nôtres — 18 300.

L'absence de poursuite et l'ordre parfait dans lequel notre armée se trouva après deux ou trois nuits calmes convinrent le général Kouropatkine que les Japonais avaient subi, lors de la bataille de Liao-Yang, au moins autant de pertes que nous, et qu'il ne s'était retiré pas devant des forces supérieures. En Mandchourie, l'automne était arrivé, la meilleure période pour le développement d'opérations actives. Port-Arthur tenait encore et fixait à lui la majorité des forces, mais il était désormais nécessaire de se hâter pour lui porter secours — le chemin était long.

Notre armée s'est arrêtée à Mukden et s'est déployée sur un front de 50 verstes le long de la rivière Hunhe. Dans deux passages devant nous se trouvaient rassemblées, devant Liaoyang, sur un front de 25 verstes, trois armées japonaises. La partie occidentale de l'espace séparent les deux côtés se présente comme une plaine, tandis que la partie orientale est une

région montagneuse. Le général-adjutant Kouropatkine, ayant décidé de passer à l'offensive, envisagea de porter le coup principal sur le flanc gauche dans la zone montagneuse. Ce mouvement nous assurait un avantage significatif en forces sur l'ennemi sur le secteur choisi pour les actions actives, mais il engageait des combats sérieux dans une région montagneuse, dont le caractère n'était guère adapté à la préparation tactique de nos troupes. De plus, puisque l'objectif initial du général-adjutant Kouropatkine était uniquement de s'emparer de la rive droite de la rivière Taizihe, et non de détruire les armées ennemies et de couper leurs communications, le coup porté dans la direction est n'était pas particulièrement dangereux pour les Japonais.

La composition de nos forces était la suivante : Le détachement oriental du général-lieutenant baron Stackelberg — 86 bataillons, 32 compagnies de mitrailleuses, 198 canons, 50 escadrons — avançait pour envelopper le flanc droit japonais. Le long du chemin de fer, face au front japonais, avançait le détachement occidental du général-lieutenant baron Bilderling, jusqu'à 77 bataillons, 222 canons, 56 escadrons et compagnies, devant agir avec une prudence extrême, passant d'une position fortifiée à une autre. La réserve générale avançait en deux groupes : le groupe central — 56 bataillons, 228 canons, 20 escadrons — avançait en retrait derrière un intervalle de 12 verstes entre les détachements oriental et occidental ; le flanc droit — VI corps sibérien — 24 bataillons, 96 canons, 6 escadrons — formait un retrait derrière le flanc extérieur du détachement occidental.

L'offensive de nos troupes, commencée le 22 septembre, a été totalement inattendue pour les Japonais, qui considéraient les forces de notre armée comme durablement affaiblies par la bataille de Liao-Yang. Le maréchal Oyama avait initialement décidé d'utiliser la position fortifiée qu'il occupait sur la ligne du chemin de fer de Yantai et, après avoir épuisé nos troupes dans des attaques, de passer à l'offensive. Cependant, la situation se présentait différemment : sur le front de la 19<sup>e</sup> division japonaise, les Russes avançaient prudemment en se retranchant, tandis que contre le faible flanc droit japonais, où environ 20 000 hommes occupaient une position de 20 verstes de long jusqu'à Bensihu, les Russes rassemblaient des forces largement supérieures. Le commandant en chef japonais fut contraint, obéissant à l'initiative du général d'armée Kouropatkine, de déplacer également ses forces vers l'est, vers Bensihu, ou bien de quitter la position fortifiée et de lancer une offensive. Si le général d'armée Kouropatkine cherchait un objectif caché dans sa manœuvre - tirer les Japonais de leurs tranchées vers des actions actives - il y est parvenu.

Le soir du 26 septembre, le maréchal Oyama décida de passer à l'offensive ; le temps pour des manœuvres compliquées était déjà perdu. Cependant, le commandement japonais, ne soupçonnant pas de retrait—du VI<sup>e</sup> corps sibérien—espérait pouvoir envelopper le flanc droit des Russes et les repousser en direction nord-est, loin de la voie ferrée.

Au 29 septembre, le détachement oriental, après une attaque infructueuse à laquelle seule une partie de ses forces avait participé, passe à la défensive, tandis que l'offensive japonaise se développe pleinement. Profitant de l'absence de communication entre certains secteurs de notre disposition de combat, les Japonais remportent une série de succès ponctuels et obligent notre aile droite et le centre, où s'était déployé le groupe central de la réserve générale, à se replier sur la rive droite de la rivière Shāhé. Cependant, la position défavorable de manière inattendue du VI corps sibérien oblige les Japonais à renoncer à l'idée de nous repousser vers le nord-est : l'aile gauche japonaise se trouve sous la menace de notre enveloppement. De même, au centre, les Japonais se trouvent sous la menace de notre attaque, car une percée significative s'est produite dans leur disposition : l'aile droite est restée en défense sur les positions devant le village de Běnsihú, et le centre, au fur et à mesure de l'avancée réussie de leur offensive, s'ouvrait de plus en plus à un coup de la part du détachement oriental.

La situation défavorable sur les deux flancs a conduit le maréchal Oyama à renoncer à l'établissement d'un objectif décisif et à transférer la réserve sur l'aile droite, vers l'est. Le

général-adjutant Kouropatkine, issu de la détachement de l'Est, a réussi à former une nouvelle réserve et l'a dirigée vers l'ouest, vers le centre. L'affaiblissement des Japonais au centre, où ils avaient du succès, et le renforcement des forces russes à cet endroit ont rétabli l'équilibre perdu et nous ont permis, lors de la bataille de la colline de Poutilov, le 3 octobre, de remporter un important succès partiel. Cependant, notre armée était déjà trop épuisée par des combats continus depuis une semaine et par des pertes de 40 769 hommes, et devait renoncer à l'intention de s'ouvrir la route vers Port-Arthur. De plus, à ce moment-là, nous avions perdu notre supériorité numérique initiale, puisque les Japonais avaient subi des pertes deux fois moindres — 20 000 hommes — et qu'ils avaient reçu des renforts — la 11e division.

Le résultat de l'issue indécise de la bataille sur la rivière Shakhé a été le stationnement hivernal des deux armées à proximité immédiate l'une de l'autre, sur un front qui s'est ensuite étendu jusqu'à 90 verstes. Presque toutes les fortifications intermittentes protégeaient notre front ; cela nécessitait un grand nombre de troupes pour leur défense, mais en contrepartie, cela assurait une connexion complète dans la défense des secteurs voisins.

Cherchant à compenser d'abord ses pertes et à concentrer un avantage suffisant en forces et en artillerie de siège pour une attaque réussie contre la position fortifiée des Japonais, le général en chef Kouropatkine a reporté la reprise de l'offensive au début de l'année 1905. Pendant cette période d'inactivité de l'armée mandchoue, l'attaque japonaise contre Port-Arthur avançait progressivement. L'échec de l'attaque accélérée, révélé le 10 août, a contraint les Japonais à amener à Port-Arthur une artillerie plus puissante, à renforcer l'armée de Nogi d'une division et à commencer l'attaque progressive de la forteresse. Le 22 novembre, après des combats acharnés, les Japonais réussirent à s'emparer du sommet de la Haute Montagne, d'où ils avaient vue sur le raid intérieur ; dirigeant de là le feu de l'artillerie de siège, les Japonais détruisirent en six jours les restes de notre escadre, qui n'avait, après la bataille infructueuse du 28 juillet, tenté de sortir de la protection de la forteresse.

Le 20 décembre, le général Stessel, commandant à Port-Arthur, capitula sans avoir encore épuisé tous les moyens de défense. Au total, lors de la défense de Kwantung, nous avons perdu plus de 30 000 hommes dans les combats. Les Japonais ont payé leur succès au prix de 55 000 pertes humaines.

L'armée du général Nogi, libérée à la fin de décembre, pouvait se joindre en 5 à 6 jours aux forces japonaises hivernant sur la rivière Shakhé, ce qui créait un changement de rapport de forces indésirable pour nous. Pour retarder son mouvement vers le nord, ainsi que pour perturber l'arrière des Japonais, le général d'armée Kouropatkine entreprit une incursion à la tête d'une masse de cavalerie du général Michchenko — 75 escadrons, compagnies et unités de sécurité, avec 22 canons. Cependant, au lieu de faire de la destruction de la voie ferrée dans l'arrière des Japonais la tâche principale de l'incursion, le général Kouropatkine se concentra sur un objectif de moindre importance : la destruction des dépôts aménagés par les Japonais à la ville d'Inkhov, ce qui conduisit à ce que l'incursion ne produise pas de résultats significatifs.

En janvier 1905, nos forces en Mandchourie formaient trois armées : la Ire armée — sous le commandement du général Linevich — formait l'aile gauche ; la IIIe armée — sous le général baron Kaulbars — le centre, et la IIe armée — sous le général Grippenbergh — formait l'aile droite, qui devait se déployer complètement seulement au moment de porter le coup principal aux Japonais, en enveloppant leur flanc gauche. Le commandant en chef, à la place du vice-amiral Alexéev, fut le général-adjutant Kouropatkine. Dans sa réserve, il conserva un corps.

Notre seconde offensive, qui a conduit à la bataille de Sandepu-Hegoutai, a commencé le 12 janvier. La situation se présentait à notre avantage, car dans la zone de combat, les Japonais n'avaient initialement que de la cavalerie, soutenue par une seule brigade de réserve ; les Japonais concentraient leurs forces ici — jusqu'à 4 divisions — mais seulement progressivement sur trois jours, nous laissant la possibilité de les attaquer par fractions.

Cependant, nous n'avons pas profité de ces circonstances favorables. Au lieu de cela, au lieu de capitaliser immédiatement sur nos succès initiaux pour écraser l'aile gauche japonaise, nous avons exécuté par étapes l'offensive méthodique prévue. Et lorsque la capture prévue du village de Sandepu a été retardée, toute la II<sup>e</sup> armée s'est arrêtée en attendant cet objectif avant de passer à la résolution des tâches ultérieures. Cela a donné aux Japonais l'occasion de prendre l'initiative et de lancer eux-mêmes leurs forces supérieures contre le I<sup>er</sup> corps sibérien, le plus menacé. Le 15 janvier, le général en chef Kouropatkine, ayant perdu confiance dans le succès de l'offensive prévue, a cessé le combat et a ramené la II<sup>e</sup> armée sur la ligne de front générale. Nos pertes — 12 000 — dépassaient celles des Japonais — 9 000 hommes ; mais le principal inconvénient de cette bataille était la perte de confiance des troupes dans la capacité de notre haut commandement à mener à bien le plan offensif. Le général Gripenberg à la tête de la II<sup>e</sup> armée a été remplacé par le général baron Kaulbars, tandis que celui-ci prenait le commandement de la III<sup>e</sup> armée avec le général baron Bilderling.

En février 1905, nos forces sur la rivière Shahe avaient atteint 330 000 hommes ; les forces japonaises, avec l'ajout de l'armée de Nogi, s'élevaient à 270 000. Directement en face de notre front se déployaient trois armées japonaises : 24 I - Kuroki, IV - Noda, II - Oku. À l'arrière de notre flanc droit s'était rassemblée la V<sup>e</sup> armée du général Kawamura, dont la mission était d'encercler notre aile gauche et d'attirer nos réserves vers elle. Sur le flanc gauche japonais, la III<sup>e</sup> armée du général Nogi s'était concentrée, destinée à porter un coup décisif pour encercler notre flanc droit.

Les réserves que nous avions sur l'aile droite et au centre ont été affaiblies par l'envoi d'une partie importante des forces vers l'arrière profond, où deux détachements de cavalerie japonaise, d'une force totale de trois escadrons, ont semé un désordre considérable. Ensuite, les attaques énergiques des armées de Kawamura et Kuroki, débutant le 10 février, nous ont obligés à renforcer l'aile gauche au détriment du secteur où devaient se dérouler des actions décisives. Une partie des forces a été envoyée dans la direction de Xinminting–Mukden, en raison de rumeurs sur l'apparition des Japonais à l'ouest de Mukden. Ainsi, le 16 février — au moment où le mouvement de l'armée de Nogi visant à envelopper notre aile droite a été repéré — il n'y avait pas de réserve prête à contrer cette manœuvre. Il a fallu improviser cette réserve en affaiblissant une partie des forces de combat, en reculant partiellement pour réduire le front et éviter l'enveloppement japonais.

Au lieu de défendre une position fortifiée avantageuse, nous avons été contraints de commencer la bataille de Mukden sur le flanc droit par un mouvement de retraite. La tentative du général d'armée Kouropatkine de rassembler, pour le 18 février, une forte relève au village de Salinpu pour des actions actives contre l'encercllement de l'armée de Nogi n'a pas réussi, et pour le moment, jusqu'à ce que nous puissions concentrer des forces suffisantes sur notre flanc droit, nous avons dû nous contenter de la manière la plus passive de contrer l'encercllement : esquiver et replier le flanc menacé.

La couverture japonaise a été réalisée avec des forces insuffisantes et s'est développée très lentement. Pour prolonger le front vers le nord-est et couper la voie ferrée, les Japonais devaient effectuer des mouvements de flanc avec leurs dernières réserves. Les actions actives de notre aile droite auraient immédiatement arrêté la manœuvre japonaise ; mais le baron Kaulbars ne s'est préparé à passer à l'offensive que le 21 février et l'a entreprise de manière si molle qu'il a réduit la charge de 80 000 baïonnettes, sous son commandement, à un combat de deux régiments.

Les Japonais ont continué à étendre leur couverture ; afin de ne pas nous permettre d'affaiblir le front et de sortir de l'inaction passive, le 22 février, ils ont lancé une attaque fulgurante sur les fronts de la I et de la II armées. Une brigade a pris possession d'une partie du village de Yuhuantun, et bien que les restes insignifiants aient été repoussés d'ici le soir, notre attention a été détournée de l'aile droite principale pendant toute la journée.

L'échec des actions actives obligea le général d'armée Kouropatkine à rassembler de nouvelles réserves pour poursuivre vers le nord de notre front. Ces réserves ne pouvaient être obtenues qu'au détriment des corps qui tenaient encore sur la rivière Shokhe. Les 23 février, la 2<sup>e</sup> et la 1<sup>re</sup> armées furent retirées sur des positions le long de la rivière Hunhe ; le 24 février, ces armées allouèrent d'importantes réserves pour prolonger l'aile droite ; le front affaibli de la 1<sup>re</sup> armée fut percé par l'armée de Kuroki à Kiouzan.

Cette poussée de l'ennemi coïncida avec la décision du général d'armée Kuro-patkine de retirer les troupes d'une position dangereuse et de les ramener à Télin. La retraite de nos I<sup>er</sup> et I<sup>er</sup> armées se déroula dans des conditions très difficiles, à travers un passage de 26 3-4 verstes de large entre les armées de Kuroki et de Nogi. Il a été impossible aux arrière-gardes du général Hannenfeldt et de Sollogub de percer vers le nord. Nos pertes atteignaient 60 000 hommes tués et blessés et 31 000 prisonniers — principalement des détachements isolés séparés des régiments. Les pertes japonaises s'élevaient à 71 000 hommes, dont 2 353 officiers ; la fatigue causée par deux semaines continues de combats les avait tellement épuisés qu'ils n'étaient pas en mesure de poursuivre énergiquement le succès remporté. Déjà dans deux passages depuis Mukden, sur la rivière Fanhé, les Japonais rencontrèrent une forte résistance de nos arrière-gardes.

Le général d'armée Kouropatkine ne souhaitait cependant pas, avec des troupes encore désorganisées, risquer une bataille à Télina, et il retira les armées à 175 verstes au nord de Moukden, dans la région de la gare de Sipingoy, où nos armées se fortifièrent et furent renforcées par des renforts arrivant de Russie.

La 2<sup>ème</sup> escadre de l'océan Pacifique, commandée par le vice-amiral Rozhestvensky, qui est partie de Libava le 28 septembre 1904, n'a pas eu le temps de renforcer Port Arthur. Beaucoup de temps a été perdu à attendre l'arrivée de vieux navires de l'amiral Nebogatov, inadaptés au combat ; ce temps a été largement utilisé par les Japonais pour réparer leurs navires endommagés lors des opérations contre l'escadre de Port Arthur. Le 14 mai, près de l'île de Tsushima, après sept mois de navigation difficile, la 2<sup>ème</sup> escadre de l'océan Pacifique affronta la flotte japonaise et subit une défaite complète.

Nos forces en Extrême-Orient ont augmenté pour atteindre 942 000 hommes ; sur les positions de Syngay, nous disposions de 446 000 baïonnettes, 20 000 sabres, 1 672 pièces d'artillerie, 290 mitrailleuses, ce qui nous assurait une supériorité numérique sur les Japonais qui, sur un effectif total de 750 000 hommes déployés sur le continent, ne possédaient contre nous que 350 000 baïonnettes et étaient nettement inférieurs en nombre de cavalerie et d'artillerie. Un grand avantage pour nous était la détérioration considérable de la qualité de l'armée japonaise, diluée par de nombreuses formations de réserve, moins bien entraînées et composées de personnes plus faibles, et affaiblie par d'énormes pertes au combat, atteignant pendant la guerre 200 000 hommes (dont 50 000 tués), dépassant donc l'effectif en temps de paix de l'armée (150 000 hommes). De plus, 19 000 sont morts de maladies, et un nombre beaucoup plus important a été évacué.

Cependant, le général-adjoint Kurapatkine étant remplacé par le général Linevich, celui-ci était encore moins capable de conduire les troupes à une offensive décisive. Les Japonais n'osaient pas non plus nous attaquer, et un calme s'installa en Mandchourie. Le 23 août 1905, la guerre se termina par le traité de paix de Portsmouth.

## **Chapitre deux**

### **Reconnaissance et début du combat près de Wafangou**

Le 24 mai, le général d'armée Kouropatkine a commencé à mettre en œuvre le plan d'assistance à la forteresse de Port-Arthur en envoyant le 1er corps sibérien vers le sud, qui devait être renforcé par la suite jusqu'à 48 bataillons.

À cette époque, dans les environs de Wafangou, s'étaient rassemblés, sous le commandement personnel du général-lieutenant baron Shtakelberg, 141/é bataillons, 22 compagnies, 38 pièces d'artillerie. La mission initiale de ce groupe consistait à porter un coup local séparé en deux phases des soutiens les plus rapprochés de la brigade de cavalerie autonome du général Akiyama, renforcée par un bataillon d'infanterie, avec laquelle, le 17 mai, la cavalerie du général Samsonov entra en collision.

Depuis la région d'Inkou—Gaizhou—Tashichao, les 9 autres bataillons et 32 pièces d'artillerie du I Corps sibérien se sont dirigés. À Gaizhou, le 27 mai, la 2e brigade de la 35e division d'infanterie est arrivée. Le soutien ultérieur du I Corps sibérien devait être assuré par les troupes du IV Corps sibérien, qui, cependant, étaient encore retenues en arrière pour la protection de la côte dans la région d'Inkou—Senyoché, en attendant d'être envoyées à la ville de Xuan.

Les Japonais ont été amenés à penser à l'opération imminente d'une partie des forces russes pour secourir la forteresse de Port-Arthur déjà engagée par la cavalerie du général de division Samsonov, le 29, ce qui a conduit à la défaite, lors du combat du 17 mai, de l'escadron japonais détaché en avant. À ce moment-là, quatre divisions japonaises étaient déployées au sud de l'isthme de Jinzhou, face à Port-Arthur, et une division à Pulandian formait un écran au nord.

Le danger apparu au nord a obligé les Japonais à prendre les mesures suivantes : contre le fort garnison de Port-Arthur dans les environs de la ville de Dalny, seules deux divisions ont été laissées — le noyau qui s'est par la suite transformé en armée de siège du général Nogi ; les trois autres divisions, sous le commandement du général Oku, se sont rapidement concentrées (en 4 jours — 75 vershoks) sur le secteur Pulandian–Biciwo, où elles se sont fortifiées. C'est là, sur le flanc droit de la défense japonaise, que le 22 mai la brigade de cavalerie du général Akiyama a également été positionnée. Mais les Japonais ne se sont pas limités à concentrer un solide écran — l'armée d'Oku — devant le groupe russe progressant vers le sud, ils ont également pris des mesures pour menacer ses deux flancs. Le 26 mai, les unités du groupe Dagushan ont occupé la ville de Xiuyan, à seulement quatre passages de la voie ferrée par laquelle transitaient des communications du général baron Stackelberg. Cette situation a mobilisé d'importantes forces du IV corps sibérien et a empêché de faire parvenir, à leur place, les troupes du général baron Stackelberg aux 48 bataillons prévus. Quant à l'ouest, contre nos relevés, les 25 et 26 mai, une flottille de croiseurs a été montrée sur le littoral de Senyoché ; cette situation a également retardé en partie la concentration du I corps sibérien, car les unités de surveillance le long de la côte n'auraient pu être déplacées vers la position de Wafangou qu'après le relais par les unités du IV corps sibérien, seulement une semaine après la décision.

Après être restés en position à Julandian-Bitzivo pendant 8 jours, ayant constaté que les forces russes à Wafangou ne s'élèvent qu'à deux divisions et s'enterrent, et que des forces plus importantes semblent avoir été détournées, apparemment par le groupe Dagushan vers Xuyang, le général Oku décida de passer à l'offensive avec toutes ses forces et de vaincre les forces russes rassemblées dans les deux passages.

Le 25 mai, notre cavalerie, composée de 15 escadrons et compagnies, 1 commandement de reconnaissance et 6 opératifs, sous le commandement du général-lieutenant Simonov, s'est avancée à une journée de marche devant Wafangou et est entrée le

30 en contact direct avec le poste de surveillance japonais, déployé sur le front de la voie ferrée au village d'Uygiaten, sur une longueur de 25 verstes. Le général-lieutenant baron Stackelberg a ordonné à notre cavalerie de former un rideau avec trois compagnies sur le front Censanshilipu-Yudyaden. Sur l'aile droite du front de Censanshilipu, les postes de cavalerie interceptaient la grande route (mandarine) Pulandian-Fuzhou, et sur l'aile gauche, la route Bpc n° 12 Zivo-Wafangou. La ligne des postes couvrait le front sur 35 verstes et était parfois distante du détachement ennemi d'à peine 5 verstes. Des escarmouches quotidiennes avaient lieu ; l'attaque était alternativement menée soit par nous, soit par les Japonais. Il nous était impossible de dépasser la ligne de surveillance japonaise ; les Chinois nous transmettaient des informations sur le cantonnement des troupes japonaises dans tous les villages situés entre la station de Pulandian et la rivière Tasakhé.

Le 28 mai, le général-lieutenant Simonov fut renforcé par l'avant-garde du général Rutkowski composée de 8 bataillons, 8 canons et 1 escadron.

Le 28 mai, sur le front de notre défense, des escarmouches particulièrement acharnées ont eu lieu : le général Oku, comptant passer à l'offensive dans un avenir proche, a ordonné à toutes les divisions et à une brigade de cavalerie séparée d'envoyer en avant des unités de reconnaissance pour déterminer si notre concentration est désormais déplacée quelque part plus au sud de Wafangou. Avec l'aide de l'infanterie du général de division Rutkowski, la cavalerie a réussi à repousser tous les détachements de reconnaissance japonais, dont la force atteignait plusieurs escadrons et compagnies.

Le matin du 31 mai, notre ligne de poste était formée par 3 compagnies et 41/\* cents et escadrons, disposés comme suit : le secteur droit jusqu'au chemin de fer - 1 compagnie, 2 cents ; le secteur moyen, entre le chemin de fer et la rivière Tasakhé, 1 compagnie, 8/1 cents ; le secteur gauche - 1 compagnie et 1 escadron. À Shanzhui se trouvait la réserve de garde \*) - 1 compagnie, V\* cent, 2 op. À 6 verstes au nord de la station de Wafandian se trouvait le bivouac des forces principales du général-lieutenant Simonov - 6 bataillons, 14 op., 16 cents. Ce jour-là, il était prévu d'envoyer une expédition de reconnaissance au Ilulandian, composée de 2 cents avec des chasseurs à pied et à cheval, mais ces unités n'avaient pas encore eu le temps de se rassembler que l'offensive ennemie commença.

Le 31 mai, l'armée Oku passe à l'offensive ; les divisions avancent le long de la rivière Tasakhé, du chemin de fer et de la grande route vers la ville de Fuzhou, sur un front de 20 verstes ; la brigade de cavalerie du général Akiyama progresse sur la route depuis Witszyvo, à 18 verstes à l'est de l'armée ; la progression est faible — les unités japonaises en avant sur le front ne se déplacent que de 10 verstes.

Notre rare protection, bien sûr, ne pouvait pas opposer une résistance notable à l'avancée de forces importantes. L'ennemi avançait sur un front si large que toute tentative de le ralentir par un combat acharné du détachement du général-lieutenant Simonov à une quelconque position semblait désespérée.

Comme nous avons eu l'occasion d'observer l'avancée de l'armée Oku sur un large front, particulièrement pendant les heures du matin, nous avons obtenu des informations assez complètes sur l'offensive de l'armée Oku le 31 mai. La 3e et la 5e divisions japonaises, progressant au centre, ont été observées à la fois pendant la marche et lors de leur position de repos. Mais la 4e division, progressant sur la route vers la ville de Fuzhou, n'a pu être remarquée que tôt le matin, près de Pulandian. Pendant la nuit, elle n'a pas été aperçue, car nos patrouilles, en se retirant, se sont repliées et ont complètement dégagé la direction vers la ville de Fuzhou.

La manœuvre de la ligne de postes sur une longueur de 35 verstes est impossible ; c'est pourquoi les trois sections de cette protection ont commencé à se rassembler en se retirant. Toutes les compagnies sont parties du poste de garde pour rejoindre leurs régiments à la station Vafandyan.



Déjà vers midi le 31 mai, le secteur droit de la garde s'était concentré vers le village de Vandegou ; au total, ici, dans la soirée, sous le commandement du sergent-major Kalachev, s'étaient rassemblées une dizaine et demie de compagnies du 4<sup>e</sup> régiment cosaque de Sibérie. Profitant de la levée du rideau, les éclaireurs japonais pénétrèrent dans la région de la ville de Fuzhou, où se trouvait un poste d'observation détaché des forces principales.

Au centre, chez Vafandyan, la troupe a passé la nuit, le commandant Alekseev avec 6 sotnias des 8<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments cosaques de Sibérie. Sur le flanc gauche, à Syndyatoun, le régiment Voronov a passé la nuit avec 5 escadrons des régiments de Primorsk et autres.

Le détachement du général-lieutenant Simonov a passé la nuit du 1<sup>er</sup> juin au village de Yudzyatun, où une position a été choisie en cas de combat.

Le général-baron Pitakelsberg a rédigé le soir du 31 mai une conclusion à partir des rapports reçus concernant l'avancée de deux divisions japonaises venant du sud, et a donné des instructions pour le 1<sup>er</sup> juin, indiquant l'occupation de la position de Wafangou ; aux troupes du général Simonov étaient attribuées les tâches suivantes :

1) La cavalerie, composée de 12 sotnias, de l'escadron du commandant ik.-oh. et de 6 opérateurs, devait, en se retirant sur le flanc droit de la position, la protéger et entrer en liaison avec le poste d'observation à Fuzhou. 3 sotnias étaient détachées du détachement de cavalerie et transférées dans la composition de la section gauche de l'unité de combat.

2) à l'avant-garde de M. Rutkowski (8 bataillons, 8 escadrons, 1 centurie), en cas d'attaque de forces supérieures, se retirer vers le village de Wafanwopen et rejoindre la partie gauche du dispositif de combat.

Réserve générale — 2<sup>e</sup> brigade de la 35<sup>e</sup> division d'infanterie — 8 bataillons et 16 compagnies — se trouvait derrière le centre ; c'est là que devaient également arriver par chemin de fer 5 autres bataillons de la 9<sup>e</sup> division de fusiliers de V.-S. Au total, ainsi, dans la réserve générale n° 13, se trouvaient 13 bataillons, un peu moins de la moitié de l'infanterie, ce qui correspondait à la décision de passer ensuite de la défense à l'offensive.

Le général Oku, bien qu'il ait été informé de la présence devant lui de forces importantes du général Симонов, n'autorisait pas que les Russes s'engagent partiellement dans le combat ici, alors qu'ils avaient derrière eux une position solidement renforcée à l'avance, et c'est pourquoi il donna l'ordre le 1<sup>er</sup> juin d'une offensive sur tout le passage de 20 verstes, jusqu'à la position principale russe, au sud de la gare D. A. Svätschch. 3 34 Wafangou. La 3<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> division devaient avancer le long du chemin de fer et de la rivière Tasakhé, sur une largeur allant jusqu'à 12 verstes. La 4<sup>e</sup> division avançait plus à gauche, détachée de 10 verstes, et devait se rassembler à la rivière Fudjoohé, près du village de Saathodzy. La mission de cette division détachée en contournement était de frapper sur le flanc les troupes du général baron Shtackelberg et de sécuriser le flanc gauche de l'armée contre une attaque depuis la route mandchoue. Une brigade de cavalerie séparée avançait sur l'aile droite vers le village de Shabaotzy — à 10 verstes à l'est de l'infanterie. Dans ses dispositions, le général Oku réservait au centre une réserve générale de 5 bataillons, c'est-à-dire 1/7 de son infanterie.

Notre 5<sup>e</sup> centaine du 5<sup>e</sup> régiment cosaque sibérien, stationnée dans la ville de Fuchzoo, surveillait avec ses avant-postes la région à l'ouest le long de la route mandarine, près du village de Kaulichentzy. La 4<sup>e</sup> division japonaise avançait plus à l'est, et sa cavalerie divisionnaire apparut soudain devant la ville à neuf heures du matin ; la menace pour les communications sous les ordres de Bu Torina l'amena à se retirer avec les forces principales de la centaine sur 30 verstes vers le nord-est. Son rapport, reçu au quartier général du général baron Stackelberg dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> juin, faisait uniquement état de l'apparition de 3 escadrons japonais près de la ville de Fuchzoo.

Le détachement du général de division Simonov, à 9 heures du matin, face au déploiement des forces supérieures de l'ennemi, nettoyait la position au village de Yudzjatun, à 9 verstes au sud de la position principale, et prévoyait de prendre une seconde position arrière-garde lorsque la disposition du corps fut reçue, indiquant le retrait de la cavalerie vers

la droite et celui de l'infanterie de l'avant-garde vers l'aile gauche ; en même temps, une note de l'officier par intérim du chef d'état-major du I corps sibérien fut reçue, indiquant en détail la manière d'agir de la cavalerie en cas de retrait du corps vers le nord.

Ces instructions ont conduit le général de division Simonov à penser que le rôle de son détachement en avant du corps était terminé ; à 13 heures, la cavalerie se rassemblait déjà derrière la rivière Fuchzho-o-khe, tandis que l'infanterie de l'avant-garde, pénétrant dans la zone du général de division Gern-gross, se déployait selon ses ordres : le 1er régiment de fusiliers de la Garde Est (V.-S.) E.V. — dans la vallée du village de Wafanwopen, le 2e régiment de fusiliers V.-S. — dans le ravin près du village de Loushagou.

Bientôt, devant nous, la 3e division japonaise commença à se déployer ; sur ordre du général-major Herrngross, notre artillerie n'ouvrit le feu qu'à 13 h 40, lorsque, dans le défilé de Chudzjatun, à environ 3 1/3 verstes de notre artillerie, la première puis la seconde batterie japonaise sortirent en position ouverte et ouvrirent le feu sur notre position d'artillerie. Après un combat de dix minutes, nos trois batteries, situées dans des tranchées à découvert mais partiellement masquées, supprimèrent le feu des batteries japonaises qui s'étaient mises en position ouverte. Les batteries japonaises suivantes se mirent dès lors en position couverte ; après 16 heures, nos positions d'artillerie furent bombardées pendant trois heures, avec des pauses, par un feu intense. Grâce à l'extrêmement mauvaise action de la fusée à distance des shrapnels japonais, que les Japonais ont ensuite améliorée pendant la guerre, nos batteries s'en sont sorties intactes, ne perdant que 1 officier et 50 hommes du rang. Ces pertes se répartissent entre les batteries en fonction de leur camouflage : la 4e batterie, dans de mauvaises tranchées non masquées, perdit tous ses officiers et 29 hommes du rang ; la 2e batterie subit des pertes beaucoup moins importantes, et la 3e, la mieux camouflée, presque aucune.

L'engagement de l'infanterie le 1er juin n'entraînait pas dans les intentions du général Oku; cependant, dans le secteur est du champ de bataille, un vif combat s'est engagé.

Fatigué par le travail, en avant-garde ! ; et à peine était-il passé en réserve privée près de Vaphanvopen, 1er régiment d'infanterie de V.-S., qu'en réalité il n'était pas couvert par le front de notre position ; il s'était installé en retrait hors du flanc, en ordre de réserve, derrière un éperon rocheux. Les patrouilles japonaises étaient déjà à portée de fusil. La garde n'avait été déployée qu'à quelques centaines de pas seulement du lieu de repos du régiment ; la reconnaissance de proximité était organisée ainsi : à l'avant se trouvait un avant-poste du 4e régiment Cosaque sibérien, qui était arrivé à deux heures de l'après-midi avec la nouvelle que des Japonais étaient apparus — en forces inconnues ; ensuite, le commandant du 1er régiment V.-S., le colonel Khvastunov, envoya au sud-est ses chasseurs, qui rapportèrent après le début du combat que les Japonais contournaient la gauche ; enfin, l'équipe de chasse montée n°36 du 4e régiment V.-S. découvrit le déploiement de l'infanterie japonaise à l'est et au sud de Vaphanvopen, mais le rapport fut transmis à l'état-major de la division et non au commandant du régiment le plus menacé — le 1er régiment V.-S.

Le colonel Khvastunov a commencé le déploiement du régiment, mais il n'y avait déjà plus de temps ; le 2e et le 3e bataillons se déployaient sur les contreforts inférieurs des hauteurs au nord-ouest de Vafanwopena, tandis que le 1er bataillon restait encore en réserve derrière le flanc droit, lorsque les Japonais ouvrirent le feu. Il s'agissait du 34e régiment japonais, formant le flanc droit de la 3e division ; à la tête du régiment se trouvait une avant-garde composée du IIe bataillon, qui, à son tour, avait envoyé tôt le matin la 7e compagnie bien en avant pour la reconnaissance.

La position sûre de notre aile gauche a conduit le commandant du 34e régiment japonais à la décision de profiter de l'occasion pour lancer une attaque à feu soudaine ; son succès, à son tour, l'a poussé à tenter de s'emparer, sur les épaules du 1er régiment d'infanterie en retraite, d'une hauteur au nord-ouest de Wafan-Vopen.

La position initiale du 1er régiment V.-S. sur les hauteurs s'est avérée peu pratique pour le combat. Le 1er bataillon, se trouvant en réserve privée, a dû être replié en arrière, au cours de quoi le commandant du régiment a été tué et 150 hommes ont été mis hors de combat.

Le 2e bataillon du 34e régiment japonais commença le combat vers une heure ; à trois heures, l'ensemble du 34e régiment était engagé, notamment des contreforts inférieurs, mais la crête des hauteurs est restée, avec le concours du 2e régiment de tirailleurs V.-S., sous notre contrôle. Vers la nuit, le 34e régiment japonais, sans le soutien d'autres unités, se retira vers les hauteurs de la rive sud de la vallée du village de Wafanwopeng.

Le combat a commencé le 1er juin uniquement dans la région de la 3e division japonaise. Le chef de la 5e division, compte tenu du peu de temps disponible, s'est limité au déploiement de la division sur la rive gauche de la rivière Fuzhouhé.

Le combat d'artillerie au centre a suffisamment éclairé le général Oku sur la situation qui s'y trouvait. Mais sur l'aile extrême gauche, la situation ne lui paraissait pas claire ; le soir du 1er juin, l'état-major de l'armée japonaise attendit longtemps des informations sur les forces russes dans la zone de la route de Mandarin, au nord-est de la ville de Fuzhou ; ce n'est qu'à 5 heures du matin, le 2 juin, que la 4<sup>e</sup> division, retardée l'après-midi du 1er juin au village de Saathodzy, reçut l'ordre du général Oku, selon lequel seule la 12<sup>e</sup> brigade devait participer à l'attaque des forces russes près de Wafangou ; quant à la 7<sup>e</sup> brigade, bien que l'ordre stipulât qu'aucune force russe n'avait été détectée dans la vallée de la rivière Hose-lindza, elle fut laissée sur place comme garde.

Le général-lieutenant baron Shtakelberg eut l'impression que les Japonais tentaient d'envelopper le flanc gauche et décida de passer à l'offensive—la nuit ou à l'aube—pour écraser les unités japonaises qui encerclaient, pour cela la réserve—la 2e brigade de la 35e division, sous le commandement du général de division Glasko, fut transférée au village de Duydzyatun (à l'est). Cependant, l'attaque nocturne n'eut pas lieu sous prétexte de fatigue des hommes et de nécessité de réapprovisionner les munitions. L'artillerie au centre, malgré la supériorité révélée de l'artillerie japonaise, fut réduite de deux batteries, sous prétexte de leur position sur des emplacements insatisfaisants. À 7 h 45, le général-lieutenant Simonov reçut l'ordre du commandant du corps de procéder à une reconnaissance du flanc et de l'arrière de l'ennemi, mais il en retarda l'exécution au matin du 2 juin. Les dispositions générales n'ont pas été communiquées aux troupes et les ordres étaient transmis par notes séparées.

Les événements décrits ci-dessus, qui ont accompagné la prise de position initiale par les troupes russes et japonaises avant la bataille du 2 juin à Wafangou, ont déjà déterminé notre défaite, malgré la force approximativement égale des deux camps. La concentration inconnue pour nous d'une division entière en demi-transition depuis notre aile droite, le positionnement de notre cavalerie dans une zone inappropriée, l'évaluation erronée de la situation sur l'aile gauche, la concession volontaire de la supériorité en matière d'artillerie au centre, l'incertitude des ordres donnés — voilà les circonstances défavorables qui devaient annuler l'effort de nos troupes dans la bataille qui suivit. Accorder une attention particulière à la période des opérations précédant le combat est nécessaire, d'une part, parce que l'activité des troupes à cette période a, comme nous le voyons dans ce cas, une signification énorme et souvent décisive, et, d'autre part, parce qu'à ce moment précis le déroulement des événements dépend le plus des ordres habiles ou erronés des commandants.

Notre cavalerie autonome, représentant une division très faible (15 sotnias et escadron), a été utilisée pour créer, sur plusieurs verstes, une couverture avancée contre l'ennemi sur un front de 35 verstes. Il n'y avait pas de conditions locales particulièrement favorables, telles que celles formées, par exemple, par une ligne d'eau alignée avec le front. Le service de la cavalerie dans de telles conditions est très difficile. Malgré cela, notre couverture, avec le soutien de l'infanterie, a réussi le 29 mai à repousser une série de détachements de reconnaissance envoyés par les Japonais.

Notre concentration lente sur la position de Wafangou, qui a duré deux semaines depuis la bataille de cavalerie du 17 mai, ne pouvait évidemment pas être cachée par de telles actions de cavalerie. Le travail extrêmement intense de la cavalerie durant la période d'inactivité des deux côtés, du 24 au 30 mai, s'est donc révélé improductif. La cavalerie est essentiellement une arme offensive, et il n'est pas souhaitable de l'employer sans nécessité extrême pour des missions défensives et passives. Le maintien prolongé de notre cavalerie sur un large front devant l'ennemi, en dehors de la direction déjà observée de sa surveillance de front, n'a pu apporter rien de nouveau.

La mise en place d'un tel rideau peut avoir une grande importance pour masquer pendant un court instant des mouvements importants. En cas de supériorité de la cavalerie, il empêche les éclaireurs ennemis de voir à temps et de rapporter correctement ces mouvements. Cependant, la population locale et les espions passent facilement à travers un tel rideau, et après un certain temps, la situation derrière ce rideau devient claire. L'extrême intensité du travail de la cavalerie sur un large front devait être requise pendant la période du début des manœuvres — et jusqu'à la fin de l'opération, c'est-à-dire les 31 mai, 1er, 2 et 3 juin. Or, notre cavalerie, précisément au fur et à mesure de la détection de l'avancée de l'ennemi, commence à se replier et à se rapprocher du flanc de l'infanterie.

Il faut comprendre le souhait de l'action de la cavalerie sur les flancs de l'infanterie non pas comme son placement dans la ligne générale. Pendant la période des opérations actives, la cavalerie doit viser au-dessus de l'ennemi, au-dessus de son flanc, et non suivre le sien, ne pas reculer justement au moment où son action en avant est la plus précieuse.

Il est impossible de ne pas reconnaître que la direction de la cavalerie a été la proie de l'impression la plus négative en raison de la planification irréfléchie de sa tâche dans la disposition du 1er juin, puis de la communication de considérations détaillées sur la manière d'agir en cas de retraite du corps. De telles notes ont été reçues également par d'autres chefs, comme exactement au moment de notre passage à l'offensive, et elles ont produit sur tous un effet tout aussi paralysant. Toutes les réflexions sur la manière choisie de se replier, en cas d'échec, ne doivent pas être divulguées, même parmi les commandants de brigades, tant qu'il est souhaitable de les pousser en avant !

Le rapport de l'adjudant Butorin sur l'apparition de trois escadrons japonais près de Fuzhou n'a pas reçu l'attention qu'il méritait. Les actions timides de la cavalerie japonaise, qui jusqu'à présent n'avait pas osé se séparer de son infanterie, ne donnaient pas au quartier général du corps de raison de supposer que la cavalerie était ici sans infanterie. Dans le cas où, au début de la guerre, la cavalerie ennemie prendrait le dessus, il serait difficile d'attendre des patrouilles qu'elles fournissent des instructions plus détaillées que le rapport de l'adjudant Butorin sur l'apparition d'une division de cavalerie. Cette information aurait dû entraîner l'envoi de toute la cavalerie du général-lieutenant Simonov à Fuzhou afin de clarifier la situation dans cette région.

Si le travail présenté de la cavalerie indépendante — d'abord la mise en place des rideaux et ensuite le retrait vers le flanc droit de l'infanterie — est reconnu comme étant dirigé de manière appropriée, il est naturel de se demander sur quelles bases il conviendrait d'organiser ce travail.

En raison de la mobilité de la cavalerie, il est extrêmement souhaitable de lui fournir pour ses activités des zones profondes dans le terrain, où elle pourrait, selon la situation, avancer ou reculer, plutôt que de la lier à des lignes fixes. Pour le bon positionnement de la cavalerie, il convient avant tout d'évaluer les directions menant à l'ennemi. Il y en avait trois : la route mandarinale depuis la ville de Fujoo, une bande adaptée à la circulation de forces importantes entre le chemin de fer et la rivière Tasahé, et la direction Wafangou-Bicziwo. Ces directions étaient connues de notre commandement, car les deux flancs de la ligne de barrière organisée atteignaient justement ces voies importantes.

Le secteur central nécessitait une observation, mais il faut garder à l'esprit que la concentration des forces principales de cavalerie directement sur le front, entre nos troupes et l'infanterie ennemie, est indésirable, car ici la cavalerie, avec le développement des opérations, se trouve de plus en plus restreinte et doit, si nécessaire, effectuer la reconnaissance dans les conditions les plus difficiles. C'est pourquoi, pour la reconnaissance de cette zone de 8 verstes de large, il serait possible de désigner une escouade de reconnaissance, en gardant à l'esprit que le mouvement ici sera surveillé également par les forces principales de cavalerie sur le flanc.

En comparant la direction orientale et la direction occidentale, il faut donner l'avantage à la direction occidentale, car ici le terrain se révélait incomparablement plus favorable au développement d'actions actives de forces importantes, et en particulier pour la cavalerie, que le terrain montagneux difficile d'accès de la direction orientale. Cependant, il était également indésirable de laisser cette dernière sans reconnaissance, car elle offrait la possibilité d'encercler notre position à Wafangou par la gauche. Compte tenu de l'éloignement de cette direction et de la nécessité d'un service prolongé de la partie de reconnaissance, il serait souhaitable de la renforcer ; afin de ne pas affaiblir excessivement les forces principales de cavalerie, on pourrait la limiter à deux cents hommes sous le commandement d'un officier fiable.

Les autres forces, c'est-à-dire 12 cents et escadron, 1 commandement de garde, 6 pièces d'artillerie, devraient être concentrées dans la direction Fuzhou-Pulandian, l'essentiel des forces devant ne se rapprocher de Pulandian qu'en cas d'actions actives contre la garde japonaise. En général, afin de préserver les forces de cavalerie, celles-ci devraient être maintenues en arrière, pas plus près que d'un passage aux alentours de Fuzhou, en envoyant en avant un escadron de reconnaissance.

Le caractère souhaitable que nous avons souligné d'éviter que les forces principales de la cavalerie restent longtemps à proximité de l'ennemi pendant la période d'inactivité ne s'applique en aucun cas à ses petites unités de reconnaissance, et les deux escadrons de reconnaissance, opérant sur la route de Mandarine et entre le chemin de fer et la rivière Tasakhé, ainsi que le régiment de reconnaissance dans la direction de Wafangou — Bitziwo, devraient maintenir un contact continu avec l'ennemi grâce à leurs petites patrouilles.

Il est difficile d'accepter également la formulation de la tâche pour la cavalerie japonaise. Alors que l'exécution de l'attaque par l'aile gauche avait été envisagée par le général Oku dès le début de l'opération offensive, la cavalerie de l'armée était concentrée sur l'extrême aile droite. Il en a résulté une connaissance insuffisante de la situation par le commandement japonais au nord-ouest du champ de bataille. La cavalerie divisionnaire de la 4e division, malgré l'absence de résistance de notre part, n'a pas démontré en temps voulu la sécurité complète de l'aile gauche japonaise. Cela explique le retard de la 4e division le 1er juin près de la rivière Fuchzhouhe, lorsqu'aucun obstacle ne s'opposait à un déplacement plus profond vers notre arrière, et l'envoi le matin du 2 juin seulement de la moitié de ses forces pour attaquer notre flanc ; l'autre moitié, protégeant l'aile gauche de l'armée japonaise contre un ennemi inexistant, n'a pas été amenée sur le champ de bataille, ce qui a empêché les Japonais d'obtenir une supériorité numérique.

Avec une utilisation appropriée de la cavalerie du général-lieutenant Simonov, qui aurait pu envelopper la 4e division, rompre la liaison entre elle et l'état-major de l'armée, et, par des attaques vigoureuses accompagnées d'une utilisation habile de l'artillerie montée, détourner son attention et ses forces vers le nord, l'armée d'Oku n'aurait reçu aucune assistance de l'ouest.

Dans le cas extrême où, pour une raison quelconque, il serait impossible de mener la brigade de cavalerie du général Akiyama sur l'aile gauche, il conviendrait de renforcer la cavalerie divisionnaire de la 4e division, ne serait-ce que par quelques escadrons, aux dépens

de la cavalerie divisionnaire des 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions, dont l'utilisation au combat paraissait suffisamment claire.

Le manque d'attention du général Oku à la question du renseignement sur l'aile gauche l'a conduit à utiliser toute la force de son aile gauche lors de la bataille du 2 juin, et ne lui a pas permis de couper la retraite des Russes le long du chemin de fer, ce qui aurait multiplié par plusieurs fois les résultats de sa victoire.

En cas de refus de la cavalerie d'établir un rideau, l'avancée d'une brigade d'infanterie d'un seul pas de marche aurait été superflue et aurait permis de conserver les forces d'infanterie pour les actions de combat à venir. Il aurait été beaucoup plus approprié de positionner une sentinelle réglementaire devant notre position fortifiée, dont l'absence se fit sentir lors de l'engagement, malgré le fait que la cavalerie fournissait des informations détaillées sur l'avancée des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions japonaises sur notre front. Il faut éviter les pertes ponctuelles au niveau de la sentinelle; la sentinelle, en présence d'une clarté totale sur l'avancée de l'ennemi, n'aurait pas dû engager un combat acharné de type arrière-garde ; mais elle devait servir de soutien à la reconnaissance rapprochée.

La cavalerie, travaillant en avant du front des forces principales, devait être répartie sur un large front ; la position étroite occupée par notre avant-garde lors de sa retraite, et ce, de manière si dense comme si la tâche consistait en une défense extrêmement tenace et prolongée, ne pouvait ni retarder ni éclairer l'offensive ennemie sur un large front. L'avant-garde du général Rutkovski ne pouvait faciliter nos actions ultérieures qu'en se déployant sur un large front — en se transformant essentiellement en surveillance avancée.

La période de transition, lorsque l'organisation cesse toute opération de reconnaissance face à l'approche de l'ennemi, se désorganise, et que le combat n'a pas encore commencé, mérite une attention particulière afin d'étudier l'approche ennemie ; il ne faut en aucun cas permettre que pendant cette période certains secteurs de l'offensive ennemie, comme cela s'est produit le 1<sup>er</sup> juin, restent sans éclaircissement par la reconnaissance avancée. La partie de reconnaissance ennemie est arrivée à Wafanhopen même avant la réserve privée du I régiment de la V.-S. page E. La présence de gardes aurait empêché un tel incident, pouvant avoir une influence fatale sur l'issue de la bataille.

L'organisation de la reconnaissance rapprochée ne peut pas dépendre des supérieurs hiérarchiques. En cas de changement rapide de la situation lors du rapprochement avec l'ennemi, chaque régiment, puis même chaque bataillon, doit disposer de sa propre reconnaissance. L'équipe de chasse à cheval du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la garde, ayant réussi à orienter l'état-major de la division, mais n'ayant pas informé à temps du rapprochement des Japonais le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de la garde, le plus menacé, constitue une confirmation de la difficulté de concentrer la reconnaissance rapprochée entre les mêmes mains.

La position en dehors du flanc de l'emplacement de combat du corps, le commencement de l'offensive japonaise dès l'aube, avec des avant-postes situés à seulement 20 verstes de Wafanhopen, l'absence de gardes latéraux et de reconnaissance rapprochée fiable — toutes ces circonstances excluaient le repos du 1<sup>er</sup> régiment de fusiliers de la Garde dans les environs de Wafanhopen, en ordre de réserve, vers 1 heure de l'après-midi. Malgré la fatigue des soldats, le commandant du régiment, le colonel Khvastunov, aurait dû, en évaluant correctement la situation, envoyer immédiatement 2 à 3 compagnies sur les hauteurs au sud de Wafanhopen pour établir une garde permettant au moins de se protéger du feu de fusil, et constituant une bonne position initiale pour envoyer ensuite des pelotons et des détachements de reconnaissance de proximité. Ensuite, il fallait sans délai reconnaître les hauteurs les plus proches, choisir des endroits appropriés pour le déploiement en cas d'avancée de l'ennemi, et disperser les bataillons de manière à ce qu'ils puissent rapidement et discrètement occuper les positions choisies. Les exigences tactiques, dans les conditions

dans lesquelles se trouvait le 1er régiment de fusiliers de la Garde au bivouac n°45, devaient l'emporter de manière décisive sur les considérations logistiques.

Les avant-postes du 34<sup>e</sup> régiment japonais, ayant découvert que notre régiment n'avait pas encore terminé son déploiement, décidèrent tout à fait correctement de lancer une attaque surprise par le feu, dont le succès produisit une impression énorme sur tout notre aile gauche. Cependant, la décision du commandant du 34<sup>e</sup> régiment japonais — profitant du succès de l'engagement, et contrairement aux ordres reçus, de tenter individuellement de s'emparer des positions des compagnies russes en retraite au nord-ouest de Wafangouen — est douteuse. Certes, une seule attaque par le feu ne donne pas de résultats décisifs et nécessite pour développer le succès une offensive énergique. Toutefois, une telle décision conduisait à attaquer avec un seul régiment les forces principales russes ; dans ce cas, si le régiment n'avait pas reçu le soutien des unités voisines, le 34<sup>e</sup> régiment se serait mis en position dangereuse ; il aurait facilement pu provoquer l'engagement de toute la 3<sup>e</sup> division. L'histoire militaire offre de nombreux exemples de débuts de batailles sérieuses (Wrath) par des mouvements impulsifs, même malgré les plans des supérieurs des deux camps. Pourtant, une telle attaque prématurée de la position russe, alors que toutes les forces ne sont pas encore arrivées, que toute l'artillerie n'est pas déployée, que la reconnaissance des fortifications du front russe n'est pas terminée et, surtout, que les unités de la 4<sup>e</sup> division n'ont pas encore été ciblées, aurait été un tir manqué, un échec considérable pour les Japonais ; les inconvénients auraient largement surpassé les avantages d'un engagement réussi par le 34<sup>e</sup> régiment japonais. Les unités japonaises voisines, cependant, n'étaient pas entraînées par l'élan du 34<sup>e</sup> régiment et l'ont laissé agir selon leurs propres forces.

La décision du général-lieutenant baron Stackelberg de se précipiter immédiatement avec une énorme supériorité de forces sur le front et le flanc droit des troupes japonaises audacieuses était tout à fait correcte. Cependant, son exécution, reportée au lendemain, lorsque le 34<sup>e</sup> régiment s'était déjà retiré, ne servait plus à rien.

La situation s'est présentée de telle sorte que, le soir du 1er juin, de l'armée appartenant au détachement du général-lieutenant Simonov, 46 nouvelles renforcements étaient nécessaires. La brigade du général-major Rutkowski devait attaquer le 34<sup>e</sup> régiment, et la cavalerie devait progresser sur l'aile droite. Cependant, les ordres donnés par le général-lieutenant baron Stackelberg n'ont pas été exécutés : l'infanterie—parce qu'elle avait reculé toute la journée en combat (25 verstes, presque sans tirer), n'avait rien mangé après le petit déjeuner du matin et n'avait pas eu le temps de recharger ses cartouches ; la cavalerie—parce qu'elle s'était déjà dispersée à plusieurs reprises en prévision du bivouac, sa batterie n'avait pas reconstitué ses cartouches et l'ennemi se trouvait devant elle. Dans cette situation, où ces unités se trouvaient sur la position principale, la question du retard dans le rechargement des cartouches ne pouvait survenir qu'en cas de gestion extrêmement négligente des chefs de ces unités. La fatigue extrême des hommes et le retard de l'avancée à cause d'un déjeuner manqué témoignent de l'importance de savoir conserver la force des soldats. Bien entendu, avec une meilleure gestion, une petite marche n'aurait pas épuisé les troupes, et la proximité de l'ennemi n'aurait pas empêché de les nourrir à temps. Dans les armées victorieuses de Souvorov, la question d'un retard dans l'exécution des ordres pour de telles raisons n'aurait même pas été soulevée.

En ce qui concerne l'artillerie, il faut noter que toutes les batteries qui oseraient imiter l'exemple des deux batteries japonaises, parties directement sur une position ouverte à trois-quatre verstes de la position préalablement occupée par l'ennemi, seraient mises en complète désorganisation par le feu ennemi en quelques minutes. — Le travail consacré à la camouflage des batteries est largement récompensé au combat : les pertes de nos batteries, proportionnelles à l'effort investi dans leur camouflage, le confirment. — Enfin, il est absolument inacceptable d'affaiblir l'artillerie sur les secteurs les plus importants sous prétexte que certaines batteries ont un service très difficile. Tant que la bataille n'est pas

perdue, il est interdit sous aucun prétexte de dégarnir les secteurs où l'ennemi concentre ses forces. La situation difficile de notre centre, face à la supériorité de l'artillerie ennemie, nous a obligé à chercher tous les moyens pour renforcer notre feu d'artillerie ; seule l'inexpérience de nos artilleurs, qui n'avaient pas encore étudié la nouvelle matériel et dans la préparation du tir sur des cibles invisibles, a empêché d'organiser un soutien effectif aux batteries situées sur les crêtes depuis les batteries installées dans la vallée de la rivière Fuchjoorhé. « Pour un savant on en donne trois d'ignorants. Nous avons trois d'insuffisants, donnez-en plus », disait Souvorov.



## **Chapitre trois**

### **Déploiement de l'armée Oku devant la position fortifiée de Maetun, et bataille pour celle-ci les 17 et 18 août 1904**

Par la disposition des troupes de l'armée mandchoue du 16 août 1904, le I<sup>e</sup> corps de Sibérie se voyait assigner la tâche de défendre la position sur les hauteurs au nord des villages de Maé-tun — Xiaosansi — Xinlitun. Ce secteur formait l'aile droite de nos soi-disant « positions avancées de Liao-Yang » ; plus à droite du I<sup>e</sup> corps de Sibérie commençait une plaine complètement dégagée, où, à 5 verstes du flanc du corps, au village d'Ulungtai, un détachement de cavalerie du général Mischenko devait se rassembler. Plus à gauche, séparée par un intervalle de 4 verstes, commençait la position du III<sup>e</sup> corps de Sibérie. Cet intervalle, constituant une plaine, bénéficiait d'une bonne défense croisée grâce aux flancs repliés sur les hauteurs du I et du III<sup>e</sup> corps de Sibérie. À l'arrière, à une distance de 5 à 7 verstes, se trouvaient les fortifications de la position avancée de Liao-Yang, dont la construction avait reçu beaucoup d'attention. C'est là également que se trouvait la masse principale de la réserve générale — II, IV, une partie du V<sup>e</sup> corps de Sibérie et la cavalerie de Samsonov, totalisant 5 1/2 bataillons, 94 pièces d'artillerie et 29 escadrons.

L'importance de la position de Maetun résidait dans le fait que sa conservation par nous nous assurait la possibilité d'un large développement d'actions actives sur la rive gauche du fleuve Taizihe. Avec le passage des hauteurs de Maetun aux mains des Japonais, nous devons nous limiter à la défense efficace des fortifications de Liaoyang en avant de la position du pont, car toute manœuvre en dehors de celle-ci était extrêmement restreinte par l'observation et le feu provenant des hauteurs de Maetun, dont le commandement sur la plaine atteignait 80 sazhen.

La position de Maëtun, d'une longueur de 8 verstes, avait l'apparence générale d'un lunette. En raison de sa position isolée, ses flancs étaient repliés en arrière ; cela permettait de mener sa défense contre un ennemi déployé sur un front plus large, dans une certaine mesure de manière autonome. À condition que les tentatives de l'ennemi pour effectuer un contournement plus approfondi soient repoussées par des réserves fortes concentrées à Liaoyang. Ainsi, la position formait trois faces : face au nord-ouest – village de Guciajzi – village de Maëtun ; face au sud-ouest – village de Maëtun, colline de l'Infanterie (sur la route mandarine), montagne Artisanale (au nord-est du village de Xiaoyangsi) ; face au sud-est – montagne Artisanale, village de Xinlitun, montagne des Épinettes (à l'est du village de Xinlitun).

Bien que pour renforcer la position de Maëtun, le général-adjutant Kuropatkine ait ordonné de commencer les travaux 24 jours avant le début des combats, ceux-ci n'ont été menés avec énergie que la dernière semaine. En plus des tranchées pour le tir debout, des abris étaient construits pour se protéger des éclats d'obus ; des passages profonds de sept pieds reliaient les positions des tireurs à l'arrière. Comme la position était soumise à un feu croisé, un grand nombre de traverses ont été installées dans les tranchées. Les villages de Maëtun et de Guczyazy étaient aménagés pour la défense. Une ligne continue d'obstacles artificiels (barbelés et fosses à loup), avec plusieurs passages de seulement 150 à 200 pas de largeur, s'étendait du village de Maëtun jusqu'à la colline de Kustarnaya incluse. Gaolyan n'a été détruit que sur 600 à 800 pas ; le Gaolyan détruit constituait un obstacle important pour le mouvement, mais il cachait complètement les personnes couchées aux yeux de l'ennemi.

Les forces suivantes ont participé aux combats pour la position de Maëtun :

Russes : 1<sup>er</sup> corps de Sibérie — général de division baron Stackelberg : 1<sup>re</sup> division d'infanterie du V-S. général-major Gerngross et 9<sup>e</sup> division — général-major Kondratovich, brigade de cavalerie d'Oussouri colonel Gurko — en tout 24 bataillons, 10 escadrons et

compagnies, 62 canons, 8 mitrailleuses, 1 bataillon du génie. Et ont participé simultanément au soutien du 1er corps de Sibérie : 5e division d'infanterie du V.-S. — régiments 17e, 19e, 20e, 16 canons, 8 mitrailleuses ; IV corps de Sibérie — 7e régiment de Krasnoïarsk, 12e régiment de Barnaoul et 24 canons. L'unité de cavalerie général-major Mischenko a progressivement atteint la force de 24 compagnies, 12 canons légers et 2 bataillons. Au total, dans les actions sur le flanc droit des positions avancées de Liao Yang, ont participé 41 bataillons, 34 escadrons et compagnies, 114 canons.

Japonais : II armée du général Oku : 3e division — 5e brigade (6e et 33e régiments) et 17e brigade (9e et 38e régiments), 36 pièces d'artillerie, 3 escadrons ; 6e division — 1re brigade (13e et 45e régiments) et 24e brigade (23e et 48e régiments), 36 pièces d'artillerie, 3 escadrons ; 4e division — 7e brigade (8e et 37e régiments) et 19e brigade (9e et 38e régiments), 36 pièces d'artillerie, 3 escadrons. 11e brigade de réserve (12e, 23e, 43e et 1er régiments) ; 1re brigade de cavalerie du général Akiyama — 8 escadrons, 6 compagnies d'opérations, 6 mitrailleuses ; 1re brigade d'artillerie indépendante (13e, 14e, 15e régiments) — 108 pièces d'artillerie de campagne, 12 batteries d'artillerie lourde — 68 pièces. Du corps de la IV armée du général Nozu : 5e division, 9e brigade (11e et 41e régiments) et 21e brigade (21e et 42e régiments), 36 pièces, 8 escadrons. Total : 53 bataillons, 326 pièces d'artillerie, 20 escadrons.

Le secteur droit de la position de Maëtun a été occupé par le 9e bataillon et 24 canons de la 1re division d'infanterie de la V.-S. ; le secteur gauche par 6 bataillons et 24 canons de la 9e division d'infanterie de la V.-S. ; en réserve du corps, à une demi-verste du village de Shoushapupu, se trouvaient 9 bataillons (2e, 35e, 36e régiments) et 14 canons. Dans la 1re division d'infanterie de la V.-S., le 1er régiment a occupé le secteur Hutsiazzi-Maëtun ; le 3e régiment — Strel' >) Les régiments en réserve – 2 bataillons chacun, tandis que les régiments de champ – 3 bataillons chacun. Le 4e régiment — réserve de la division — s'est positionné derrière la cent-soixante-dix-neuvième (99), la longueur totale du secteur de la division étant de 4 verstes ; le point le plus faible s'est formé à l'angle sortant du village de Maëtun ; la compagnie de mitrailleuses a renforcé la défense du village de Hutsiazzi. Dans le secteur de la 9e division d'infanterie de la V.-S., le 34e régiment a occupé la colline Koustarnaya et le 33e régiment — la colline Bivachnaya. En réserve de la division restaient 2 compagnies. La crête de la colline Koustarnaya se prolongeait vers le sud-est, permettant aux Japonais d'envisager de tirer en enfilade sur la position du 34e régiment. Seuls les tirs de la colline Bivachnaya protégeaient le 34e régiment contre une attaque sur le flanc gauche.

La cavalerie du général de division Mischenko a passé la nuit du 16 au 17 août dans l'intervalle entre le Ier et le IIIe corps sibériens. La tâche de cette cavalerie consistait à couvrir le flanc droit du Ier corps sibérien sur toute l'étendue entre le chemin de fer et la rivière Taïtsyhe, et à maintenir la communication avec un détachement situé à 30 verstes, au village de Xiaobeihe, qui protégeait le flanc. Le général Mischenko a décidé d'accomplir sa mission de manière active, en entrant immédiatement en combat contre l'aile extrême gauche des Japonais, qui l'avaient averti de l'occupation du village d'Ulungtaï. Au cours de la journée, le général d'armée Kouropatkine a renforcé son détachement avec 2 bataillons et 8 sotnias ; la cavalerie de l'armée du général Mischenko pouvait naturellement encore être renforcée par la cavalerie du Ier corps sibérien sous le commandement du colonel Gourko, qui protégeait le flanc droit du corps au village de Chutsiapouzi ; mais la cavalerie du corps, semblant éviter cette jonction, a été rappelée et, après midi le 17 août, a été transférée du flanc droit du corps au flanc gauche, vers le village de Nanbalichouan, pour l'accomplissement d'une tâche complètement secondaire : maintenir la communication entre le Ier et le IIIe corps sibériens.

Les troupes japonaises, ayant participé à l'attaque de la position de Maëtun, appartenaient à deux armées, et leur commandement n'était pas unifié. Les forces principales de l'armée d'Oku se sont rapprochées le 16 août de la rivière Shakhe (sud), qui coulait à 8-10 verstes devant notre front. Sur la route des mandarins, la 3e division s'était rassemblée, tandis

que les 6e et 4e divisions se tenaient à l'arrière du chemin de fer. En seconde ligne, sur la route des mandarins, à 5 verstes derrière la 3e division, se trouvait la 11e brigade de réserve. La brigade de cavalerie du général Akijama, placée sur le flanc gauche de la 53e armée, afin d'explorer notre flanc droit, s'est avancée vers le village de Wanerchun, situé à moins de 4 verstes du village de Maëtun, dans le prolongement de notre position. Le 16 août également, la 3e division avait envoyé un détachement de reconnaissance de 2 bataillons avec 6 canons vers le village de Tutaitzy (situé à 3 verstes de la colline de Strelnikov), qui échangea quelques tirs avec nos batteries avant de se retirer. Cette reconnaissance depuis le front et le flanc a permis de constater l'étendue de notre position, les renseignements disponibles indiquaient un renforcement sérieux de cette position et révélèrent la présence de forces considérables à proximité. L'absence de garde normale devant la position fortifiée et le comportement passif de la cavalerie ont facilité la reconnaissance par les Japonais.

La 5e division de l'armée du général Nozu, qui devait également participer à l'attaque, était positionnée sur la rive droite de la rivière Shakhé (sud), près du village de Handyalu, avec des avant-postes de surveillance situés à 3-4 verstes devant elle sur les hauteurs.

Le 17 août, le maréchal Ōyama donna aux troupes énumérées, formant son aile gauche, la mission de s'emparer de la position de Maëtun. Une autre division (la 10e) de l'armée de Nozu devait attaquer l'aile droite du IIIe Corps sibérien à l'aube. La 4e division — l'extrême aile gauche de toutes les armées japonaises déployées — ne devait pas s'engager dans le combat sans l'ordre du commandant en chef ; le commandement japonais à Liao-Yang, ainsi qu'à Wafangou, craignait une offensive des réserves russes sur le secteur occidental du champ de bataille, où se concentraient les communications les plus importantes et où la manœuvre de forces importantes rencontrait moins d'obstacles.

Les routes n'étaient pas encore sèches le 17 août après la période pluvieuse précédente, et l'artillerie japonaise, lors de son déploiement, a dû avancer avec difficulté dans la boue profonde.

Les divisions japonaises ont reçu les tâches suivantes :

À la 5e division, par ordre de l'armée de Nodu, il était indiqué d'attaquer les montagnes Kustarnaya et Bivachnaya.

À la 3e division, l'ordre de l'armée Oukou indiquait qu'en traversant la rivière Shahé (sud) à 5 heures du matin et en avançant vers l'est de la voie ferrée, elle devait attaquer la colline des Fusiliers et la Montagne des Fournisseurs.

Il était indiqué à la 6e division d'avancer en étroite coordination avec l'aile gauche de la 3e division, dans la zone comprise entre la route de montagne et les localités de Dayao Tun, Dahunci, Likai Pu, Xiaochaoziatai — sur une largeur ne dépassant pas 21/\* verstes.

La 4e division devait partir une heure plus tard et, suivant plus à l'ouest la 6e division, se concentrer dans la région du village d'Ulungtay.

La masse principale de l'artillerie de l'armée se dirigeait derrière la 6e division ; en cas de grande difficulté de progression sur les chemins de campagne, la partie envoyée par la route mandarine pouvait être augmentée.

La 11e brigade de réserve se dirigeait vers la rivière Shahe (sud).

En évaluant la fixation des tâches pour les divisions qui devaient participer à l'attaque de la position de Maëtun, il convient de noter le manque de coordination dans les missions des 5e et 3e divisions. Les deux divisions voisines, appartenant à des armées différentes, devaient attaquer la même montagne de Kustarnaya ; cependant, les chefs de division ne se sont mis d'accord sur la répartition de cette tâche commune ni avant la bataille ni pendant celle-ci. L'avancée des divisions dans le temps n'était pas synchronisée : la 5e division avait passé la nuit à 2 verstes plus près de l'objectif et elle est partie une heure avant la 3e division. Ces manquements ont préparé le terrain à des incidents défavorables.

Ensuite, la 6e division était apparemment destinée à envelopper l'aile droite de la position russe : son attaque devait se dérouler dans une direction est de 66°, sur le front

Maëtun-Gutzjazy. Dans ce cas, il semblait beaucoup plus avantageux de diriger la division non pas en restant étroitement attachée à la 3e division, mais un peu plus à l'ouest du chemin de fer, afin que la difficile tâche de changer le front de la division soit effectuée non pas à proximité immédiate de la position russe, dans la zone de tir de fusil.

Le chef de la 5e division a prévu la formation de deux secteurs et, en conséquence, a déplacé à 4 heures du matin les troupes, destinées à la partie de combat, en deux colonnes.

La colonne de droite — la 9e brigade et l'artillerie de division —, s'étirant vers les hauteurs au nord-est du village d'Intauyan, situé dans le champ d'observation des batteries russes, passa en formation de compagnie. L'artillerie de division se mit dès lors en position ouverte, dont la visibilité était toutefois limitée par la montagne Kustarnaya et par une ramification descendante vers le sud-est ; ainsi, dans la direction de la colline de Bivouac, l'infanterie japonaise ne pouvait pas bénéficier du soutien de l'artillerie. Lorsque le 11e régiment d'infanterie, avançant en tête, ayant repoussé nos chasseurs de la ramification de la montagne Kustarnaya, franchit cette crête, il se trouva livré à ses propres forces, sous le feu rapproché de notre artillerie (à 2 verstes), subit de lourdes pertes et se replia derrière la ramification de secours. L'encercllement du flanc gauche de la position du 1er corps sibérien était en général extrêmement difficile, car il se résumait essentiellement à percer notre front, et les unités occupant ces positions mettaient leur flanc et leur arrière à la merci des forces du IIIe corps sibérien et des unités déployées en échelon derrière l'intervalle. L'échec subi ici par les Japonais tôt le matin du 17 août les obligea à renoncer complètement à toute action offensive dans ce secteur. Le régiment suivant de la 9e brigade — le 41e — prit position à gauche du 11e régiment, et de cette manière, la 5e division se trouva déployée plus à gauche que ce qui avait été prévu par le commandant en chef, le général Nozu.

La colonne gauche de la 5e division - 21e régiment, se dirigeant vers le village de Hainüzhang, atteignit sans pertes le village de Xiaoyangsi et occupa sa lisière nord, à 1200 — 1400 pas devant notre front.

Un autre régiment de la même brigade, le 42e, est resté en réserve de la division et s'est installé en échelon derrière le flanc droit ouvert de la division.

Les troupes de la 3e division, destinées à la partie de combat, avançaient également en deux colonnes, chacune sous le commandement d'un commandant de brigade. Dans la 5e brigade, le long de la route vers S. S. Heinyuzhuang et Xiaoyangsi, se déplaçaient le 33e régiment et 3 batteries — la moitié de l'artillerie de division ; dans la 17e brigade, le long de la route mandarine, avançait le 34e régiment et l'autre moitié de l'artillerie de division. À 3/4 de verstes de notre position, ces colonnes furent bombardées par notre artillerie et se dispersèrent. Le chef de la division, le général Oshima, constata par une reconnaissance personnelle les difficultés de l'avancée sur le secteur de la route mandarine et ordonna donc aux forces principales de la division — deux régiments d'infanterie et 6 batteries d'artillerie de l'armée, mises à sa disposition, de se rabattre autant que possible à droite ; le passage vers le nouvel axe fut effectué par les forces principales en dehors de notre feu d'artillerie. Lors de l'avancée ultérieure, devant le front de la 3e division, se trouvait le 21e régiment de la 5e division occupant S. Xiaoyangsi, et le commandant de la 5e brigade fut obligé de déployer son infanterie davantage à droite. Vers midi, les deux brigades de la 3e division s'étaient déployées de part et d'autre du 21e régiment, occupant le meilleur terrain mais restant passives tout au long du combat suivant et formant comme une île, divisant l'avancée de la 3e division en deux bras. Il restait deux bataillons en réserve au chef de division. La 17e brigade déploya tous ses bataillons sur une seule ligne, car la 6e division et le soutien d'artillerie étaient en retard, et la préparation au tir de certaines batteries nécessitait 2 heures. Finalement, les 12 batteries attachées à la division furent déployées sur le secteur Tutai-zi-Heinyuzhuang, à presque 4 verstes de nos batteries, c'est-à-dire dans la zone des tirs lointains, moins effectifs, des canons japonais faibles.

La 6e division se déplaça également en deux colonnes : la droite — la 11e brigade (13e et 45e régiments) et derrière elle — le bataillon de division. La distance de 4 verstes fut parcourue en ½ heure. La réserve, le 48e régiment, avançait le long du chemin de fer, tandis que la gauche — le 23e régiment — avançait le long de la limite gauche du secteur attribué à la division. Comme la division devait, en avançant par l'épaule gauche, progressivement élargir le front vers la gauche, l'affectation de forces plus nombreuses dans la colonne de gauche permettait un déploiement plus aisé.

Le bataillon de tête du 45e régiment s'est arrêté vers 10 heures du matin en face de l'angle sortant de notre position près du village de Maëtun, sur la ligne du ruisseau, à 800 pas de nos tranchées. Les deuxième et troisième bataillons du régiment se sont déployés à gauche et à droite. La colonne de gauche (23e régiment), s'étant alignée avec le secteur du village de Guczjaczy - Maëtun, en tournant à droite, s'est déployée en front vers l'est et a avancé de 1000 pas en direction de la position. En raison des lourdes pertes subies par les Japonais, il a fallu insérer entre le 23e et le 45e régiment un bataillon du 13e régiment. Les deux autres bataillons du 13e régiment sont restés en réserve partielle. La réserve de division, par une marche prolongée sur le flanc, s'est déplacée derrière le flanc gauche de la division, vers la région au nord-ouest du village de Guczjaczy. L'artillerie de la division, avançant péniblement à travers les champs semés, n'a atteint sa position à l'est du village de Dahuntsi qu'à 13 heures et se trouvait à près de 5 verstes de notre position, et ne pouvait fournir un soutien sérieux à l'infanterie.

Il est devenu clair vers midi, le 17 août, que les forces de la 6e division japonaise seraient insuffisantes pour envelopper l'aile droite russe étendue. L'élément décisif ici aurait pu être uniquement l'engagement de la 4e division ; cependant, le maréchal Oyama, tenant compte du fait que le mouvement de flanc de Kuroki pour rejoindre les Russes nécessitait encore 2 à 3 jours et de la présence de fortes réserves à Liaoyang, a rejeté le souhait du général Oku de lancer en bataille cette dernière réserve. Par conséquent, la 4e division ne soutenait la brigade du général Akijama combattant avec le détachement du général Mischenko que par deux bataillons. La batterie montée de cette brigade, par son feu longitudinal depuis le village de Wanershun (à 4 verstes), causait de lourdes pertes au 1er corps sibérien, mais il a été possible d'y remédier en envoyant depuis la réserve du corps, depuis la hauteur 99 au nord-est, la deuxième batterie montée transbaïkalienne. L'artillerie divisionnaire de la 4e division, avec difficulté, n'a atteint sa position au nord du village de Likaïpu qu'à 17 heures.

Vers le soir, à 800-1400 pas devant notre position, sur une longueur de 10 verstes en demi-cercle, se trouvaient les formations de trois divisions japonaises. L'échec de l'attaque dirigée contre le IIIe corps sibérien et la crainte de sa transition à l'offensive ont conduit à l'ordre du commandant en chef de l'armée, Oku, de se hâter d'attaquer la position de Maëtun. Mais le général Oku, tenant compte de la force de la position russe et de la préparation d'artillerie encore très insuffisante, a estimé qu'il était possible de n'engager que de nouvelles batteries d'artillerie de l'armée et de mener des attaques partielles sur les villages de Gutsiazzi-Maëtun. L'attaque décisive était quant à elle reportée à la nuit.

Le corps sibérien a réussi à se maintenir sur tout le front. 54 canons russes répondaient efficacement à 186 canons japonais. Le 4e régiment d'infanterie de la division V.-S., réserve de la 1re division d'infanterie V.-S., a pris position près du village de Gutsyadzi et a permis au 1er régiment d'infanterie V.-S. de se concentrer sur la défense du village de Maëtun. La réserve du corps a été renforcée par 2 bataillons du 19e régiment et a alloué 3 bataillons pour soutenir le secteur droit et 4 pour soutenir le secteur gauche. En cas de besoin de soutien rapide pour le corps, la 5e division d'infanterie V.-S., avec 7 bataillons, 12 canons, 8 mitrailleuses et 2 centaines, a été avancée le long de la route mandarine. Mais le soutien le plus important pour le 1er corps a été la formation d'une position contre le flanc du 6e corps japonais qui l'encerclait. L'importance de cette direction pour soutenir le 1er corps sibérien a

été évaluée par le général en chef Kouropatkine, qui y a envoyé le régiment d'infanterie de Barnaoul avec 12 canons. Le commandant du régiment de Barnaoul, le colonel Dobrotine, ayant appris la situation difficile du flanc droit de la position de Maetun, après une marche rapide, a déployé 8 canons au village de Yutsyachzuantsi et, à six heures du soir, ayant constaté que les Japonais venaient de s'emparer du village de Zhujiaputsi, les a attaqués de manière décisive, les a chassés et les a poursuivis vers l'ouest. L'unité engagée par lui était le 1er bataillon, soutenu ensuite par le 2e bataillon du 48e régiment, dernier réservoir de la 6e division, assurant la couverture de son flanc nord. L'attaque du colonel Dobrotine et le feu de l'artillerie depuis le nord ont produit une forte impression sur ce secteur ; la 4e division a dépensé 4 bataillons pour soutenir le flanc gauche de la 6e division, ce qui a retardé le développement de notre succès. En conséquence du souhait du général Kouropatkine de rassembler le 18 août au matin le IV corps sibérien à nouveau en réserve, le régiment de Barnaoul a été retiré en réserve à 4 heures du matin le 18 août et le village de Zhujiaputsi a été nettoyé ; seule la ligne de chemin de fer a été tenue par le régiment de Krasnoïarsk, suivant les troupes de Barnaoul. Les Japonais ont immédiatement repris le village de Zhujiaputsi.

L'attaque nocturne de l'armée Oku était compliquée par la fatigue des troupes et des obstacles dans la zone des 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions. Sous l'impression de l'échec partiel de sa 10<sup>e</sup> division lors de l'attaque du III<sup>e</sup> corps sibérien, qui est passé à la défense et a reculé, le commandant de la IV<sup>e</sup> armée, le général Nozu, a également assigné à la 5<sup>e</sup> division la mission de défense pour le 18 août — se préparer à repousser l'offensive russe dans l'intervalle entre le I<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> corps sibérien. Pour accomplir cette mission, le groupe de droite — trois régiments de la 5<sup>e</sup> division — non seulement n'a pas participé à l'attaque nocturne, mais a même reculé en partie. Quant au 21<sup>e</sup> régiment, occupant la lisière du village de Xiaoyansi, il n'a montré aucune activité. C'est pourquoi les deux brigades de la 3<sup>e</sup> division ont dû mener l'attaque nocturne de manière autonome et isolée l'une de l'autre.

La 5<sup>e</sup> brigade visait à porter le coup principal sur le flanc gauche de la position de la colline Koustarnaya, ne faisant face à l'attaque venant du sud-est qu'avec un front très étroit. Sur l'avancée de l'éperon de la colline Koustarnaya, à 500 pas, s'était retranché un bataillon dont le feu balayait toute la position russe sur la colline Koustarnaya.

L'offensive japonaise nous a été révélée vers 4 heures du matin. Malgré le faible éclairage de la lune, le feu des fusils et des canons venant de S. Xinlitun et de la montagne Bivach a apporté une aide considérable aux défenseurs de la montagne Kustarnaya. Les unités japonaises attaquantes se sont arrêtées devant la ligne d'obstacles artificiels. Un seul peloton a réussi à ouvrir un passage dans les entraves et à traverser un petit espace mort près de nos tranchées ; mais il avait été miné par nos soins à l'avance ; l'explosion des charges, bien qu'elle n'ait pas causé de pertes aux Japonais, les a contraints à se retirer à nouveau derrière les obstacles.

Dans la 17<sup>ème</sup> brigade, le 18<sup>ème</sup> régiment, entraîné par l'exemple du 21<sup>ème</sup> régiment, resta sur place. Le long de la route mandarine jusqu'au carrefour, seul le 34<sup>ème</sup> régiment se déplaça résolument, dont les deux flancs étaient ouverts. Le 1er bataillon, rencontré à 4 h 50 du matin par un feu de fusil venant de 500 pas, réussit exactement à atteindre le passage que nous avions laissé dans les obstacles artificiels. Les dépôts du bataillon dans la pénombre furent renforcés par deux compagnies de la réserve bataillonnaire ; en se précipitant en avant, il prit, après un combat acharné au baïonnette, à 5 h 50, les tranchées de deux compagnies du 3<sup>ème</sup> régiment d'infanterie Vosgienne sur la colline de Strelkov, positionnés à 30 pas devant la crête. Mais il faisait déjà jour, et la tentative des Japonais pour soutenir ce bataillon échoua : sous le feu de notre front qui résistait, les réserves japonaises envoyées durent se mettre à l'abri sur la ligne des obstacles. Entre-temps, le bataillon qui s'était infiltré [...] Le même régiment qui avait attaqué seul le flanc gauche de la position de Wafangou le 1er juin, de sa propre initiative, poursuivit l'attaque avec le 1er bataillon du 36<sup>ème</sup> régiment d'infanterie Vosgien envoyé depuis la réserve du corps ; depuis les tranchées voisines, il fut pris sous un

feu croisé. À 8 heures du matin, les restes du bataillon japonais, ayant perdu 19 officiers et 567 hommes, reculèrent en arrière.

Dans la 6e Division, seule la moitié des forces a été entraînée dans l'attaque nocturne. Le 23e régiment, déployé au nord-ouest du village de Maëtun, a tenté de s'emparer de ce village à la volée, profitant encore de l'obscurité (4 heures du matin) ; les trois bataillons avançaient côte à côte. Lorsqu'il s'approcha à une distance inférieure à 100 pas, le 1er régiment de fusiliers de V.-S. lança une attaque de feu soudaine, qui en quelques minutes arracha un tiers des rangs des assaillants. Le 23e régiment se précipita en arrière ; des groupes isolés s'enterrèrent sur la ligne du chemin de fer, à seulement 150 pas de nous, et y passèrent toute la journée du 18 août.

Les unités de réserve de la 6e division—48e régiment, qui n'avaient pas participé au combat contre les habitants de Barnaoul, ont tenté d'attaquer Gutsyatszy la nuit, mais ont subi de lourdes pertes ; ici, dans la pénombre de l'aube, nos mitrailleuses ont agi efficacement.

Dès 7 heures du matin le 18 août, l'échec de l'attaque nocturne de l'armée Oku était déjà évident ; cependant, la direction japonaise était prête à poursuivre un combat énergique pendant la journée. En prévision de cette bataille, l'artillerie japonaise a utilisé la nuit du 18 pour se repositionner sur des positions situées à distance de tir effective —  $31\frac{1}{2}$ — $2\frac{1}{3}$  verstes. Seules 8 pièces de siège, en raison de leur faible mobilité, ont quelque peu retardé et n'ont pu ouvrir un tir effectif qu'à midi. Au total, sur le front Yanjiashuan — Lüjiasanjiazi, sur une longueur de 10 verstes, se trouvaient 234 canons de campagne et 12 batteries lourdes, ce qui représente environ 30 canons par verste de front.

La situation sur les deux flancs restait non éclaircie pour les Japonais. La cavalerie du général-major Mishchenko empêchait les Japonais de faire la reconnaissance dans la zone de la 4<sup>e</sup> division et les obligeait à garder une partie importante de celle-ci en réserve. Sur le flanc droit, il était impossible d'espérer le soutien de l'armée de Nozu. Comptant sur la puissante artillerie de la 63<sup>e</sup>, qui pouvait croiser le feu sur un secteur de trois verstes à partir d'un front de dix verstes, les Japonais ont mené l'assaut principal de la journée sur le front de la 3<sup>e</sup> division, soutenant la route occidentale de Mandchourie par le 34<sup>e</sup> régiment épuisé et deux régiments de réserve, et concentrant le feu de deux cents pièces d'artillerie sur la colline Koustarnaya.

Lors de l'attaque du 18 août, notre secteur droit a été défendu par 12 bataillons, 8 mitrailleuses et 46 canons ; le secteur gauche par 10 bataillons et 24 canons. En outre, 4 bataillons (de Krasnoïarsk) et 12 canons ont soutenu notre flanc droit. En réserve, sous le général-baron Stakelberg, se trouvaient 10 bataillons et 8 canons, principalement des unités de la 5e division d'infanterie de V.-S. La réserve était disposée en deux groupes : le plus important derrière le flanc droit, près du village de Shoushanpu, car nous étions particulièrement préoccupés par la vulnérabilité du flanc droit, et le plus petit, près du village de Fanzjiatun, plus proche du flanc gauche.

Tout le poids de l'attaque décisive reposait sur la brigade du flanc droit de la 3e division, déjà fatiguée par l'attaque à l'aube, coincée entre les unités faiblement actives de la 5e division, mais bénéficiant d'un bon accès à nos positions. À 11 h 30, l'artillerie de campagne japonaise concentra un feu particulièrement intense sur la montagne Kustarnaya ; des obus lourds explosaient également sur place ; bien que les tranchées et même les bunkers n'aient pas subi de dégâts importants, l'impression morale sur les défenseurs de la montagne — les 34e et 35e régiments d'infanterie de la Garde impériale — fut très forte. Nos pertes furent lourdes, car il fallait non pas se mettre à l'abri, mais maintenir un feu vigoureux sur les chaînes japonaises, situées depuis le matin près de la ligne des obstacles artificiels et s'occupant de les détruire. À 12 heures, les tranchées extrêmes du flanc gauche du 3e bataillon du 34e régiment d'infanterie de la Garde impériale furent en partie détruites et en partie abandonnées, entraînant avec eux certaines compagnies voisines. Profitant de ce moment, 4 compagnies japonaises s'emparèrent du flanc gauche de la montagne Kustarnaya. Le point culminant de la

montagne resta entre nos mains ; les réserves japonaises lancées pour soutenir l'attaque passèrent sur le versant nord-est de la montagne, mais furent prises sous un feu précis provenant du village de Xinlitun, dont la garnison n'avait reçu aucune menace, et de nos deux batteries — des secteurs gauche et droit — qui tiraient à courte distance. « L'artillerie japonaise », rapporte notre récit, « n'avait manifestement pas été informée et continuait à tirer avec une persévérance particulière sur les tranchées conquises. La colline avec ses tranchées se couvrait d'une épaisse couche de fumée et de poussière »... Tout cela créa des conditions extrêmement favorables pour la contre-attaque de deux bataillons du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la Garde impériale issus de la réserve du corps ; à 13 h 45, l'infanterie japonaise avait été dégagée de la montagne Kustarnaya.

L'après-midi, le général-lieutenant baron Stackelberg avait déjà été informé que le soir, en vue de la décision de rassembler les forces principales contre l'aile droite de l'armée de Kuroki, le corps devait nettoyer la position de Maetun et se replier sur la rive droite de la rivière Taizihé. En raison de cela, nous n'avons pas entrepris d'actions actives sérieuses, nous limitant à repousser les attaques ennemies. Survenu en fin d'après-midi, l'orage interrompit les actions de combat. Dans la nuit du 19 août, nous nous sommes retirés sans obstacles.

Lors de la bataille sur la position de Maëtun, nous avons perdu 3 700 hommes ; les pertes japonaises sont plus du double.

La bataille pour la position de Maëtun était entièrement conforme aux objectifs des deux côtés, et c'est pourquoi il était tout à fait légitime que les forces aient été poussées à l'extrême, comme cela avait été nécessaire ici pour de nombreuses unités. Dans cette bataille, qui a duré 40 heures, 43 bataillons russes agissant simultanément (y compris le détachement commandé par Mishchenko), 34 escadrons et batteries et 114 pièces d'artillerie ont résisté à 53 bataillons japonais plus puissants, 20 escadrons et 326 pièces d'artillerie.

Il est intéressant de noter la technique d'approche de chaque division japonaise en deux colonnes, la tête de chacune contenant le noyau des zones de combat prévues, tandis que les forces principales avancent à une telle distance — par exemple dans la 3<sup>e</sup> division — qu'après un renseignement plus approfondi, il est possible d'utiliser pour leur mouvement la voie d'approche la plus avantageuse.

Cependant, de tels déplacements latéraux, qui ont eu lieu dans les 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions, restent néanmoins indésirables et indiquent l'insuffisance du renseignement préalable, bien que nous ayons, en ne mettant pas en place la garde réglementaire, laissé aux Japonais une grande liberté pour étudier notre position.

L'absence de coordination dans les actions des armées Oku et Nozu s'est manifestée dans le fait que le déploiement des armées s'est avéré désordonné, et qu'une partie de l'armée Nozu, ayant participé à l'attaque de la position de Maetun, est passée à la défense précisément au moment où l'armée Oku menait son offensive décisive. Le fondement de l'art militaire — la concentration des efforts sur un objectif unique — exige que le commandement des unités, mettant en œuvre une tâche commune, soit unifié. Une telle unification des actions de l'armée du général Oku et de la 5<sup>e</sup> division devait être assurée soit par le maréchal Oyama, mais cela l'aurait détourné de la direction générale de la bataille, soit par le général Oku, à qui la 5<sup>e</sup> division devait temporairement être subordonnée. Une telle modification de l'organisation permanente était justifiée par la situation ; de même, la subordination du 21<sup>e</sup> régiment, se trouvant sur le secteur de la 3<sup>e</sup> division, au commandement de celle-ci, devait être considérée comme tout à fait nécessaire.

Le mélange des unités, qui a eu lieu aux abords du mont Kustarnaya, s'explique en grande partie par des terrains peu favorables à l'avance — sur la route mandarine et devant la colline Bivach, qui forçaient les troupes à se regrouper ; ce mélange a eu des conséquences fatales pour les Japonais et a considérablement facilité notre défense du mont Kustarnaya. Flo



devra souvent faire face à un tel mélange des troupes, repoussées par le feu de l'artillerie vers des approches plus favorables, malgré tous les efforts pour l'éviter.

Il a déjà été noté à quel point il est difficile et laborieux de réaliser l'encerclement d'une partie avançant depuis le front et prolongeant le flanc, comme cela s'est produit dans la 6e division. Si seulement l'état boueux des routes, qui s'aggravait à mesure que l'on se dirigeait vers l'ouest, n'avait pas posé un obstacle insurmontable, la 6e division aurait exécuté sa mission de manière incomparablement plus énergique si son mouvement de campagne avait été reporté au nord-ouest.

Nous voyons combien de temps considérable exige le déploiement de grandes forces, opération qui doit être menée avec une prudence particulière, en gardant à l'esprit une position fortifiée. Certes, dans ce cas précis, les attelages d'artillerie de faible puissance ont dû transporter les batteries à travers la boue avec de grands efforts. Mais, en revanche, la journée précédente a été utilisée pour rapprocher l'armée de la rivière Shahz (au sud), ce qui a permis de procéder à une avancée par deux routes vers la division. Souvent, toute l'artillerie du corps et les munitions nécessaires devront être transportées vers le champ de bataille par une seule route. Les batteries des 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions, qui n'ont pu prendre part activement au combat le 17 août, montrent l'importance de la mobilité pour l'artillerie de campagne.

La position de réserve de l'armée, de la 4e division, en retrait en dehors du flanc, est très avantageuse, mais la cavalerie japonaise, agissant extrêmement lentement (pertes de 6 hommes), n'a pas pu temporairement exploiter les faibles forces du général Mischenko, c'est pourquoi il n'a pas été possible de déplacer la 4e division au moment critique pour prêter assistance, et il n'a pas été non plus nécessaire de déplacer l'artillerie de l'aile gauche dans la région d'Uluntai, d'où elle aurait pu frapper la position de Maëntun par un feu arrière.

Dans le combat, nous voyons une énorme différence dans les forces développées par les unités d'infanterie, en fonction de la clarté de la mission, de l'énergie des commandants, des conditions plus ou moins favorables du déclenchement de la bataille, de l'existence de voies d'accès et de la puissance du feu ennemi.

Dans cette bataille, une grande partie de nos pertes a été causée par le feu de l'artillerie ; mais la tâche de l'artillerie ne se limite pas à la chasse à l'ennemi, mais consiste à soutenir l'attaque de son infanterie. L'artillerie japonaise dans ce domaine n'a pas été à la hauteur, car elle a agi sans liaison avec l'infanterie. Sur l'étendue du front de la colline Kustarnaya, un peu plus d'un verst, un quart des 200 pièces qui la tiraient aurait mieux accompli sa tâche si le tir avait été strictement coordonné avec les actions de l'infanterie. Sans une telle coordination, dans un contexte de combat changeant, on doit tirer sur ses propres troupes autant que sur l'ennemi. La concentration du feu d'artillerie doit avoir ses limites ; il faut maintenir la possibilité de le contrôler ; la cadence de tir moderne permet de lancer le nombre nécessaire d'obus avec moins de pièces. Les 200 pièces japonaises qui ont tiré sur la 5e brigade dans la colline Kustarnaya montrent tous les dangers d'une activité indépendante des branches de l'armée, en particulier — de l'artillerie qui n'appartient pas à la division.

La défense par nous de la position de Maëntun montre les avantages d'une conduite défensive, qui la rendent légitime dans de nombreux cas et qui obligent toute la guerre à être combinée, avec des transitions successives de l'offensive à la défense et vice versa. Avec moins de forces et moins de pertes, nous tenons ce secteur du champ de bataille, permettant d'utiliser l'économie ainsi réalisée pour obtenir un avantage de forces sur un autre secteur du champ de bataille. Notre position est protégée contre l'encerclement par la crainte que l'ennemi entreprenne des actions actives concentrées derrière les réserves.

Notre position est renforcée et occupée par les troupes de manière très réfléchie ; la colline du flanc gauche — le village de Sinlitun et la montagne Bivachnaia — avait une importance particulière, car de là, toutes les tentatives d'encerclement japonais étaient prises en flanc. Sur le flanc droit, l'absence d'une telle colline au village de Zhuzhiajupzi se faisait sentir.

L'utilisation de la réserve pour prolonger l'aile droite le long de la voie ferrée semble indésirable. En général, au lieu de dépenser la réserve par petites portions, il aurait été bien plus avantageux de l'employer dans des actions actives dans la direction où un régiment de Barnaoul a attaqué 169 Japonais. Cependant, le 18 août, lorsque la retraite était déjà décidée, la défense passive jusqu'à la nuit était pleinement justifiée.

En aucun cas il ne faut accepter le retour immédiat des réserves après le succès qu'elles ont remporté, comme cela a été fait par le général d'armée Kouropatkine à l'égard du régiment de Barnaoul et de certaines autres unités du IV corps sibérien. La partie d'infanterie, lancée à l'attaque, doit se battre dans la direction donnée jusqu'à la dernière force ; dans le cas contraire, les réserves ne donneront, au lieu de coups maîtrisés, que des piqûres d'épingle. Comme il sera montré ci-dessous, cette utilisation de la réserve fut l'une des raisons de notre défaite à la bataille de Sykvantoun.

Les actions du général-major Mischenko, qui a résolu la tâche qui lui avait été confiée — couvrir le flanc — par des actions actives, ont aveuglé le flanc gauche de l'ennemi et limité sa manœuvre, et sont exemplaires. Mais l'utilisation de la cavalerie du I corps sibérien constitue un exemple négatif. L'attribution à la cavalerie de tâches secondaires et passives conduit à sa dispersion et à son inaction, et explique son rôle lamentable en Mandchourie. Au lieu de chercher à isoler de petites unités, les commandants de cavalerie doivent essayer, dans la mesure du possible, de les fusionner en grandes unités dans des zones propices à leur action. La cavalerie du colonel Gourko devait se laisser absorber par la cavalerie du général-major Mischenko.

## **Chapitre quatre**

### **La lutte pour la colline de Nézhinek les 19-20 août.**

#### **Entrée en combat de la réserve générale.**

Ayant reçu le 18 août le rapport concernant le franchissement par les Japonais sur la rive droite de la rivière Taizihe, le général-adjutant Kouropatkine décida de laisser sur la rive gauche seulement deux corps pour défendre la position devant le pont, et d'envoyer quatre corps pour mener des actions offensives contre les troupes japonaises ayant traversé la rivière. Le 19 août, les I, III corps sibériens et X corps d'armée, partis de nuit depuis les positions avancées à Liao-yang, se reposaient près des points de passage, et ce n'est que le 20 août qu'une masse significative de troupes devait se rapprocher du champ de la bataille imminente. Le 19 août également, dans cette région, se trouvaient seulement les unités suivantes : à Koubei Yantai — la cavalerie du général-major Samsonov et un détachement du général-major Orlov — au total 12 bataillons, 28 pièces d'artillerie, 21 escadrons ; sur les positions à l'est du village de Sahutun — la 35<sup>e</sup> division d'infanterie du lieutenant-général Dobrjinski, renforcée jusqu'à 18 bataillons et 104 pièces d'artillerie ; d'autres unités du XVII<sup>e</sup> corps d'armée, sous le commandement du général-major Yanzhul, étaient déployées face au sud, défendant le cours de la rivière Taizihe. Le flanc gauche du lieutenant-général Dobrjinski était protégé par la cavalerie du général-major le prince Orbeliani (12 escadrons et 6 batteries), établissant la liaison avec le général-major Orlov.

Aux troupes japonaises ayant traversé la rivière, s'opposait avant tout la division du général-lieutenant Dobrzhinsky, qui, selon l'idée de notre manœuvre, constituait l'avant-garde de l'armée et devait couvrir la concentration de l'armée et lui créer des conditions favorables pour engager le combat. Il semblait très important de ne pas permettre le développement de l'offensive japonaise le long de la rivière Taizihé vers l'ouest, car dans ce cas, les Japonais, déjà à une petite distance de la seule voie de repli le long du chemin de fer, menaçaient à tout instant de l'interrompre. De plus, en avançant vers l'ouest, le groupe japonais ayant traversé la rivière entraînait en contact avec les forces principales sur la rive gauche et pouvait considérablement se renforcer à leur dépens.

Dans le but de stopper l'avancée de l'ennemi sur la rive droite de la rivière Taïtsyhe, près du village de Sykvantoun, où la rivière Taïtsyhe, par sa courbe vers le nord, resserre la zone de manœuvre depuis l'est vers nos communications, une position a été choisie et renforcée par des tranchées, occupée le soir du 19 août comme suit : la hauteur, appelée colline de Nézhin, dominant fortement les champs environnants de Gaolyan, était défendue par le 62<sup>e</sup> bataillon, sous le commandement général du commandant du régiment de Nézhin, le colonel Istomin ; derrière cette section, six batteries se sont déployées. À droite, le 23<sup>±</sup> bataillon du régiment de Novoungermanland occupait le village de Sykvantoun, situé sur le versant sud de la colline de Nézhin. Les contreforts de la hauteur 131 étaient occupés par le 23/\* bataillon du régiment de Volkhov. Le flanc droit était ainsi solidement adossé à la rivière Taïtsyhe. Le flanc gauche était ouvert et assuré par un bastion formé par le 140<sup>e</sup> régiment de Zarsk avec trois batteries sur les collines à 11/\* verstes au nord de la colline de Nézhin. La réserve du chef de division — 11/\* bataillon — était située derrière le flanc gauche de la colline de Nézhin. Un 1/2 bataillon, avancé en position de première ligne près du village de Khvankufen, s'est replié de là dès tôt le matin.

Le général Kuroki, n'ayant personnellement pas été présent lors des échecs des troupes japonaises sur la rive gauche de la rivière Taizihé les 17 et 18 août, n'avait pas prévu l'attaque qui se préparait contre lui ; bien que le 19 août il ne disposât sur la rive droite de la rivière Taizihé que de 20 bataillons, 60 pièces d'artillerie et 6 escadrons, et de 72 lieues, soit moins qu'un soutien de brigade, il décida néanmoins d'agir de manière offensive. Ne sachant que

l'occupation par les Russes d'une position défensive au village de Sykwantoun et la présence de réserves sur la ligne ferroviaire, il décida de lancer la 15e brigade du général de division Okasaki pour une attaque frontale contre les troupes du général-lieutenant Dobryshinsky, tandis que la 12e division entière (23e et 12e brigades) serait utilisée pour envelopper sa position par le nord.

Le général Okasaki, évaluant l'importance de la colline de Nezhin, dirige sa brigade vers elle ; à mesure qu'il approche de la rivière Taizihé, le nombre d'espaces ouverts augmente ; c'est pourquoi il choisit pour l'offensive une bande de terrain allant du village de Hwangkufen et au nord, représentant principalement des cultures de kaoliang. La résistance, bien que très faible, il la rencontre dans les habitations situées sur leur chemin côté nos compagnies avancées, qui se retirent immédiatement sous la menace d'être prises en tenaille. Les deux régiments de la brigade suivent sur une ligne ; afin que les compagnies ne se dispersent pas dans le kaoliang, l'offensive se déroule lentement, avec de longues pauses tous les 200 à 300 pas parcourus. L'objectif initial du général Okasaki est seulement de progresser jusqu'au village de Hwangkufen, à 2 verstes de la colline de Nezhin, ce qui est nécessaire pour couvrir la sortie de l'artillerie.

À 8 h 25 du matin, l'artillerie de division (30 canons de campagne) ouvre le feu depuis une position à l'est du village de Khvankufen, situé à 4 verstes de la colline de Nezhinsk. Les Japonais ont travaillé toute la nuit à l'installation de tranchées pour les batteries ; au matin, ils les ont camouflées et à 7 h 30, ils ont pris position avec les pièces d'artillerie. Le tir à cette distance n'avait pas l'efficacité souhaitée, mais les Japonais n'ont pas réussi à creuser des tranchées plus proches en raison de l'occupation par les Russes, dans la nuit du 19 août, de l'emplacement devant le village de Khvankufen.

Le combat d'artillerie s'enflammait lentement. À onze heures du matin, notre artillerie établit enfin la position des batteries japonaises, ouvertes mais bien camouflées, et par un tir réussi força l'ennemi à se réfugier dans les tranchées.

Ayant attendu jusqu'à 11 h 30 l'approche de la 2e division, auquel il fallait attaquer dans une direction plus contournée et accidentée, le général Okasaki remit en marche sa brigade, et après avoir parcouru environ une lieue en 11,5 heures, s'arrêta à 13 heures à une distance de 1 500 pas de la colline de Nezhinsk. Là, il reçut l'information du refus du général Kuroki d'encercler la position du général-lieutenant Dobrzinsky par la 2e division venant du nord, en raison des renseignements reçus sur la concentration des troupes russes dans la région de Kopéi Yantai. La 12e brigade de la 12e division se déployait en tant qu'avant-garde latérale sur la colline à quatre sommets, face à l'unité du général-major Orlov ; seule la 23e brigade pouvait soutenir l'attaque ultérieure du général Okasaki, et encore de manière relativement passive, en avançant et en contournant la position russe, tout en restant plus passive — suivant à l'arrière et protégeant le flanc droit du général Okasaki contre un encerclement russe.

Le passage de l'aile droite à la défense n'a pas obligé le général Okasaki à renoncer à sa tâche initiale — la capture de la colline de Nezhin, tâche jugée nécessaire par les Japonais également pour créer un front de défense convenable. À partir d'une heure de l'après-midi, certaines batteries déplacent leur feu vers la position de l'infanterie russe ; comme la 12e division ne s'engage pas ce jour-là dans des opérations actives, le général Okasaki sollicite son soutien en artillerie et reçoit deux batteries de montagne, qui, à 14 heures, se positionnent à l'écart, à 2 verstes de la colline de Nezhin, et la bombardent jusqu'au soir, sans être remarquées par nous. Notre artillerie bombarde, entre autres, les troupes japonaises situées sur la colline Tchetÿrekhglova et, principalement, les batteries d'artillerie divisionnaire du général Okasaki. Vers 17 heures, nous réussissons à obtenir un succès trompeur dans ce duel d'artillerie ; dans l'ensemble, le combat d'artillerie à une distance d'environ 5 verstes donne des résultats minimes, et le bombardement par nos batteries n'a pas empêché les batteries

japonaises de tirer l'intégralité de leur matériel de combat ce jour-là et de se retrouver, le 20 août, presque à court de munitions.

Les conditions de la bataille d'artillerie se sont déroulées de manière favorable pour les Japonais, malgré notre supériorité numérique (104 pièces contre 42), en partie parce que le général-lieutenant Dobrzinski avait détourné de nombreuses batteries pour d'autres missions : 24 pièces se trouvaient trop loin, dans le groupe d'échelons, derrière le flanc gauche; 32 pièces étaient installées en position arrière, près du village de Sakhutun, et devaient tirer sur la colline de Nezhin en cas de capture par les Japonais ; 42 pièces, situées entre les villages de Sykwantun et Sakhutun, supportaient toute la charge du combat. À 20 heures, par crainte de perdre ces batteries en cas de combat nocturne, on commença à les retirer de leurs positions et à les ramener vers le village de Sakhutun. Pour la nuit, seule une batterie resta en position, à environ 11/2 verstes derrière la colline de Nezhin. Le retrait de l'artillerie russe dans les crépuscules naissants coïncida avec le début d'actions décisives.

À 5 heures du soir, les chaînes de tireurs du général Ogasaki, qui étaient à 1 500 pas de nous depuis 1 heure de l'après-midi, avancèrent le long du gaolyan ; vers 7 heures du soir, elles s'arrêtèrent à une distance de 700 pas des tranchées avancées de la colline de Nizhyn. Les deux régiments (16e et 30e) de la brigade du général Ogasaki avançaient côte à côte ; en réserve de la brigade avançait un bataillon du 4e régiment, destiné à son renforcement. À droite, le 24e régiment se raccordait à la brigade. L'infanterie sur le gaolyan de la 12e division. Au total, 10 bataillons japonais participèrent au combat.

À huit heures du soir, nous nous préparions à repousser une attaque nocturne : nous renforçons les chaînes occupant les tranchées au pied de la colline et rapprochions les réserves du sommet. Soudainement, à 19 h 20, alors que nous pensions que les opérations d'artillerie étaient terminées, toutes les batteries japonaises ouvrirent le feu et pendant une demi-heure, elles bombardèrent notre position d'infanterie avec des coups sporadiques. L'imprévu de ce bombardement fit une forte impression sur nos troupes, compte tenu du retrait de notre artillerie. Les 11 compagnies du régiment de Novonéerlandais occupant le village de Sykwantoun, face aux pertes visibles et à la probable perte de notre position 76, interprétèrent ces mesures comme la préparation d'un retrait défensif en arrière et, en raison de l'absence de liaison organique avec les unités voisines (une partie de la 3e division, encadrée par la 35e division), du manque de communication de commandement et de l'élan déjà pris pour un retrait (une partie des compagnies se retira dès le matin du village de Khwankufen), dès l'apparition de l'infanterie japonaise à proximité, ils vidèrent le village de Sykwantoun. Il fut immédiatement occupé par les Japonais.

Sur l'autre flanc, nous avons également dû payer pour nos erreurs. En retrait sur le flanc se trouvait une réserve privée — 2 bataillons du régiment de Nizhyn — n'ayant pris aucune mesure de protection. Les forces japonaises, progressant graduellement et encerclant la position, l'ont repérée et avec 600 pièces, ont soudain ouvert un feu intense sur elle. Cette attaque imprévue a désorganisé la réserve et il a été possible seulement avec beaucoup de peine de déployer une partie de celle-ci en direction du nord.

Le succès sur les flancs et les résultats du tir d'artillerie du soir ont créé à la neuvième heure du soir une préparation très favorable pour l'attaque décisive des forces principales du général Okasaki, déployées à 700 pas de la colline de Nézhin. Cependant, étant donné qu'il faisait complètement sombre et que le terrain à attaquer présentait de nombreux obstacles — fossés, escarpements, rochers —, l'attaque devait commencer à l'aube de la lune. À deux heures et demie, le combat s'est calmé, mais ce temps n'a pas été utilisé pour remettre de l'ordre dans les troupes sur le front, ramener les unités reculées, renforcer les positions qui bordaient notre position sur les deux flancs, et enfin, amener la réserve de corps d'armée. Ainsi, lorsque, à minuit, la lumière de la lune facilitait le mouvement et que les Japonais se lancèrent à l'attaque, ils rencontrèrent seulement la résistance de quelques unités éparses et désorganisées. Les bataillons japonais avançaient en déployant chacune une compagnie en

ligne de front tandis que les trois autres compagnies suivaient sur les flancs et au centre, en colonne par détachement ou, là où le terrain était restreint, en colonnes par rangs. Les tranchées au pied de la colline furent prises presque sans résistance. L'avancée japonaise était soutenue par le feu sur les deux flancs ; la présence de 77 Japonais dans le village de Sykvantun perturbait fortement les défenseurs de la colline. L'assaut du sommet réussit. Du côté russe, seule une contre-attaque énergique du bataillon du régiment de Morshansk eut lieu ; faute de soutien, après une lutte sanglante, il fut contraint de se retirer.

À la troisième heure de la nuit, le colonel Istomin a rassemblé au village de Sakhutun les troupes ayant pris la colline de Nizhyn. Les Japonais ont immédiatement commencé à se retrancher sur les positions occupées.

Le succès remporté lors de la bataille de Nézhin, l'augmentation des forces sur la rive droite de la rivière Taïczikhe jusqu'à 28 bataillons, le message du général Oku sur son espoir de prendre la position avancée russe le 20 août — toutes ces données favorables ont conduit le général Kuroki à conclure que la bataille était déjà gagnée. Le matin du 20, il donna l'ordre de poursuivre les Russes jusqu'au chemin de fer ; toute l'armée devait avancer. La brigade Okasaki devait s'emparer de la hauteur 131 et se diriger vers le village de Lotatay.

Le général Okasaki, du sommet de Nezhinsk, n'évaluait pas la situation de manière aussi optimiste. Il voyait plus de forces : l'artillerie russe avait ouvert le feu, le nombre de batteries augmentait constamment, tandis que l'artillerie japonaise, par manque de munitions, restait muette. Durant la nuit, l'artillerie de sa division avait avancé d'un verst vers le village de Khvankufen, mais, en économisant chaque obus, elle les réservait pour les situations d'urgence. C'est pourquoi le général Okasaki consacra toute son attention au renforcement de la colline capturée, en avançant seulement jusqu'à six compagnies sur les éperons de la hauteur 131 — non pas pour poursuivre les Russes, mais pour sécuriser sa position sur le flanc gauche, que les éperons de la hauteur 131 permettaient de protéger et de dissimuler l'approche ; de là, la colline de Nezhinsk pouvait être attaquée par un feu de flanc. Le général Okasaki fit part de l'impossibilité d'exécuter l'ordre de poursuite.

Lorsque, vers cinq heures du matin le 20 août, il commença à faire jour, notre situation nous parut moins difficile : les deux flancs de la 35e division — le flanc gauche cédant (régiment de Zaraïsk) et le flanc droit — le 13e bataillon du régiment Volkhov, à l'est de la hauteur 131 — étaient en parfait ordre ; au centre, à la ferme de Sakhoutun et à l'ouest, se trouvait le 1er bataillon ; enfin, nous pouvions à nouveau bénéficier de l'appui puissant des 104 canons du général-lieutenant Dobrzinski. Il fallut toutefois rechercher où étaient passés, pendant la nuit, les batteries, les parcs et les caisses de munitions, et il ne fut possible d'ouvrir le feu qu'à sept heures du matin ; un bombardement plus énergique ne commença que plus tard, à 11 heures. Ainsi, les premières heures de clarté, tandis que les Japonais n'étaient pas encore retranchés dans le sol, restèrent inutilisées.

En plus des forces importantes placées sous le commandement du général-lieutenant Dobrzhinsky, le 20 août, dans ce secteur du champ de bataille, nous pouvions également compter sur des régiments frais. La brigade combinée du général de division Eck — les régiments de Viborg et de Chembar, qui formaient la réserve du XVIIe corps, se trouvait près du village d'Erdagou. Depuis Liaoyang, approchait le X corps d'armée (21 bataillons, 80 pièces d'artillerie, 4 escadrons), dont l'avant-garde était arrivée, à 8 heures du matin, à une verstes du village de Sahutun.

Faisant pleinement le point sur la nécessité de conserver pour nous la colline de Niejin dans la région lors des actions décisives à venir, le commandant du XVIIe corps, le général-lieutenant Bilderling, ordonna au général-lieutenant Dobrzhinsky de reprendre cette position importante ; ce dernier pouvait compter sur l'aide de la brigade du général-lieutenant Ekka.

Le général d'armée Kouropatkine a arrêté les forces principales du 10e corps pour faire une pause, et a ordonné à l'avant-garde du général de division Vasiliev (régiments de Penza et

de Kozlov, 24 canons, 3 escadrons) de prêter le soutien possible à l'aile droite du général Dobrolyubov, là où les Japonais semblaient attaquer. À 14 heures, pour renforcer le général de division Vasiliev, le régiment de Yelets a également été envoyé.

Le général Dobrzhinsky a avant tout pris des mesures pour sécuriser son centre, où s'était déployée une artillerie puissante. À cette fin, il confia au colonel Orlov le commandement du secteur allant du village de Sakhtun au fleuve Taizykhe, où six bataillons s'étaient déployés. Le colonel Orlov devait avancer jusqu'à une « position de tir favorable ». Sous sa couverture, le régiment Istomin rassemblait au village de Sakhtun sept bataillons destinés à l'attaque décisive.

La conséquence de ces ordres fut la première attaque de la position japonaise, menée dans l'après-midi. Y ont participé le régiment de Penza et le 1er bataillon du régiment de Kozlov, issus de l'avant-garde du général-major Vassiliev, ainsi que 7 compagnies du régiment de Volkhov, de la troupe du colonel Orlov ; les mouvements de ces groupes n'étaient pas coordonnés : les 7 compagnies du régiment de Volkhov, non soutenues par d'autres unités, se sont avancées du village de Sakhoutoun jusqu'à la hauteur de Nezhinsk, sont entrées dans un combat rapproché avec l'infanterie japonaise et, après avoir subi de lourdes pertes, ont reculé. Le régiment de Penza a progressé avec plus de succès. Sur les contreforts de la hauteur 131, il a rencontré 6 compagnies japonaises déployées ici et les a renversées après un combat acharné, forçant les Japonais à replier leur flanc gauche.

En tout, devant la colline de Nijin, nous avons déployé le 20 août 154 pièces d'artillerie, capables de remplir leur mission sans aucune interférence de l'artillerie ennemie. La gestion du feu de cette masse de pièces n'était pas organisée ; il n'y avait pas de liaison avec l'infanterie, si bien qu'il fallait souvent suspendre le feu par crainte de tirer sur nos propres troupes et manquer les moments où le soutien de l'artillerie était particulièrement important pour l'infanterie.

À deux heures de l'après-midi, le commandant de l'armée indiqua au chef de la réserve du XVIIe corps, M. Ekk, la nécessité de soutenir le régiment de Penza, ce qui conduisit à la formation de nos troupes sur le secteur droit en trois lignes : en avant, les troupes du général Vassiliev — les Penziens et les Kozloviens, et le soir également les Yeltsy ; en deuxième ligne, les unités du colonel Orlov, et en troisième ligne, le général Ekk. La distance de 80 entre la première et la troisième ligne, qui était initialement de 3 verstes, diminua à 11/8 de verstes à 4 heures de l'après-midi, mais il n'y eut pas d'union du commandement ici.

À 17h40, le général d'armée Kouropatkine, ayant reçu des informations sur la situation défavorable à l'aile gauche, où le général de division Orlov avait subi un échec décisif, et ne voyant pas d'actions énergiques contre la colline de Nezhin, décida, afin de s'emparer rapidement de la colline, d'engager au combat tout le Xe corps, en confiant la coordination des actions de toutes les unités des XVIIe et Xe corps au commandant du Xe corps, le général de division Sloutchevski. Après la prise de la colline de Nezhin, seules les unités du XVIIe corps devaient rester pour sa défense ; le Xe corps devait à nouveau constituer la réserve de l'armée.

Le général-lieutenant Sluchievski n'était familier ni avec le terrain, ni avec les missions déjà attribuées aux différentes unités ; il ne savait pas où se trouvaient désormais les troupes ni leurs responsables. Il se trouvait à 5 verstes de l'unité de combat ; il restait moins d'une heure de lumière du jour. Dans ces conditions, il ne pouvait évidemment pas accomplir sa mission d'unification et a laissé les événements suivre leur cours naturel. Le flanc droit, où le commandant de l'armée avait déplacé les troupes du général Vasiliev et du général Eck, est resté sans liaison avec le flanc gauche, où la direction était assurée par le XVIIe corps. Les forces principales du Xe corps sont restées à 7 verstes de la colline de Nezhin ; mais il paraît généralement douteux que, recevant l'ordre à une heure aussi tardive, dans des conditions d'attaque difficiles, les forces principales du Xe corps aient pu encore participer de manière efficace à l'attaque de la colline de Nezhin avant le matin du jour suivant.

Initialement, il était prévu d'assauter la colline de Nézhin à 17 heures ; mais, en raison du retard dans le déploiement des troupes et de la faiblesse du feu d'artillerie, à la demande du colonel Istomin, qui coordonnait le commandement sur le flanc gauche de l'attaque, l'attaque d'infanterie a été reportée et n'a eu lieu qu'environ à 19 heures.

L'aile droite attaqua dans l'obscurité dans un désordre complet ; le régiment de Viborg s'empara du village de Sykvantoun, mais en tirant depuis là sur le mont Niezjinska, il touchait le sien. Certains régiments, avançant les uns derrière les autres, dont la présence leur était inconnue, non seulement tiraient sur leurs propres troupes, mais se jetaient même à la baïonnette sur leurs propres unités. De nombreux soldats, en particulier ceux de réserve, étaient restés en arrière de leurs unités. Dans certaines compagnies du régiment de Tchembarsky, la panique éclata. Pour remettre de l'ordre dans les unités, les officiers donnaient l'ordre aux orchestres de jouer ; les jeunes officiers envoyaient ensuite les signaux de « cessez-le-feu » et de « rassemblement en colonne. »

En conséquence, la majeure partie des unités attaquantes battit en retraite ; mais certains groupes de soldats avec leurs officiers s'accrochèrent et restèrent sur les flancs de la colline de Nezhin, un succès dont le général Vasilyev, informé initialement du retrait désordonné de la masse principale, n'était pas du tout au courant.

L'aile gauche commandée par le colonel Istomin attaqua dans un ordre beaucoup plus important. Dès 16 heures, il avait déjà disposé ses 7 bataillons de telle manière que cinq bataillons (4 du régiment de Nijni et 1 du régiment de Novogermanland) se déployaient en une seule ligne, tandis que les 2 bataillons et 6 bataillons de Morshantsev formaient une réserve derrière le flanc gauche. Un mouvement éreintant à travers le gaolien commença, interrompu temporairement par la reprise du feu de l'artillerie. Lorsque la nuit tombait, l'ordre était quelque peu perturbé ; il n'y avait plus de temps pour arrêter les troupes et rétablir leur formation. Les derniers 2 000 pas furent parcourus sans interruption sous le feu des tireurs japonais, qui ouvrirent un feu intense immédiatement après la cessation du tir de notre artillerie (vers 19 heures). La formation choisie était la même que celle utilisée par les Japonais la veille : les compagnies en avant, en formation espacée, avec les réserves en serpent derrière ; une telle formation fut imposée par le gaolien.

Dans le crépuscule, vers 7 heures du soir, l'assaut commença ; la réserve du colonel Istomin entra également dans la partie de combat, comblant la brèche qui s'était formée. Une heure plus tard, tout le versant ouest de la colline était entre nos mains. Sur la crête, nos compagnies étaient à une distance rapprochée de celles des Japonais. L'aile droite de la brigade Okasaki, soutenue par le 1er bataillon du 29e régiment de la réserve de l'armée, arrivée encore de jour, tenait difficilement. Lorsque l'obscurité fut complète, les Japonais cessèrent les échanges de tirs, et nos unités ne rencontraient leurs tranchées que par salves à bout portant, à quelques pas.

Vers minuit, M. Vassiliev apprit que des éléments du X corps étaient restés sur les pentes de la colline de Nijin ; sachant que le matin le X corps devait se replier pour former la réserve de l'armée, M. Vassiliev ordonna le retrait des unités des régiments qui lui étaient subordonnés de la colline de Nijin.

L'exécution de cet ordre a conduit au retrait des collines et des parties du corps XVe ; le lieutenant-colonel Matov, remplaçant le colonel Istomin blessé, après s'être familiarisé avec le contenu de l'ordre concernant le retrait des parties du corps X, a également retiré et retenu sur les collines les compagnies des régiments de Nezhin et de Morshansk.

Les unités ayant participé à l'assaut nocturne se rassemblaient en désordre à S.S. Sakhtun et Erdagou. Nos pertes dans les combats pour la colline de Nézhine atteignaient 3 392 hommes. Il convient de noter que lors de la prise de la colline, les Japonais ont perdu seulement 360 hommes, tandis que pour sa défense, environ mille hommes. Notre échec dans cette bataille a eu des conséquences énormes, car il a conduit le général-adjutant Kouropatkine à décider de se replier de Liao Yan vers le nord, reconnaissant sa défaite, malgré



plusieurs succès tactiques sur la rive gauche de la rivière Taïzuxé et la supériorité numérique triple sur la droite.

La capture de la colline de Néchin par les Japonais et notre contre-attaque sont très instructives, car le combat s'est déroulé dans des conditions extrêmement difficiles pour l'orientation et le maintien des communications. Plus il est difficile de maintenir l'ordre dans les troupes pendant le combat, plus il est nécessaire d'y prêter attention. L'engagement désordonné au combat le 20 août de l'escadron du général Orlov et des unités opérant près de la colline de Néchin nous a coûté la perte de la bataille de Liaoyang.

D'un point de vue stratégique, l'avancée prudente du général Okasaki, généralement extrêmement énergique et rapide, mais possédant le meilleur jugement tactique de l'armée japonaise, mérite une attention particulière. Il franchit une bande de 4 verstes de large, qui le séparait de la colline de Niejin, en 15 heures, puis attend encore trois heures l'ascension de la lune pour lancer l'attaque dans un ordre plus structuré. Il serait erroné de penser que les Japonais possèdent une capacité spéciale à s'orienter dans les cultures de gaoliang élevées, que les Russes n'ont pas. De 8 h à 11 h 30 du matin, Okasaki retarde l'avancée à une distance de 3 000 pas de la colline ; de 13 h à 17 h, un nouvel arrêt à une distance de 1 500 pas ; de 19 h à 20 h, le positionnement final des troupes pour une attaque nocturne, puis trois heures d'attente de l'éclairage lunaire ; la crainte du désordre, inévitable lors d'un mouvement dans l'obscurité totale, est si grande que le succès d'une attaque décisive dépend de la surprise d'une attaque de feu vers 20 heures. Sur les trois principales lignes de progression, les Japonais demeurent 3 à 4 heures, ce qui suffisait totalement pour établir les communications en front, adopter une disposition permettant de repousser la contre-attaque de l'ennemi et effectuer un renseignement détaillé de proximité avant de passer à la ligne suivante. Durant de si longs arrêts, il est bien entendu que les Japonais procédaient à la fouille et à l'organisation de tranchées, d'autant plus que, il faut le noter, il ne s'agissait pas de mener de combats d'infanterie intensifs.

Comme il ressort de la description des assauts de la Colline boisée, la même brigade a réalisé l'avancée et l'attaque dans le bois sur une profondeur de 3 verstes, dans des conditions exigeant rapidité, en seulement 1 h 40 min. Il serait donc erroné de conclure que les conditions de combat modernes nécessitent forcément une avancée lente et méthodique. Mais le combat moderne exige de franchir sous le feu des espaces considérables, et souvent dans un terrain couvert ; la brigade du général Okasaki elle-même s'est détournée, pour éviter des pertes, de la rive plus ouverte de la rivière Taïtsyoukho vers la mer continue de gaoyan au nord. De même, dans les combats futurs, l'infanterie en attaque utilisera volontiers pour progresser des espaces couverts de bois, de buissons, de haies retravaillées et de vignobles plantés. Une attaque en désordre ne peut compter sur le succès ; c'est pourquoi chaque commandant au combat doit recourir au degré de méthodicit  dans l'avancée nécessaire pour surmonter les difficultés de la situation et infliger un puissant coup à l'ennemi.

Des conditions encore plus difficiles pour le maintien de l'ordre se sont présentées pour notre contre-attaque, car sur le champ de bataille, après midi, de nouvelles unités ont commencé à arriver, non pourvues de plans satisfaisants, et non orientées sur la position des troupes en combat, cachées par des semis de gaoliens. Du gaolien s'élève la colline de Nijyn, vers laquelle les forces militaires ont naturellement tendance à se concentrer, et, ainsi, une attaque par directions concentriques se profile immédiatement, au sein de laquelle les unités se heurtent facilement et se mélangent. Cependant, non seulement nous ne prenons pas de mesures particulières pour conduire l'avancée dans l'ordre, mais nous violons également l'exigence fondamentale pour le maintien de celui-ci—nous ne fusionnons pas le commandement sur le flanc droit du champ de bataille.

Nous avons dû attaquer une colline défendue par 8 bataillons japonais ; le secteur gauche, commandé par le colonel Istomin, ne comptait que 7 bataillons, déjà fatigués après 36

heures de combat et moralement affaiblis par l'échec de la nuit précédente ; sur le secteur droit, sous le commandement des généraux Vasiliev et Eck, avec les unités de la 35<sup>e</sup> division, il y avait 20 bataillons, pour la plupart tout à fait frais. Et pourtant, les 7 bataillons fatigués de l'aile gauche exercent une pression beaucoup plus forte que les 20 bataillons frais de l'aile droite. Au final, l'échec de l'aile droite entraîne également le recul de l'aile gauche. En général, l'entrée impétueuse en combat du Xe corps – réserve générale – malgré le succès initial du régiment de Penza qui avait chassé les Japonais de leur position avancée, a plutôt gêné qu'aidée le XVII<sup>e</sup> corps à accomplir sa mission.

Même le déplacement des batteries du X<sup>e</sup> corps n'était pas nécessaire, car il suffisait d'assurer un apport correct de projectiles aux 104 canons du général-lieutenant Dobryzhinsky, qui ne rencontrait pas de résistance de l'artillerie ennemie, pour garantir une orientation adéquate du feu ; il était beaucoup plus important pour le succès de l'artillerie que l'absence de troupes d'infanterie sur le champ de bataille, non associées à l'artillerie. Suite aux rumeurs selon lesquelles le régiment de Penza se trouvait déjà près de la colline de Nezhin et de la crainte de tirer sur ses propres troupes, de nombreuses batteries n'ont presque pas ouvert le feu.

Qu'est-ce qui a conduit à des résultats aussi désastreux de l'engagement au combat pour la colline de Néjine de notre réserve générale ?

L'intégration de nouvelles grandes unités dans les secteurs de combat pendant une bataille, avec une nouvelle direction, est inévitablement liée à des inconvénients considérables. Il faut soit redéfinir les secteurs de combat et les missions associées dans les moments les plus chauds, soit disperser la réserve arrivée en petites unités pour combler les brèches apparues, comme cela a été fait avec la 5<sup>e</sup> division d'infanterie de la Volga sur la position de Maëtun ; la première méthode conduit à de gros malentendus, la seconde n'atteint que de petits objectifs. La situation est incomparablement plus favorable si la réserve générale est déployée sur un nouveau secteur, sur le flanc de la force combattante. L'aide depuis le flanc, le succès obtenu sur le nouveau secteur et le déplacement vers celui-ci du centre de gravité de la lutte avec des renforts actifs de la réserve – tout cela facilite plus sûrement la situation de la force combattante que ne le ferait seulement un soutien arrière. Ainsi, l'avancée des troupes de Barnaoul a immédiatement facilité la position du I<sup>er</sup> corps sibérien sur la position de Maëtun, de même qu'une attaque du Xe corps dans la région au nord de la colline de Néjine résoudrait plus facilement la crise sur le front du XVII<sup>e</sup> corps.

La Xe corps, pendant la seconde phase de la bataille de Liaoyang, avait deux tâches consécutives : d'abord — soutenir le XVII<sup>e</sup> corps, puis, sans développer cette attaque, avancer de manière indépendante sur le front nord. Assigner deux tâches à de grandes unités est encore plus nuisible que de le faire pour de petites unités. Le déploiement et l'entrée coordonnée au combat — transformer une lourde colonne de marche en une puissante machine de guerre — sont des opérations si difficiles et maladroites, absorbant tant d'énergie morale et physique des troupes, que la réserve déployée doit toujours, à l'exception d'un retrait déjà décidé, engager toutes ses forces au combat, et non les conserver pour un nouveau combat. Le retrait des unités du combat afin de former une nouvelle réserve, caractéristique notable du mode de commandement sur le terrain du général en chef Kouropatkine, atténuait souvent les échecs, mais excluait également la victoire, ne permettant aux troupes de développer qu'un faible degré de persévérance dans l'accomplissement de la mission assignée. Si le Xe corps avait soutenu le XVII<sup>e</sup> corps sans se soucier de la tâche qui l'attendait le lendemain, les résultats auraient été indubitablement meilleurs.

En défendant la colline de Niejin, nous pouvons faire les observations suivantes : l'envoi de six compagnies vers le village de HuanKufen n'a pas empêché l'avancée des Japonais le 20 août, mais il a freiné le déploiement de leur artillerie. Notre artillerie puissante ne peut pas être utilisée de la même manière en défense qu'en attaque, lorsque l'infanterie ennemie peut être obligée d'occuper un point bien précis ; retirer l'artillerie de sa position la nuit et la

déplacer à l'arrière est un phénomène indésirable, car cela suscite le doute chez les fantassins quant à la nécessité de maintenir à tout prix les positions occupées. La réserve privée du régiment de Niejin ne se protège pas sur ses flancs et se trouve soudainement sous le feu des Japonais à 600 pas ; être en réserve ne libère pas les commandants d'infanterie de tous grades de la prise de mesures effectives pour prévenir non seulement une attaque soudaine de l'ennemi avec des armes froides, mais aussi une attaque de feu inattendue. Enfin, l'importance de la colline de Niejin nécessitait l'emploi de toutes les réserves de la 35e division pour sa défense, y compris les positions de flanc, ce qui, lors des reconnaissances préalables des approches, la durée du combat pour la colline offrait une opportunité complète.

L'organisation de l'attaque, avec le soutien du XVIIe corps, pouvait reposer sur les bases suivantes : une décision préalable était peut-être nécessaire concernant les forces à envoyer pour soutenir le XVIIe corps et le transfert simultané de celles-ci sous le commandement du commandant de ce corps ; la présentation personnelle des anciens chefs du Xe corps au commandant du XVIIe corps ; l'envoi par ce dernier des principales forces du Xe corps sur le secteur du régiment de Zaraysk, avec subordination de ce dernier au Xe corps. L'envoi sur les contreforts de la hauteur 131 de la réserve du XVIIe corps – la brigade du général-major Ekka, avec subordination à ce dernier et aux unités de la 35e division présentes là. L'objectif de l'offensive n'était pas de se diriger vers le sommet de la colline par des directions convergentes, mais sur un front suffisamment large – pas moins de trois verstes depuis le village de Sykvantun vers le nord, le Xe corps ayant à réaliser une manoeuvre d'encerclement profond de la colline. L'artillerie devait être déployée le plus tôt possible ; utilisation intensive de positions découvertes, approche à courte distance pour faciliter le contact avec l'infanterie ; progression méthodique de l'infanterie sur tout le front dès le matin jusqu'à une distance qui forcerait l'ennemi à entrer en combat de tirailleurs et à se mettre sous le feu de notre artillerie ; subordination de l'artillerie aux commandants de secteurs, afin d'avoir un seul responsable sur chaque secteur pour assurer la coordination du feu d'artillerie et de l'offensive d'infanterie. Destruction par le feu longitudinal de l'artillerie de la colline de Nezhin et de ses arrières depuis les contreforts de la hauteur 131. Viser à terminer l'attaque de jour pour tirer parti de la supériorité de l'artillerie ; l'engagement au combat des unités retardataires du Xe corps est préférable après le 21 août plutôt que de retarder l'attaque générale nécessitant beaucoup de temps ; préférence pour l'attaque par des forces plus réduites, dans l'ordre, au lieu d'une offensive brouillonne de grandes masses.

## **Chapitre cinq**

### **La couverture du flanc droit du IIIe corps sibérien lors de la bataille de Liandian**

Le renforcement de notre armée au 10 août 1904 a conduit le général en chef Kouropatkine à la pensée de ne pas se retirer, en cas de pression des Japonais, immédiatement vers Liao-Yang, mais de livrer une grande bataille sur les positions occupées aux deux passages menant à Liao-Yang.

Le IIIe corps sibérien occupait la position de Liandyasan, longue de 10 verstes ; l'unité de combat était composée de la 6e division de fusiliers de l'Est-Sibérien ; la 3e division de fusiliers de l'Est-Sibérien constituait la réserve. Directement sur l'aile gauche du corps se trouvait la position du Xe corps. L'aile droite, constituée par le 24e régiment de fusiliers de l'Est-Sibérien avec 24 canons, sous le commandement du colonel Lechitski, restait ouverte ; plus à droite se trouvait le groupe sud (I et IVe corps sibériens), séparé du IIIe corps sibérien par un intervalle d'une transition. En réserve derrière le front est se trouvait le XVIIe corps, dont le commandant unissait le commandement des IIIe, Xe et XVIIe corps d'armée.

Des rapports erronés représentant la situation de la cavalerie nous ont amenés à supposer que sur le flanc droit du IIIe corps sibérien, toute la IVe armée japonaise pourrait intervenir. En prévision d'un encerclement, le groupe principal de la réserve du IIIe corps sibérien — 3 régiments — étaient situés dans la vallée de la rivière Sidokhya, plus près du flanc droit du corps. Pour détecter à temps la menace sur le flanc droit dans la vallée de la rivière Sidokhya, vers le village de Tunsinpu, une unité du colonel Droujinine a été envoyée — V2 bataillon et 2 (plus tard 3½) compagnies, servant de soutien à l'unité du général-major Mitrofan Grekov (1 bataillon, 12 compagnies, 4 op.), qui avait été envoyée encore plus en amont de la rivière.

Le 10 août, l'armée de Kuroki reçut pour mission d'attaquer notre groupe de l'Est. L'attaque principale était prévue le 13 août contre le X corps, tandis qu'une attaque de démonstration devait être menée par la division de la garde sur un point sensible de notre front de l'Est—le flanc droit du III corps sibérien. Comme dans la région accidentée par de montagnes escarpées de l'axe de l'assaut principal, l'artillerie de campagne et la cavalerie ne pouvaient apporter une aide significative, la division de la garde fut renforcée par 3 batteries et 2 escadrons, portant son effectif à 12 bataillons, 60 canons, 5 escadrons. Vers le soir du 12 août, la 2e brigade de la garde se déploya face au front et à l'aile droite du III corps sibérien, sur le front Liandyasan-Tasintun, tandis que la 1re brigade se concentra sur les hauteurs de la rive droite de la rivière Sidokhya, à proximité des villages de Tasintun et Tusinpu.

Le général Grekov a conduit son détachement derrière la position du colonel Lechitsky, vers le village de Chandiaopu. Le détachement du colonel Druzhinin, qui avait passé la nuit au village de Pavshugou, devait continuer le flanc droit du corps le matin du 13 août, sur les hauteurs au nord du village de Tasigou. Dans le même but, le général-lieutenant Ivanov, commandant le IIIe corps sibérien, a avancé tôt le matin du 13 août 3 bataillons de sa réserve sous le commandement du général-major Stolitsa, directement à droite du secteur du colonel Lechitsky. Le chef du groupe oriental, le général de cavalerie baron Bilderling, la veille du 12 août, en prévision de la bataille du lendemain, a envoyé la 35e division en renfort au IIIe corps sibérien. La colonne de droite de la 35e division, le 140e régiment de Zaraysk, avec 8 canons et 1 escadron, sous le commandement du colonel Martynov, est partie à minuit du village de Tsofantuï (sur les positions avancées de Liaoyang) et est arrivée à 6 heures du matin au village de Weidiagou, devant continuer ensuite vers le village de Kofyntsy. L'ensemble des actions militaires sur l'aile droite était confié au général-major Kashtalinsky.

La division de la garde japonaise avait la disposition suivante pour le 13 août : la 2e brigade du général Watanabe (5 bataillons, 12 canons, 1 escadron) formait un écran contre le front du IIIe corps sibérien entre les points Sidokhya et Tanhe ; la 1re brigade du général Asada (6 bataillons, 7 escadrons) devait attaquer le secteur du colonel Lechitsky, en contournant son flanc droit ; la masse principale de l'artillerie — 42 canons — appuyait son attaque depuis les hauteurs près du village de Tunxinpu ; en réserve se trouvait 1 bataillon et 1/2 escadron — également près du village de Tunxinpu. Quatre escadrons de cavalerie reconnaissaient la zone devant le flanc gauche et établissaient la liaison avec la IVe armée.

Le commandant de la 1<sup>re</sup> brigade, le général-major Asad, disposait d'informations sur le fort renforcement des hauteurs au sud. Les Kofyntsy, sur un certain allongement de l'aile droite russe et la présence au nord du village de Tasigou d'une importante cavalerie avec artillerie montée. Ses ordres pour le 13 août indiquaient :

Le 1er régiment (Ier et IIIe bataillons) doit partir à 3 heures du matin, se diriger vers l'ouest et, en sortant au sud du village de Tasigo : 92, attaquer les hauteurs au sud du village de Chandyaopu ; le 2e régiment doit partir à 4 heures du matin, se diriger à l'est du village de Tasigo et attaquer la hauteur 110, en laissant un bataillon sur les hauteurs au sud du village de Tashintui pour assurer la liaison avec la 1re brigade. La réserve de brigade — 2e bataillon du 1er régiment — avance derrière l'aile gauche. Ainsi, en tenant compte d'un changement de front vers le nord-est, le général Asada a envoyé son secteur gauche une heure plus tôt et y a maintenu sa réserve.

Le 1er régiment, avançant en une seule colonne, rencontra au village de Tasigou au quatrième heure du matin un poste avancé, placé par le régiment Drujinin et le général Griekov. Le poste, situé sur le chemin de la progression, fut immédiatement dispersé, mais un peloton de cosaques depuis la crête, située à 1 200 pas à l'ouest du village de Tasigou, tirait sur l'avancée du 1er régiment sur le flanc. Après avoir constaté que pour poursuivre sans encombre l'avancée sur les hauteurs à l'est de la vallée entre les villages de Tasigou et Pavchougo, il était nécessaire de disposer d'un détachement sur les hauteurs à l'ouest de la même vallée, le commandant du 1er régiment envoya la 12e compagnie à cet endroit. Le 1er bataillon, ayant attendu le succès de l'avancée de la 12e compagnie, qui demanda beaucoup de temps, poursuivit son mouvement ; dès la confrontation avec le poste avancé, il fallut soutenir la compagnie de tête dispersée avec une autre. À huit heures du matin, sur la hauteur 124, il rencontra un feu de fusil plus sérieux et se retrancha ; toutes les 4 compagnies se déployèrent en une seule ligne.

Le 3e bataillon du 1er régiment, suivant le premier, a tourné à gauche et, enveloppant la position du détachement du régiment Druzhina, s'est rallié à la 12e compagnie — le détachement de flanc.

Le 2e régiment de la garde entra dans le ravin à six heures du matin à l'ouest du village de Tasigou, son mouvement étant couvert par : le détachement de tête — la 1re compagnie, avancée sur la selle au début du ravin, et le détachement latéral — les 2 compagnies, se déplaçant plus à droite sur la crête. S'étant déployé à 6 h 30 le long du ravin, en changeant le front vers le nord-est, le 2e régiment de la garde franchit la première crête sous le feu des fusils ; l'artillerie russe, qui l'accueillait par un tir précis à six verstes, fut obligée d'engager le combat avec les batteries japonaises près du village de Tusingpu. À 8 heures, les chaînes du régiment occupèrent la crête à 1000 pas des tranchées du flanc droit du régiment Lechitsky et engagèrent un échange de tirs intense.

Le général de division Asada, arrivé à huit heures sur les positions du 1er bataillon du 1er régiment, ayant en vue le déploiement de sa brigade sur deux fronts, devait évaluer quelle direction — nord ou nord-ouest — l'offensive envisagée des deux régiments sur des trajets divergents entraînerait une rupture et une perte de communication, et cela, avec les forces limitées de la brigade japonaise, était considéré comme indésirable.

Un profond ravin devant le flanc droit du régiment Lechitsky dessinait une position forte ; des tranchées étaient installées sur la crête et, apparemment, fortement occupées. Sur la direction nord, sur la hauteur 155, on voyait un bataillon — c'était le détachement du régiment Druzhinin, occupant une position de caractère fortuit et n'ayant pas encore eu le temps de s'enterrer ; derrière lui, il y avait apparemment une batterie de montagne (du détachement du général-major Grekov) ; de petites unités russes occupaient, semble-t-il, la rive nord de la vallée de Pavshou.

En faveur de l'orientation de l'attaque sur le secteur du régiment Lechitsky, il était possible, dans ce cas, d'obtenir le soutien de 42 canons près du village de Tunsinpu, qui pouvaient envelopper le flanc replié du régiment Lechitsky. Mais à ce moment-là, les batteries japonaises, sous l'effet du feu russe, avaient commencé à faire des pauses fréquentes dans leur tir ; il n'y avait pas de grandes espérances à placer en elles. Le général Asada décida de mener l'attaque sur la hauteur 155, même sans le soutien de l'artillerie ; le coup principal devait être porté par le 1er régiment, avec l'appui du 2e régiment ; l'offensive sur le secteur du régiment Lechitsky fut cependant arrêtée.

Le 1er bataillon du 1er régiment, ayant reçu l'ordre d'attaquer la hauteur 155 et l'avis que ses flancs seraient soutenus par des unités du 2e régiment, se mit en marche, atteignant à 8 h 20 du matin l'arête suivante, mais subit de lourdes pertes ici. Pour l'aider, le 3e bataillon du 1er régiment passa également à l'attaque, repoussant de petites unités russes depuis les hauteurs de la rive gauche de la vallée de Pavchougou-Tachigou, mais ne put progresser davantage sous notre feu et commença à s'enterrer. Le front russe devant lui commença à s'étendre vers le nord-ouest — il s'agissait des troupes du commandant Wischinsky, qui tiraient sur le bataillon avec un feu oblique. Ensuite, une unité de cavalerie russe se retrouva déjà sur la rive droite de la vallée de Pavchougou et tira sur le bataillon par l'arrière. Cela força le commandant du bataillon à faire faire demi-tour à la compagnie de réserve du bataillon et à se diriger vers la rive droite de la vallée.

Soutenue par une compagnie de réserve de brigade, le 1er bataillon du 1er régiment fit une nouvelle tentative infructueuse pour prendre la hauteur 155. Le tournant malheureux de la bataille obligea le général Asad à s'adresser à 9 h 15 au chef de la division pour demander de l'aide et à retarder l'entrée au combat des trois dernières compagnies de sa réserve. La brigade japonaise resta temporairement figée, avec son flanc gauche en avant.

Alors que les détachements du colonel Drujinine et du général-major Stolitz, bien qu'étroitement rapprochés les uns des autres mais sans aucune liaison entre eux, retardaient l'arrivée de la 95e brigade du général Asada, le général-major Grékov avait ramené son détachement à 2 verstes au nord-ouest du village de Chandyaopu, n'envoyant à l'ouest du village de Pavshougou qu'une petite troupe sous le commandement de Vischinski (1 compagnie, 2 escadrons, 1 unité de reconnaissance). Vers 6 heures du matin, le commandant du régiment de Zaraysk reçut, lors d'une conversation personnelle, des informations du général-major Grékov sur l'encerclement de notre flanc gauche par les Japonais. Bien que dans l'ordre écrit adressé au colonel Martynov seul le point vers lequel il devait se rendre - le village de Kofyntsy - fût mentionné, il savait que, selon l'idée principale du commandant du groupe de l'Est, la mission du régiment de Zaraysk consistait à contrecarrer l'encerclement de notre flanc. Dans la situation créée, il était infiniment plus avantageux de lutter contre l'encerclement japonais en restant à l'extérieur de notre flanc, plutôt que de pénétrer à l'intérieur de l'arc formé par le front japonais vers le village de Kofyntsy. Par conséquent, le colonel Martynov décida de s'écarter littéralement des ordres et d'accomplir sa tâche conformément à l'idée principale du général baron Bilderling, en tenant compte de la situation, ce dont il informa immédiatement le général-major Kashtalinsky.

Le colonel Martynov, ayant laissé l'artillerie derrière lui, se trouvant dans l'incapacité de descendre dans la vallée de Pavchougou, poursuivit son chemin vers Ko Fintsy sous la couverture d'une demi-compagnie, se détourna à droite et atteignit vers 10 heures du matin

les hauteurs près du village de Pavchougou, où était positionné un détachement de troupes, sous les ordres de l'ancien officier Vis de Tchinska, offrant une vue panoramique étendue. Une brève reconnaissance révéla la présence d'infanterie japonaise, disposée en flanc par rapport au régiment de Zayaï, sur les collines à l'est de la vallée ; de petites unités se trouvaient dans la vallée même ; il n'y avait pas d'artillerie. Le régiment de Zaraïsk, pendant ce temps, se regroupait complètement à l'abri dans une disposition de réserve.

La situation favorable a conduit le colonel Martynov à la décision de frapper immédiatement le flanc gauche des Japonais. Le 1er bataillon devait avancer le long de la rive ouest de la vallée de Pavshougou à Tashigou, le 3e bataillon au centre, le long de la rive est, le 4e encore plus à gauche, à travers les montagnes, et derrière lui le 1er bataillon—réserve du régiment. Les chasseurs Gieshi avançaient dans les montagnes à l'ouest de Dolipy ; la compagnie de cavalerie-chasseurs se dirigeait vers la ferme 96 près du village d'Yelulintsy, l'escadron restant au village de Pavshougou.

Le régiment de Zaraysk s'est déployé à 12 heures et est passé à l'offensive. Le IIIe bataillon du 1er régiment de la garde a été immédiatement repoussé avec la perte de la moitié de son effectif. Vers 13 heures, les hommes de Zaraysk avancèrent en ligne avec le régiment Druzhinin, qui avait également avancé. Plus à gauche, avançait le sous-lieutenant Amilakhori (2 demi-compagnies du détachement de la garde de la capitale) et, à droite des hommes de Zaraysk, vers la hauteur 201, progressait le capitaine Vischinsky.

Alors que l'aile gauche extrême de la brigade d'Asady se retirait sans ordre dans la vallée de Tasigou, les autres unités assiégeaient la position qu'elles occupaient à 8 heures du matin. Les restes de la réserve de la brigade se sont intégrés à la ligne. La réserve de la division et le IIe bataillon du 2e régiment, laissés pour assurer la liaison avec la 1re brigade, totalisant seulement 2 bataillons, n'ont pu arriver qu'à 16 heures. Vers le soir, la division de la garde ne pouvait recevoir un renfort que sous la forme d'un seul régiment de réserve. La situation de la division devenait critique, et lors d'une offensive générale des Russes, un désastre complet menaçait. 32 canons, agissant sur l'aile droite du détachement est, triomphaient assurément contre 48 canons japonais à Tunçinpu. Pour gagner du temps, le commandant de la division de la garde ordonna à la 2e brigade d'effectuer une attaque simulée sur le front du régiment du colonel Lechitsky. Bien que 2 bataillons japonais eurent subi de lourdes pertes dues au bombardement de l'artillerie, l'objectif fut atteint — notre commandement supérieur fut occupé ici jusqu'à 17 heures, lorsque se déclara un orage interrompant les combats, et même le 138e régiment de Bolkhov fut envoyé ici, dont la moitié fut dirigée par le général Kashtalinsky pour soutenir le colonel Lechitsky et l'autre moitié vers la garnison de la capitale. Notre offensive, commencée avec un tel succès grâce à l'initiative des commandants de terrain, s'éteignit relativement rapidement.

Vers 14 heures, le capitaine Martynov reçut du chef de l'escadron de chasse à cheval un rapport indiquant qu'au village d'Eloulintsy, de l'infanterie japonaise se rassemblait et qu'au nord de celle-ci, dans la vallée, se trouvait un régiment de cavalerie. En réalité, il y avait seulement deux escadrons japonais couvrant le flanc gauche de la garde japonaise et peut-être une compagnie supplémentaire. Ce rapport, malgré des informations exagérées sur les Japonais, concernait une direction si importante qu'il produisit une impression extrêmement refroidissante sur le régiment de Martynov. La perspective de passer de la position actuelle à une autre position ne semblait guère attrayante, ce qui força le régiment de Zayaï à renoncer à une avancée plus poussée et à passer à la défense. Le IIIe et la moitié du Ier bataillon du régiment de Zayaï furent retirés vers les hauteurs de la rive est de la vallée de Pavshougou, les IIe et IVe bataillons restèrent en contact avec la brigade Asada, et deux compagnies du Ier bataillon, entraînées par la poursuite, atteignirent les hauteurs commandant la vallée de Tashigou.

Dans le combat engagé, nous avons perdu 430 hommes, les Japonais environ 1000. Au total, de notre côté, 11 bataillons ont combattu contre 9 japonais \*). Vers minuit, à la suite de

l'échec du X corps, le général-adjutant Kuropatkin donna l'ordre de se replier sur les positions avancées de Liao-Yang. Cependant, notre succès ici n'a pas été perdu pour rien : le IIIe corps sibérien a pu effectuer la retraite sans pertes et a occupé les positions de Liao-Yang en esprit élevé ; la force morale de la garde japonaise a été tellement affaiblie que, lors des actions militaires ultérieures de l'opération de Liao-Yang, elle n'a pas participé activement.

L'attaque spectaculaire de la division de la garde avait été parfaitement conçue : elle visait un point extrêmement sensible pour les Russes, tout en étant suffisamment éloignée de la zone du coup principal, de sorte que les réserves drainées par elle ne pouvaient plus arriver à temps pour y faire face. Face au général Asada, il y avait un commandant habile et prudent pour sa réalisation. Et pourtant, l'encerclement du flanc imaginé par les Japonais a presque conduit à la défaite totale de toute la division de la garde — une défaite qui aurait pu avoir une influence décisive sur le sort de la guerre, et qui aurait largement dépassé les bénéfices apportés par la démonstration.

Il existe une définition des actions démonstratives en tant que telles, dans lesquelles des tâches sont attribuées aux troupes dont elles savent d'avance qu'elles sont au-dessus de leurs forces. Une tâche manifestement insurmontable pour la division de la garde était l'attaque visant à envelopper le flanc droit du IIIe corps sibérien. Comptant sur notre passivité, la direction japonaise, au cours de la guerre, a souvent assigné aux troupes — à grande et petite échelle — des tâches démonstratives. La bataille de Liandiasan montre le danger de cette méthode, qui menace d'un échec total en cas de contre-action énergique. Les moyens aériens modernes ... Sans compter le régiment Volkhov et en tenant compte des trois bataillons de la 2e brigade de la garde ayant participé à l'offensive du soir, 99 limiteront encore davantage le champ d'application des démonstrations.

Lors de l'exécution par les Japonais d'une avancée en contournement instructive par un pas en avant, pendant une heure, du flanc en voie d'encerclement ; il est correct pour le général Asada de refuser l'attaque du colonel Lechitsky et de transférer les actions actives vers la direction nord. Mais la sécurisation de l'opération sur le flanc gauche était défectueuse dès le début. La cavalerie japonaise, bien que rassemblée sur le flanc de la division de la garde en forces suffisantes (4 escadrons), a été, apparemment, effrayée par des rumeurs sur la présence devant elle d'une grande masse de cavalerie russe, et non seulement elle ne s'avance pas, mais elle ne suit pas non plus le flanc encerclant son infanterie.

La négligence dans le travail de la cavalerie n'a pas été compensée par le groupement responsable des forces japonaises. Ayant des informations sur la puissante cavalerie russe, le général Asada devait s'attendre à des attaques sur son flanc et son arrière, de plus en plus vulnérables à mesure que l'enveloppement progressait et que le flanc gauche était contourné. La couverture du flanc gauche nécessitait, en l'absence de cavalerie, la désignation d'un détachement latéral à l'échelle d'un bataillon entier. La nécessité d'un tel détachement latéral s'est fait sentir à deux reprises au combat : le matin du 12, pour envoyer la 12e compagnie afin de disperser une avant-garde kazakhe qui tirait sur les Japonais par les flancs, et plus tard, la 11e compagnie, pour protéger l'arrière du IIIe bataillon du 1er régiment ; enfin, dans les moments décisifs de la percée de Zaratsev, l'absence d'un détachement de couverture latéral a laissé les Japonais complètement sans défense.

Le succès des actions des pelotons cosaques sur le flanc de l'offensive japonaise, qui la retardaient et détournaient l'attention de la direction japonaise vers l'avant et vers l'arrière depuis le secteur le plus important, montre que c'est là, et non dans l'arrière des fantassins, que se trouvait toute la cavalerie du M. Mitrofan Grekov. L'absence de participation de ses forces principales dans la transition générale de notre flanc droit vers l'offensive s'est également fait sentir de manière très désavantageuse. En l'absence de reconnaissance complète de la région adjacente au flanc, le saillant extrême des fantassins est contraint de jouer un rôle défensif de parapet latéral. Ainsi, la 4ème division japonaise s'est maintenue



défensivement sur le flanc gauche tout au long de la bataille de Liaoyang, et le colonel Martynov est venu renforcer cette défense dès les premiers pas de l'avancée. Une enveloppe sûre et énergique du flanc ennemi est extrêmement difficile à réaliser sans le concours de la cavalerie.

L'encerclement japonais devait être mené avec de grandes forces ; néanmoins, même parmi les 12 bataillons de la division de garde, seulement 5 bataillons sont désignés pour une attaque décisive ; 5 bataillons restent pour soutenir la communication et protéger leurs propres lignes, et 2 bataillons sont maintenus bien en arrière en réserve. Une concentration plus énergique des forces japonaises contre notre flanc était empêchée par la préoccupation concernant leurs propres communications, qui se retiraient dans une autre direction et nécessitaient une protection indépendante des unités encerclantes. En tout cas, les Japonais pouvaient consacrer à cette tâche passive moins de forces et d'attention que pour l'attaque active. Outre la faible probabilité de notre passage à l'offensive depuis une position fortifiée, l'échec sur le flanc droit et la perte de contact avec l'armée de Kuroki ne plaçaient pas la division de garde en situation désespérée pendant l'encerclement, puisque celle-ci entraînait en pleine communication avec l'armée de Nozu, avancée plus à l'ouest.

Il faut signaler un fait qui préfigurait déjà le jugement porté sur la manœuvre entreprise par le général Asada, même si le colonel Martynov avait fait preuve d'une initiative personnelle aussi brillante : le III<sup>e</sup> corps sibérien n'était pas engagé dans un combat sur le front ; ses réserves n'étaient pas retenues ; l'attaque sur le front ne commença que le soir afin de masquer la défaite de l'aile gauche. Derrière la ligne mince des troupes occupant le front, les réserves russes pouvaient se déplacer dans la direction souhaitée. Il est possible d'encercler et de contourner de manière solide des points fixés, mais pas des forces en mouvement libre. Or, le III<sup>e</sup> corps sibérien était libre, car il n'y avait pas de combat sur le front, et le général Asada pouvait prévoir à l'avance que, à mesure de son encerclement, l'aile droite russe se prolongerait. L'encerclement du flanc, sans combat sur le front, est une poursuite chimérique. Notre attaque sur le flanc japonais, bien que les Japonais aient pu la deviner 3 à 4 heures avant en voyant l'apparition du détachement du commandant Vischinsky sur le champ de bataille, atteignit exactement sa cible, car la brigade du général Asada était entièrement engagée dans le combat sur son front — avec le général Stolitsa et le colonel Druzhinin et Lechitsky, elle était attachée à ses positions. Les tranchées que le III<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment avait réussi à creuser sous notre feu, orientées de flanc vers le village de Pavshugou, étaient le symbole d'une préparation frontale suffisante de l'attaque de Zraytsev.

## **Chapitre six**

### **Couverture de l'aile droite du XVIIe corps lors de la bataille du 29 septembre sur la rivière Shilihe**

Lors de notre offensive de septembre, le XVIIe corps formait l'aile droite du détachement occidental, ayant pour tâche de défense de constituer un écran contre le front japonais lors de la frappe du détachement oriental. Le 28 septembre, le corps occupait une position dite d'avant-garde, d'une longueur de 7 verstes, le long de la rivière Shilihe, depuis le village de Shilihe jusqu'au village d'Ershidiaza inclus. La garde avancée du corps s'était installée à cette position dès le 23 septembre ; de ce fait, le temps pour la renforcer avait été suffisant. Immédiatement à gauche se trouvait le positionnement du Xe corps. À l'arrière se trouvaient deux positions fortifiées : la première, appelée « principale », le long du ruisseau traversant les villages de Hunbaoshan et Chenlütangou, et la seconde sur la ligne des villages de Linxinpu et Lamatun.

Le flanc droit du XVIIe corps était considéré comme particulièrement menacé, et plusieurs mesures furent prises pour le protéger. Le commandant du corps affecta une unité spéciale au flanc droit, sous le commandement du colonel Stakhovich, composée de 3 bataillons, 10 batteries et 5 escadrons. Cette unité se déploya dans la nuit du 29 septembre en retrait derrière le flanc, au village de Tsunlunyantun. À la même heure, le chef de la détachement de l'Ouest concentra sa cavalerie sur ce même flanc droit — 12 escadrons et 6 batteries du général-major Grekov, qui se positionnèrent dans la nuit du 29 septembre en retrait. Plus loin encore, le flanc était gardé par deux détachements : ceux du général Demboiski — 12 bataillons, 32 batteries, 16 sotnias, situés dans la vallée de la rivière Hunhe, et ceux du général Kossagovski — 6,5 bataillons, 16 batteries, 9 sotnias, déployés dans la vallée de la rivière Liaohé. En outre, en prévision d'une attaque sur le flanc droit du XVIIe corps, le général d'armée Kouropatkine disposait d'une position en retrait derrière lui, au village de Chouyalinza, VIe corps sibérien, comprenant 24 bataillons et 80 pièces d'artillerie. Ainsi, pour la protection du flanc droit à courte et longue portée, un total de 45 1/2 bataillons, 42 escadrons, 144 pièces d'artillerie a été regroupé.

Le général d'armée Kouropatkine n'était cependant pas rassuré pour notre flanc droit, malgré la présence d'une position intermédiaire. Ayant des informations sur l'offensive commencée de l'aile gauche des Japonais et supposant que les Japonais allaient effectuer un encerclement — peut-être profond, qui pourrait atteindre même le VIe corps sibérien — le général d'armée Kouropatkine donna le matin du 29 septembre l'ordre au détachement de l'Ouest — 104 — de se replier sur la « position principale ». Comme la bataille avait cependant déjà commencé et qu'un repli diurne sur la plaine dégagée entraînait de lourdes pertes, et comme la nuit du 29 septembre l'audacieuse attaque de Morshantsev et Zaraytsev nous avait rendu le seul village perdu la veille sur le front — Epdonuilu — et que tout se déroulait avec succès, l'exécution de l'ordre du général d'armée Kouropatkine, qui était sous l'impression des échecs de notre centre, fut reportée jusqu'au soir.

Des parties des deux divisions du XVIIe corps — la 3e et la 35e — ont été mélangées sur tout le front. Initialement, l'ensemble du secteur du corps était occupé par la 3e division, tandis que la 35e restait en réserve. Cette disposition linéaire s'expliquait par l'idée de réserver toute la 35e division pour soutenir le VIe corps sibérien en cas d'attaque sérieuse. Mais lors du combat du 28 septembre, au début de l'attaque des positions du XVIIe corps sur la rivière Shilikhe, il a fallu utiliser la 35e division pour soutenir la 3e et les mélanger. Bien que presque toutes les forces du XVIIe corps — 25 bataillons — se soient déployées sur la rivière Shilikhe, et qu'il y avait en réserve derrière elles seulement 3 1/2 bataillons et 32 batteries, le commandement de l'ensemble de l'unité de combat a été confié à un seul chef, le commandant

de la 3e division, M. Yanzhula. Les états-majors du XVIIe corps et de la 35e division restaient non utilisés pour la gestion directe du combat.

La position sur la rivière Shilihe s'est formée dans un ravin où coulait la rivière, et qui représentait un abri pratique, avec à proximité des villages s'étendant le long de celle-ci, ce qui limitait le terrain derrière et gênait le déploiement et la manœuvre des troupes à l'arrière. Par conséquent, toute la force de combat s'est concentrée dans une étroite bande le long de la rivière Shilihe ; en réserve, sous le commandement de M. Yanzhula, il n'y avait qu'un seul bataillon et deux escadrons au village de Beiyuligai.

Le secteur droit du village d'Ershidiaza—Xiaoduntai était occupé par 8 bataillons et 24 pièces d'artillerie du général Zaščuka ; en outre, 16 compagnies de l'aile droite étaient rattachées à 6 bataillons de trois régiments différents ; le secteur du village d'Endoniulu était occupé par 5 bataillons du général Glasko ; de part et d'autre de la voie ferrée se trouvaient 6 bataillons et 16 pièces du régiment de De-Witt, et le village de Shilihe était défendu par le régiment Grulev avec 5 bataillons et 16 pièces d'artillerie.

Les Japonais ont lancé une attaque le 29 septembre au centre, en comptant le percer. L'armée Oku devait soutenir cette attaque en délogant le XVIIe corps de ses positions sur la rivière Shilihe.

Le général Oku a assigné les tâches suivantes à ses troupes : 3e division (12 bataillons, 36 op.), déployée vers le secteur du village de Shilikhé—Endonioulou (5 verstes), devait frapper son flanc gauche de préférence avant l'aube puis avancer sur le secteur Pliakheiu—Lamatun. La 6e division (8 bataillons, artillerie renforcée par l'armée – jusqu'à 72 pièces d'artillerie) devait renverser dans la nuit l'aile droite du XVIIe corps, puis attaquer le secteur Lamatun—106 Linshinpu. La 4e division (7 bataillons, 36 OP) devait progresser sur le secteur Linshinpu—Kuanlinpu. La 1re brigade de cavalerie, renforcée par 2 bataillons de la 4e division, protégeait le flanc de l'armée au village de Sandepe. La réserve de l'armée—7 bataillons des 6e et 4e divisions, soit 1/3 de toutes les forces, était maintenue derrière le centre, au village de Mynhuluun. Ne disposant pas encore d'informations sur la position derrière le flanc droit du XVIIe corps de l'importante unité du VIe corps sibérien, le général Oku jugeait possible de repousser les Russes vers le nord-est, à l'écart du chemin de fer, qui avait une importance décisive pour la survie de l'armée russe. En s'attendant à rencontrer une nouvelle résistance sur la ligne de la rivière Shakhe, le général Oku donna à la 4e division l'ordre de manœuvrer sur le flanc pour envelopper la position déjà préparée de Shakhepu—Linshinpu.

L'échec du 33e régiment, chassé par les Morshantsi et les Zaraïdi aux alentours de 22 heures du village d'Endoniulu, a eu une influence significative sur le déroulement de l'avancée de la 3e division. C'était justement l'aile de la division qui devait progresser en avant. Le 33e régiment se rassemblait et se retranchait, avec le soutien d'un autre régiment de la brigade, à 800 pas au sud du village d'Endoniulu, mais il était déjà impossible de songer à y lancer une attaque nocturne contre les Japonais. L'inquiétude s'est répandue dans l'arrière; craignant la poursuite de notre offensive contre la 3e division, le général Oku a envoyé un régiment de sa réserve pour la soutenir. Le matin du 29 septembre a trouvé la 3e division dans les tranchées, à une distance de 800 à 1000 pas devant notre front.

Le commandant de la 6e division disposait des régiments 13e, 45e, et des I et III bataillons du 48e régiment. Parmi eux, au soir du 28 septembre, seule l'avant-garde – les II et III bataillons du 13e régiment – avait été déployée à l'est du village de Yan-czjavan. La 6e division adopte la formation suivante : le secteur droit est déjà formé par deux bataillons déployés du 13e régiment, qui doivent avancer vers le village de Xiaoduntai ; le secteur gauche comprend tout le 45e régiment et le I bataillon du 13e régiment, et attaque le village d'Ershidiaza. Le II bataillon du 48e régiment, réserve de la division, reste derrière le centre. Les 72 canons de la division (contre 24 des nôtres) se regroupent près de la rivière Shahe, à portée de tir réel.

Le secteur droit de la 6<sup>e</sup> division a tenté d'avancer le soir ; il a d'abord été retardé par le feu d'armes à feu et d'artillerie du 107<sup>e</sup> régiment, qui avait repéré ses mouvements. À proximité, la bataille pour le village d'Endoniulu a fait rage, et ce n'est qu'aux alentours de minuit que l'échange de tirs intense provoqué par lui a commencé à s'apaiser. Profitant de ce calme, le secteur droit s'est avancé et s'est retranché à une distance de 600 pas du village de Siaoduntai que nous avions occupé.

Les troupes du secteur gauche ont été dirigées vers la partie de combat à 17 heures le 28 septembre ; de 18 à 21 heures, elles se reposaient dans l'ordre de réserve dans les villages de la vallée de la rivière Shakhé, à portée de notre feu d'artillerie, et ont réussi à réchauffer leur dîner dans des gamelles. Sur ce secteur, le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> bataillon du 45<sup>e</sup> régiment étaient destinés à l'attaque frontale du village d'Erchidiaz. Le I<sup>er</sup> bataillon du même régiment devait envelopper le village par l'ouest, profitant de l'espace non occupé entre les villages d'Erchidiaz et Tsunlunantun sur une distance de 1800 pas ; derrière lui suivait la réserve du secteur : le I<sup>er</sup> bataillon du 13<sup>e</sup> régiment.

Destinés à l'attaque frontale, les II et III bataillons du 45<sup>e</sup> régiment Ershidiaz ont utilisé la nuit pour se rapprocher à une distance de 600 à 800 pas de notre ligne de tirailleurs, et s'y sont enterrés. Pendant la nuit, ces unités n'ont pas ouvert le feu ; lorsque les Russes remarquaient leurs mouvements et ouvraient un feu intense, les bandes japonaises se jetaient au sol, construisaient des abris légers, établissaient la communication sur le front et envoyaient des éclaireurs proches. Au total, 1100 pas ont été franchis pendant la nuit en trois étapes : 600, 300 et 200 pas. Le feu russe dans l'obscurité s'avérait efficace, car le passage de chaque étape coûtait aux Japonais 15 à 20 blessés.

À l'aube, les Japonais ont lancé une attaque concertée ; nous ne comptons pas que les Japonais se retrouveraient à distance rapprochée, mais après la première impression défavorable, nous avons compris ; la présence des tranchées a permis d'éviter de lourdes pertes. Un feu intense s'est déclenché sur tout le front.

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 45<sup>e</sup> régiment, chargé de mener l'encerclement, a profité du ravin de la rivière Shilihe et du ruisseau qui s'y jette. Les compagnies suivaient les unes après les autres. Dans chaque compagnie, les trois pelotons suivaient en file indienne à la même altitude, à une distance de 20 pas les uns des autres. Chaque peloton était précédé d'une sentinelle. Le mouvement se faisait très lentement pour permettre à la reconnaissance à pied de repérer le flanc russe et les mesures de sa protection. Il n'y en eut pas, mais le flanc des tranchées russes fut découvert à 400 pas à l'est du ravin. Tôt le matin, le commandant du bataillon se prépara à l'attaque, en liaison avec les autres bataillons de son régiment qui avançaient sur le front, mais ensuite, ne rencontrant aucun obstacle pour un encerclement plus large, il fit avancer son bataillon plus avant le long du ravin. Sur le front, le combat intense de fusils faisait déjà rage, lorsque sa première compagnie, se dispersant dans le ravin, en sortit ; le flanc russe était constamment en ligne de mire, mais ne remarqua pas les Japonais ; à la première compagnie japonaise se joignirent deux autres, et elles ouvrirent aussitôt le feu sur le flanc du 1<sup>er</sup> bataillon du régiment Biezhinsky présent ici. Suivant le 1<sup>er</sup> bataillon du 45<sup>e</sup> régiment, le 1<sup>er</sup> bataillon du 13<sup>e</sup> régiment se déploya encore plus au nord. Pris par surprise par le feu d'enfilade, le flanc droit du commandant Zashchuk recula ; le commandant Zashchuk ne disposait d'aucune réserve, il fut blessé, et le commandement des troupes de notre côté fut perdu. La résistance étendue de l'adversaire était assurée seulement par les troupes occupant les villages. Mais à Ershidiaz, où nos unités étaient mélangées, les Japonais réussirent, avec le soutien de l'artillerie et une attaque simultanée par le front et le flanc, à prendre la localité à midi. Une résistance plus forte fut rencontrée à Xiaoduntai, où se trouvait entièrement le 9<sup>e</sup> régiment d'Ingrie. Vers midi, le régiment reçut l'ordre du commandant Zashchuk de nettoyer Xiaoduntai — mais à ce moment-là, les Japonais avaient déjà pénétré dans Lanzzigai, et la 6<sup>e</sup> division, engageant sa dernière réserve, assiégea Xiaoduntai. Les Ingrie, qui tenaient fermement, furent décimés lors de la retraite — perte du régiment : 2611 hommes. À ce

moment, deux batteries restaient aux Japonais, situées au nord de Xiaoduntai ; leurs avancées se trouvaient près du village de Chenliutangou, à deux verstes au nord, et n'avaient pas pu rejoindre les canons à temps. La troisième batterie, située à proximité, put être évacuée.

L'attaque des Japonais étendait progressivement son influence sur le front du XVII<sup>e</sup> corps d'armée ; vers une heure de l'après-midi, les 109<sup>e</sup> Morchantsi et Zaraitsi quittent le secteur près du village de Endounioulou, leur retraite se déroulant dans l'ordre — les Japonais étant retardés par le sacrifice des Ingermanlandais.

À ce moment-là, lorsque le secteur du général Zaščuk subissait une défaite en raison de l'absence de réserves sur son aile droite, ce qui rendait son secteur sans défense contre l'encerclement japonais, à Chenlutangou, à deux verstes derrière notre aile, se trouvaient des troupes fraîches : la 2<sup>e</sup> brigade de la 55<sup>e</sup> division d'infanterie, envoyée par le VI Corps sibérien à la rivière Plikhé, secteur du XVII Corps, et le 3<sup>e</sup> bataillon du régiment de Niejin. La brigade du VI Corps sibérien — régiments Iukhnovski et Epifanski avec 32 pièces d'artillerie — fut envoyée à Chenlutangou à 5 h 30 du matin, mais elle se perdit quelque peu, car pour parcourir 7 verstes il lui fallut 4 h 30. Aucun contact avec la force de combat n'était établi. Ici aussi, 51 pièces de l'artillerie du XVII<sup>e</sup> Corps et du VI Corps sibérien restaient inutilisées, tandis que le général Zaščuk, avec 24 pièces, menait à peine un combat contre 72 pièces japonaises. Aucune information inquiétante du général Zaščuk ne parvint. À droite, le colonel Stakhovitch du VI Corps sibérien fit avancer la 1<sup>re</sup> brigade de la 72<sup>e</sup> division. Tout semblait se dérouler sans problème, lorsque la nouvelle arriva que le général Zaščuk avait été blessé, que ses troupes étaient en pleine retraite et que 2 batteries avaient été perdues.

Afin de rétablir le combat sur le flanc droit du XVII<sup>e</sup> corps, à 12 h 15, le régiment Ioukhnoïf a avancé depuis le village de Chenliutangou ; les autres unités de la réserve du corps se sont engagées à occuper la position arrière. L'objectif général du mouvement du régiment Ioukhnoïf était d'avancer vers le village de Xiao Duntai ; la direction avait été indiquée personnellement par le général Yangjul. Le régiment a déployé 2 bataillons en première ligne, tandis que les 2 autres formaient la réserve ; la formation entière était très dense ; au lieu de se diriger vers Xiao Duntai, il s'est avéré que les Ioukhnoïf avançaient vers le village de Lunwanmiao ; peu après, ils ont croisé les Morchantsi et Zaraitsi qui se retiraient vers le nord. Les balles ont commencé à tomber à droite ; le feu japonais s'est rapidement intensifié — les Ioukhnoïf se trouvaient au centre d'un arc encerclé par les forces japonaises. Le régiment a changé de front vers le sud-ouest en direction de Xiao Duntai, d'où les Japonais tiraient avec le plus d'intensité. Le commandant de bataillon complètement désorienté, ayant remplacé le commandant de régiment blessé, a donné à 15 h 10 l'ordre de s'enterrer dans la position occupée ; mais l'ordre s'est avéré impossible à exécuter, car le flanc gauche était exposé à la 3<sup>e</sup> division japonaise avançant depuis le sud. À 17 heures, le régiment est retourné à sa position initiale près du village de Chenliutangou, ayant perdu 1252 hommes.

À la tête du secteur du blessé M. Zashchuk, le colonel Vannovsky est intervenu. Les restes des 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> régiments ont été regroupés en trois bataillons, qui ont été déplacés par le colonel Vannovsky vers le village de Xiao Duntai, afin de récupérer les pièces d'artillerie abandonnées. Mais les unités fatiguées du colonel Vannovsky n'étaient plus capables d'une offensive énergique. Entrés dans l'arc de l'encerclement japonais, les bataillons regroupés se sont arrêtés, à moins de 200 pas des pièces abandonnées, et ont commencé à se retrancher ; il restait encore 1000 pas jusqu'au village de Xiaoduntai. Au début de la quatrième heure, la retraite des Yukhnovtsev entraîna également le secteur du colonel Vannovsky.

Le colonel Stakhovich, chargé avec son détachement latéral de couvrir directement le flanc du XVII<sup>e</sup> corps, avait concentré toute son attention depuis le matin sur la troisième défense du village de Tsunlunyantun, qui était énergiquement attaquée dès l'aube par la 4<sup>e</sup> division japonaise, déployée contre le colonel Stakhovich avec 6 bataillons et 36 canons, encerclant ses positions depuis le sud-ouest et l'ouest. Le maintien des communications entre Tsunlunyantun et le flanc droit du général Zatschouk, à une distance de 1800 pas, était confié

au 1er escadron du régiment de cosaques de Nezhin ; la cavalerie avait du mal à accomplir cette tâche dans un terrain découvert, sur une même ligne que les chaînes d'infanterie. Ce n'est que vers midi que le colonel Stakhovich apprit l'encerclement et la défaite du flanc droit du général Zatschouk ; peu après, il reçut également une note du colonel Vannovsky concernant le soutien à fournir. Après avoir laissé 2 bataillons pour la défense de Tsunlunyantun, le colonel Stakhovich fit avancer le bataillon combiné récemment arrivé en renfort, suivi de sa réserve — 1 bataillon du régiment d'Iskov, pour attaquer l'aile japonaise qui encerclait. La contre-attaque du colonel Stakhovich, rencontrant uniquement une faible résistance de la part de la 6e division japonaise désorganisée par l'attaque, atteignit le ruisseau s'écoulant depuis le village de Chenlyutangou ; l'aile japonaise, bombardée par l'arrière, ralentit considérablement son avancée. Mais, non soutenue par le feu de l'artillerie, menacée elle-même par la 4e division japonaise par l'arrière et menée par de petites forces sans objectif clairement établi — renverser l'aile japonaise —, l'offensive du colonel Stakhovich s'arrêta dans le ravin du ruisseau ; vers quatre heures de l'après-midi, ayant reçu la nouvelle du repli du régiment Vannovsky, le colonel Stakhovich commença à se retirer et, après avoir évacué le village de Tsunlunyantun, rassembla ses troupes au soir sur la ligne Chenlyutangou — Hunlinpu.

G.-m. Glasno, ayant dirigé Zaraitsev et les habitants de Morshansk vers le nord, ayant aperçu le début de notre contre-attaque, envoya de son côté à 14 h 15 dans la zone de l'offensive le colonel Vannovsky avec le 3e bataillon du 139e régiment de Morshansk. À 16 heures, les Morshansk étaient à 1000 pas des Japonais, mais comme nos actions actives avaient déjà pris fin à ce moment-là, ils se retirèrent également. À la même heure, le colonel de Witt avait nettoyé son secteur sur le chemin de fer, et une demi-heure plus tard, le colonel Grulev quitta son secteur sur la route de Mandarin. La bataille de la rivière Shilihe était terminée ; ayant été retardé, mais n'ayant pas eu le temps de s'établir sur la ligne de « position principale » du ruisseau Chenlyutangou, le XVIIe corps se retira dans la nuit du 30 septembre vers la deuxième position préparée de Linxinpu-Lamatun.

En ce qui concerne le VIe corps sibérien, en plus de la brigade envoyée en réserve du XVIIe corps, il assurait notre flanc droit avec la brigade du général Bolotov au village de Uan-zhouanczi ; le commandant de la brigade était limité dans ses actions à l'ordonnance du commandant du corps : affecter pour le soutien du colonel Stakhovich (à gauche) et du général Grekov (à droite) pas plus de 3 bataillons ; cette directive était motivée par le souhait de préserver les unités du VIe corps sibérien — dernière réserve du général-adjutant Kouropatkine — de l'entrée prématurée dans le combat. Contre le général Bolotov se trouvaient des avant-postes, déployés par la 4e division : au village de Sunciataï — 1 bataillon, et au village de Kholiantai — 2 escadrons de cavalerie divisionnaire.

Ayant reçu vers 15 heures une note du colonel Vannov de son régiment, demandant une aide rapide, le général-major Bolotov décida de passer à l'attaque : un bataillon du régiment de Kirsanov sur le village de Sunzyatatai, et un bataillon du régiment de Mtsensk sur le village de Kholyantai. Les Kirsanovites furent rencontrés par un bataillon japonais, ensuite soutenu par un deuxième bataillon, et dans ces conditions, après un combat à distance de 800 pas, ils durent reculer. Les Mtsenskites avançaient en ordre serré de réserve sur Gaolyan, couverts seulement par des sentinelles insuffisamment espacées, et se trouvèrent soudainement sur la ligne de visée constante de la cavalerie japonaise. Le feu rapide des Japonais provoqua de terribles destructions dans la colonne des Mtsenskites ; environ 500 hommes — plus de la moitié du bataillon — furent tués ou blessés, et le bataillon dut abandonner sa mission. Ainsi se termina la démonstration entreprise par le général-m. Bolotov pour soutenir le XVII corps. Aux pertes de celui-ci s'ajoutèrent plus de 600 hommes, et l'extrême flanc japonais, ayant repoussé notre tentative peu sérieuse d'attaquer, acquit une grande solidité.

Même si nous excluons les forces bolcheviques qui gardaient notre flanc droit mais n'étaient pas impliquées dans la zone directe des opérations du XVII<sup>e</sup> corps, il s'avère tout de même que contre 34 bataillons japonais avec 150 canons, nous avions 42 bataillons avec 147 pièces d'artillerie infiniment meilleures. La supériorité en forces était de notre côté. Nous avons anticipé l'encerclement de notre flanc droit et pris les dispositions nécessaires en termes de regroupement des forces. Nous nous appuyions sur une position fortifiée; le terrain, dans l'ensemble, favorisait grandement la défense. Nos troupes accomplissaient leur devoir; quelles que soient les situations difficiles auxquelles elles faisaient face, la panique ne s'est jamais propagée dans nos rangs, et nos régiments, obéissant à chaque ordre, avançaient courageusement. Et malgré cette série de conditions exceptionnellement favorables, nous avons subi le 29 septembre, sur un petit bout de champ de bataille, l'une des défaites les plus lourdes de toute la guerre. Entre 10 heures et 16 heures, nous avons perdu jusqu'à 6 000 hommes tués ou blessés, 2 batteries, et avons dû reculer de 8 verstes vers le nord. Les raisons de notre grave échec relèvent entièrement du domaine de l'art militaire, et il est d'autant plus instructif de s'y arrêter.

La cause immédiate de l'échec du XVII<sup>e</sup> corps a été la pénétration des Japonais dans l'intervalle inoccupé entre son flanc et le détachement latéral, intervalle que le terrain, protégé par le ravin d'un ruisseau, permettait cependant de cacher. Il serait toutefois erroné de conclure à partir de cela à l'impossibilité des plus petites lacunes dans une disposition de combat moderne. Un intervalle inoccupé de 1 800 pas ne rompt pas le lien de feu entre les unités voisines. Même un intervalle beaucoup plus grand—de 3 à 4 verstes, comme entre les I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> corps sibériens aux positions avancées de Liao-yang—est acceptable en défense, à condition d'un échelonnement approprié des troupes en profondeur et d'un renforcement sérieux des secteurs qui peuvent être tirés par l'ennemi sur un front plus large. L'attaquant, en revanche, bénéficiant d'une plus grande liberté de manœuvre, peut encore plus largement exploiter les intervalles inoccupés pour concentrer des forces suffisantes sur les secteurs les plus importants.

Ainsi, l'essence de notre erreur ne résidait pas dans le fait de laisser un intervalle vacant, mais dans le positionnement des troupes de telle manière qu'elles ne pouvaient résister à l'ennemi qu'à condition d'avoir un front continu, en adoptant une telle disposition des forces, dont certaines parties ne possédaient pas d'autonomie, ce qui étendit un échec partiel aux proportions d'une défaite générale.

Bien entendu, une part de responsabilité incombe aux commandants des bataillons extrêmes des forces principales et de la détachement latéral du XVII<sup>e</sup> corps, qui ne se sont pas directement reliés et qui ont observé avec insuffisante vigilance le ravin qui s'étendait entre eux ; il est également important de mentionner la négligence dans l'activité de l'escadron du régiment de Nijni, auquel cette tâche avait été spécifiquement assignée ; bien que le travail aux côtés de l'infanterie soit peu conforme aux caractéristiques de la cavalerie, néanmoins, le commandant de cavalerie doit y consacrer toutes les forces de son unité pour accomplir, même de manière purement d'infanterie, la tâche qui lui a été confiée.

La garde sur ce secteur ne fonctionnait pas, ce qui a fait que le mouvement de deux bataillons japonais n'a pas été détecté à temps. Cependant, le sort de l'armée ne doit pas reposer sur le bon fonctionnement de chaque sentinelle. Les erreurs dans les actions des troupes en première ligne ont toujours existé et existeront, et il est nécessaire de disposer des moyens pour lutter contre les malentendus qui se produisent. La direction des troupes doit s'en préoccuper ; c'est pour cette raison que des réserves particulières sont laissées, à une telle distance derrière le front, afin de pouvoir effectuer tous les mouvements latéraux sans subir le feu de l'ennemi. Pourquoi donc, dans le cas présent, après la découverte de l'ennemi perçant à travers notre front, les réserves n'ont-elles pas comblé la brèche formée, mais ont permis à un filet d'ennemis de se transformer en un flot puissant, érodant ainsi tout notre front ?

Les réserves se sont révélées en force suffisante et au bon endroit ; la brigade du VI<sup>e</sup> corps, confiée à la disposition du commandant du XVII<sup>e</sup> corps, se trouvait dans le village de Chen Liutangou et, en quinze minutes, aurait pu, en se déployant entre les villages de Cunlun Yangtun et Ershidiaza, encercler et piéger dans un demi-cercle de feu les Japonais qui avaient encerclé Ershidiaza. Les deux autres brigades du VI<sup>e</sup> corps, par une simple offensive frontale, auraient pu renverser le barrage de la 4<sup>e</sup> division, non seulement secourir le XVII<sup>e</sup> corps, mais aussi écraser toute l'aile gauche japonaise. Si ces réserves n'ont pas été employées au combat comme il convenait, c'est avant tout parce qu'elles n'étaient pas subordonnées aux chefs qui dirigeaient le combat sur ce secteur. Notre commandement était structuré en contradiction avec les exigences de la tactique approfondie ; le XVII<sup>e</sup> corps s'est trouvé disposé en deux lignes : la première, plus forte, sous le général Yangzula, menait le combat, la seconde, la réserve, restait entre les mains du commandant du corps, lequel se préoccupait naturellement davantage du lien avec son front de seconde ligne et de l'occupation de la position secondaire disponible, que de la liaison avec les troupes en combat et de leur soutien. Tout le travail au combat incombait à l'état-major de la 3<sup>e</sup> division, tandis que les états-majors de la 35<sup>e</sup> division et du corps, jusqu'au début du repli général, n'avaient pas de tâche responsable. Le rôle du commandement supérieur se réduisait à un frein, retardant l'emploi des réserves. Au lieu de déployer sur la profondeur le secteur 8\*, sous le général Zashchuk, en y subordonnant aussi certaines réserves situées dans la vallée du ruisseau du village de Chen Liutangou, ce qui était particulièrement nécessaire au vu de sa position sur le flanc, nous l'avons déployé en une seule ligne. Pour engager la réserve de Chen Liutangou au combat, le simple ordre du général Zashchuk ne suffisait pas — il fallait une demande motivée appropriée du général Yangzula, à transmettre sous le feu ennemi, sur trois verstes vers le chemin de fer, puis que cette demande soit adressée au commandant du XVII<sup>e</sup> corps. Tout cela augmentait le temps nécessaire pour engager la réserve de Chen Liutangou de vingt minutes à deux heures, et privait en même temps la réserve de l'orientation adéquate.

La même chose, à plus grande échelle, se répète avec les principales forces du VI<sup>e</sup> corps sibérien, qui constituent, en réalité, la seule réserve de l'armée de l'Ouest, mais qui ne sont pas subordonnées à son commandant, attendant simplement les ordres du général-adjutant Kouropatkine. Nous avons organisé notre groupement de combat selon le modèle du dispositif de combat linéaire ; dans ce dispositif, la deuxième ligne ne soutient pas, mais remplace la première ligne ; ainsi chez nous, les réserves sont entrées en combat lorsque la première ligne nettoyait déjà le champ de bataille.

Toutes les vérités exprimées concernant les avantages de l'organisation de la gestion sur le champ de bataille en profondeur, et non de manière linéaire, sont tellement élémentaires qu'il se pose la question : nous ne pouvions pas ne pas les connaître ; pourquoi les avons-nous enfreintes ?

Une disposition en profondeur des troupes, permettant de développer une grande ténacité sur un secteur donné du champ de bataille, relie organiquement les réserves à la force de combat principale et, par conséquent, correspond davantage à la situation où l'on décide d'engager ces réserves sur ce secteur. En revanche, si la situation exige l'engagement des réserves sur un nouveau front, comme ce fut le cas à Mukden, une disposition préalable en profondeur des troupes ne conduira qu'à devoir rassembler des régiments séparés par division pour former des unités combinées.

Au 29 septembre, le général en chef Kouropatkine n'avait pas encore pris de décision définitive concernant l'emploi au combat des troupes de l'aile droite. La zone de déploiement du VI<sup>e</sup> corps sibérien, la possibilité de déployer la 35<sup>e</sup> division pour entrer en combat dans un autre secteur – tout restait incertain. En l'absence de sa propre décision et dans le désir d'adapter ses actions à celles de l'ennemi, il était naturel de vouloir disposer de réserves non liées organiquement aux unités de combat, représentant des groupes indépendants. Il était naturel de suivre un ordre linéaire, avec un mélange ultérieur des unités. La perturbation de



l'organisation constante, si caractéristique de notre commandement en Mandchourie, n'était pas une action délibérée, mais la conséquence de l'absence d'une décision claire et de son exécution cohérente. Les Japonais devaient eux aussi perturber leur organisation lorsqu'ils devaient, pour contrer nos offensives – même seulement supposées – s'écarter de l'idée principale de l'opération (5e division dans la bataille sur la rivière Shahe).

Dans notre contre-attaque, de grandes forces ont participé — jusqu'à 14 bataillons ; mais elle n'a pas eu de succès, car elle a été menée dans une direction erronée. Les 3 bataillons de réserve du colonel Vannovsky, formés à partir des troupes en retraite, bien sûr, n'étaient pas capables de manœuvrer — ils pouvaient seulement être poussés, autant que possible, vers l'ennemi. Mais il n'en est pas de même pour les 7 bataillons des régiments de Yukhnovsky et de Morshansky. Nous ne nous attarderons pas sur l'errance des troupes de Yukhnov, qui se sont dirigées non pas vers le village de Xiaoduntai mais vers celui de Lunwanmiao, bien qu'il faille noter que toute mention de l'absence de guides est complètement inopportune. Un régiment qui reste 2 heures à 2 verstes en arrière du front doit savoir quels villages se trouvent devant lui, quelles unités y sont stationnées et comment se déroule le combat ; bien sûr, une telle reconnaissance, lors d'un déploiement en profondeur de chaque secteur, est beaucoup plus facile que lorsque les unités de la deuxième ligne sont indépendantes de la première. Concentrons notre attention sur le fait que ce régiment a été dirigé vers le village de Xiaoduntai, à l'intérieur de l'encerclement japonais. Si l'encerclement ennemi écrase nos troupes, il est tout à fait inutile de continuer à envoyer sans cesse de nouvelles réserves dans le même piège. Il faut chercher à mettre l'ennemi, à son tour, dans la « tenailles de feu » et y diriger la réserve. Il aurait été assez judicieux pour le régiment de Yukhnovsky de se déployer non pas à gauche du régiment de Vannovsky, mais à droite, entre celui-ci et le colonel Stakhovich, afin que les unités japonaises coincées dans notre disposition puissent être prises sous un feu croisé acharné. L'art tactique d'un commandant doit permettre à ses troupes d'entrer dans la bataille dans les conditions les plus favorables, et non de les laisser être dispersées par l'ennemi avec le minimum d'effort.

Pour diriger le régiment de Yukhnovsk beaucoup plus efficacement, il n'était pas nécessaire de posséder une habileté particulière, mais nous comprendrons facilement les motifs qui ont poussé à concentrer toute la contre-attaque sur le village de Xiaoduntai, si nous nous rappelons que nous avons laissé à proximité de ce village 16 canons. À une heure de l'après-midi, la bataille n'était encore pas perdue. D'un côté, le général-major Glasno se tenait, de l'autre le colonel Stakhovich. La masse principale de l'artillerie japonaise, qui avait préparé son tir uniquement sur les villages situés le long de la rivière Shilihe, n'était pas en mesure de soutenir les unités de la 6e division qui avaient franchi ses lignes. L'infanterie japonaise, désorganisée par l'attaque, ne pouvait compter que sur ses propres forces. Dans les arrières les plus proches se tenaient sans utilisation nos 56 pièces d'artillerie. Avec un peu de prévoyance, elles auraient déjà été prêtes à ouvrir le feu depuis une distance de 3 verstes sur les Japonais ayant percé les lignes. Mais si le tir depuis une position protégée n'était pas préparé, se présentait alors l'occasion de déplacer plusieurs batteries sur une position découverte et de soumettre les unités japonaises ayant percé sous un feu croisé.

Dans les moments critiques du combat, l'artillerie doit se sacrifier. Nous, dans ces moments critiques, sacrifions notre infanterie, en allant à la défaite — à cause d'une tentative infructueuse de sauver des biens, pour la somme de 150 000 roubles. La compagnie, chargée de couvrir l'artillerie, doit la défendre jusqu'au dernier degré ; mais les chefs, qui placent la protection de leur artillerie au-dessus de l'accomplissement de leur mission tactique, ne prennent pas la pleine mesure de la responsabilité qui leur incombe et ne peuvent qu'endurer les défaites.

La contre-attaque menée avec des forces insuffisantes et à peine identifiée du colonel Stakhovich n'a pas pu provoquer une rupture dans le combat ; en tout cas, le feu derrière l'aile qui enveloppait la 6e division a tempéré l'élan des Japonais et nous a assuré une retraite

relativement calme. La démonstration du général-major Bolotov, qui a coûté 600 hommes, nous montre une fois de plus que la réalisation de tels coups n'est plus appropriée dans le combat moderne. En se fixant un objectif offensif quelconque — prendre une ou deux localités — il fallait le prendre au sérieux : organiser une reconnaissance adéquate, réunir des forces suffisantes, les diriger correctement, leur assurer le soutien de l'artillerie, etc. Les promenades sous le feu ennemi avec un objectif purement démonstratif sont inacceptables.

L'absence d'énergie dans notre contre-attaque, comme le non-emploi complet de toutes les forces du XVIIe corps (notamment l'artillerie) pour le combat sur le front, s'explique par le fait que la position sur la rivière Shilikhé n'était pas pour nous la principale, mais la position avancée. Le général d'armée Kouropatkine voulait la nettoyer dès le matin du 29 septembre ; le chef de l'Ouest, à son tour, envisageait de se retirer vers le soir. Il est extraordinairement difficile pour l'attaquant de déloger un défenseur d'une position unique et claire ; mais s'il subsiste un doute sur le fait de savoir si la position principale ne se trouve pas à l'arrière et si ce que l'on défend actuellement n'est qu'une position secondaire, avancée, alors l'ennemi réussira, dès sa première réussite, à lever ce doute et à signifier un repli vers la « position principale » ; et plus les troupes participent à la défense de cette position « avancée » et au repli ultérieur, plus l'ampleur de la défaite ressentie sera grande. Pour vaincre, il faut une décision ; l'emploi large de positions avancées masque le plus souvent l'absence d'une décision clairement définie.

Outre les erreurs de l'administration russe décrites ci-dessus, les Japonais doivent le succès de leur offensive à un combat énergique sur tout le front dès le matin du 29 septembre. Outre la faveur du hasard — la possibilité de progresser furtivement par le ravin — l'attaque du village d'Ershidiaz était facilitée par sa position dans l'angle sortant de la position russe, ce qui permettait à l'attaquant de combattre avec le feu sur un front plus large. L'atteinte ici par les Japonais d'une supériorité triple en nombre d'artillerie avait son importance ; il était particulièrement important que l'extrême aile droite du XVIIe corps au village d'Ershidiaz ne bénéficie d'aucun soutien d'artillerie ; une batterie placée en retrait aurait paralysé toute tentative d'attaque sur le flanc et aurait attiré sur elle une partie importante de l'artillerie japonaise.

On peut dire avec assurance que si les Japonais s'étaient arrêtés devant les pertes liées à l'avancée sur le front d'une position fortifiée et ne s'étaient pas rapprochés à portée de tir rapproché devant le front du général Yanzhula et du colonel Stakhovich, nous aurions pu en temps voulu couvrir la brèche dans notre position par le feu d'artillerie et d'armes à feu. Mais un combat énergique sur le front immobilise l'ennemi, capte toute son attention, aveugle ses forces et perturbe la communication entre ses unités. Les intervalles les plus petits dans la disposition de l'ennemi, lorsque ses réserves se sont intégrées à la formation de combat et qu'il ne représente qu'une seule ligne, dont toute l'activité est réduite à zéro, permettent non seulement de percer, mais aussi de frapper l'ennemi par segments. Face aux Japonais, qui s'étaient approchés de nous sur un large front de 800 à 600 pas, entre Ershidiaz et Idunlunyantun, il n'y avait pas d'intervalle facilement couvert par le feu, mais deux flancs de deux commandants, chacun occupé par sa propre mission. Ce flanc, qu'aucune manœuvre de la division de la Garde n'avait pu atteindre lors du combat du 13 août, puisque le IIIe corps sibérien n'était pas engagé sur le front, a été trouvé ici auprès du XVIIe corps, bien que les troupes russes se trouvent encore plus à l'ouest.

## **Chapitre sept**

### **Combat pour la baie de Léietou le 28 septembre 1904**

Le 28 septembre, le général d'armée Kouropatkine attendait les résultats de l'attaque menée par l'unité orientale sur 20 bataillons de l'aile droite japonaise. L'unité occidentale continuait à se renforcer. Pour remplir l'espace entre l'unité orientale et l'unité occidentale, le général d'armée Kouropatkine procéda à l'utilisation du groupe central de la réserve générale. Le IV<sup>e</sup> corps sibérien fut déployé en ligne de combat ; le flanc droit de son secteur, sous le commandement du général de division Levestam, occupait le 28 septembre une hauteur au sud-est du village de Santaitszy. Pour protéger le IV<sup>e</sup> corps sibérien d'une attaque par l'ouest et relier sa position à celle de l'unité occidentale, le général d'armée Kouropatkine fit avancer deux saillies et occupa ainsi les extrémités des hauteurs qui tombent dans la large vallée de la rivière Shilihé. La brigade du général de brigade May, empruntée à la réserve du Xe corps, prit position sur les hauteurs au nord du village d'Utias—Santaitszy ; des unités du corps d'armée, encore en réserve derrière le centre, à savoir les régiments de Novocherkassk et Paritsinsky, commencèrent à se déployer sur Dvuroga et les collines voisines.

Les troupes du général de division May — régiments de Penza et de Tambov, 1 escadron, 16 canons — ont atteint les hauteurs au nord du village de Santaitszy dès le 26 septembre, et elles disposaient de 48 heures pour renforcer leur position. Le terrain se compose d'une série de petites collines rappelant en hauteur la colline Duderhof\*); du crêt principal, des arêtes étroites se prolongent vers le sud-ouest ; celle qui avance le plus dans la plaine et qui couvre le tir depuis le crêt arrière se termine par la colline « Boisée », qui atteint le même niveau que la crête de Kavelakht dans sa partie centrale. À son pied, dans un ravin peu profond, coule un ruisseau se jetant dans la rivière Shilihe.

Le terrain offrait la possibilité de choisir trois positions : le long du ravin, sur la colline boisée, sur la crête des hauteurs ; ces positions possédaient des caractéristiques différentes. La position inférieure, le long du ravin, se trouvait à une distance de 3 à 4 verstes des hauteurs commandées par la rive gauche de la rivière Shilihé et, de ce fait, n'offrait pas d'avantages particuliers pour la première phase du combat. Mais elle permettait un excellent tir à 2 500 pas, avait une étendue suffisante pour le déploiement des chaînes d'infanterie, disposait d'une communication cachée le long du front et de deux points d'appui : s.s. Utiass et Santaitsy. La deuxième position, sur la colline boisée, offrait une vue magnifique, mais ne formait qu'un front étroit de 300 à 400 pas, bien visible sur la plaine dégagée. La troisième position, sur la crête des collines plus élevées, avait un tir à longue distance insatisfaisant et, de plus, était tellement en retrait que sa conservation dans nos mains ne garantissait pas encore le flanc droit du IV<sup>e</sup> corps sibérien contre un encerclement rapproché. Ces inconvénients, qui privaient la dernière position d'importance, ont poussé le général d'armée Kouropatkine, qui n'avait vu cette région que de loin, à exiger que le lieutenant-général May maintienne impérativement la colline boisée.

Le général-lieutenant May a échelonné la défense sur ces trois positions de la manière suivante : la position le long du ravin était occupée par une garde ; la position sur la colline boisée était initialement occupée comme point avancé à l'avant du flanc droit par une compagnie et des chasseurs ; mais le jour de la bataille, le 29 septembre, elle était déjà défendue par six compagnies, et sur ses deux flancs, à 40 coudées et 15 coudées respectivement, étaient disposés quatre canons chacun ; de plus, en conséquence de l'avertissement du commandant de l'armée pour se préparer à une éventuelle attaque sur le flanc droit, à droite de la colline No 34, deux bataillons du régiment de Tambov furent avancés, positionnés le long du fossé existant, leur front orienté vers le sud-ouest, formant ainsi un repli anticipé du flanc ; à gauche, un escarpement vers le nord du village de Santaitszy était occupé, et notre disposition prenait la forme d'un angle saillant, avec un centre avancé sur la

colline boisée et les flancs flanqués. Les réserves et huit canons occupaient les tranchées sur la "position principale" le long de la crête.

L'aile droite du IV<sup>e</sup> corps sibérien — les régiments d'Irkoutsk et de Tomsk, sous le commandement du général Levéstam, occupait les hauteurs au sud de la vallée du village de Santaïtzy — Tsounyo. Dans la vallée elle-même, près de Santaïtzy, se trouvait le secteur d'artillerie de 24 pièces du général Levéstam. Ce secteur fut attaqué par les Japonais vers 5 heures du matin le 29 septembre. Après un combat acharné, les hommes de Tomsk nettoyèrent les contreforts inférieurs, mais, soutenus par les Irkoutsk, ils restèrent solidement sur la ligne suivante des collines. L'artillerie du général Levéstam était en combat intense dès le matin, subissait des pertes et infligeait encore davantage aux artilleurs japonais ; mais à deux heures de l'après-midi, en raison d'une évaluation moins favorable de la situation sur le front du IV<sup>e</sup> corps sibérien, le général Levéstam retira ses batteries vers un arrière plus profond.

Les unités qui se déployaient devant le général May et Levesta-m appartenaient à la 2<sup>e</sup> division japonaise — l'aile gauche de l'armée de Kuroki. La tâche de cette division, selon la disposition de l'armée, consistait à prendre le contrôle par une attaque nocturne des hauteurs occupées par le général Levesta-m, puis à poursuivre l'offensive vers les hauteurs au nord du village d'Elua, c'est-à-dire sur le secteur du général-lieutenant May ; il était également indiqué que la division voisine — la 10<sup>e</sup> de la IV<sup>e</sup> armée — devait avancer en coordination avec la 2<sup>e</sup> division.

Le commandant de la division a remplacé l'attaque de nuit par une attaque à l'aube, avec seulement 4 bataillons. L'ordre donné par lui vers minuit se résumait comme suit : la 3<sup>e</sup> brigade, sans deux bataillons, doit à l'aube s'emparer du secteur du général Levestam ; la 15<sup>e</sup> brigade, au moment de la prise de ce secteur, doit être prête à avancer depuis le village de Ianlanshantzi vers les hauteurs au nord du village de Elua, en coordination avec la 10<sup>e</sup> division. L'artillerie doit préparer et soutenir ces attaques. 2 bataillons de la réserve de division — près du village de Jiandao et de la colline de Yantai. L'état-major de la division — sur les hauteurs près de la colline de Yantai.

L'avancée de la 3<sup>e</sup> brigade s'est prolongée jusqu'à 13 h 30, lorsque l'on a finalement constaté qu'elle n'était pas en mesure de repousser les unités du général de division Levestam. La 15<sup>e</sup> brigade, du général de division Okasaki, s'était rapprochée pendant la nuit de la rivière Shilihe, sur la section s.s. Huanglunzi–Panlanshanci. L'artillerie de division s'est déployée devant le village de Jiangdao. La 10<sup>e</sup> division a occupé les hauteurs de la rive gauche de la rivière Shilihe face à la colline à deux cornes, où le régiment de Novocherkassk avec 2 batteries ne s'est progressivement concentré qu'au cours de la journée ; l'impression de notre position sur la colline à deux cornes a été si forte que le commandant de la 10<sup>e</sup> division n'a pas osé l'attaquer de jour et a reporté l'attaque à la nuit ; l'artillerie (72 pièces) bombardait les batteries du général Levestam et celles situées près des collines boisées et à deux cornes.

L'arrêt de l'aile droite amena le commandant de la 2<sup>e</sup> division à la décision d'attaquer la colline boisée, sans attendre la prise des hauteurs au sud du village de Santaizi. L'ordre correspondant fut reçu par le général Okasaki à 2 h 30, et on souligna encore une fois à ce dernier l'importance de coordonner ses actions avec l'avance de la IV<sup>e</sup> armée.

L'inaction de ce dernier n'a pas arrêté la 15<sup>e</sup> brigade japonaise. La tâche du général de division Okasaki conduisait à une offensive sur une distance de 2 200 pas, à travers une vallée dépourvue de tout abri, flanquée à la fois par la colline de Dvurog et par le secteur du général de division Levestam. Mais il y avait aussi des données favorables à l'attaque ; la position des Russes sur la colline boisée était parfaitement visible et bien éclairée par le soleil couchant à l'ouest ; le maintien d'une direction correcte de l'attaque sur la colline ne posait pas de difficultés ; on pouvait seulement s'attendre à un feu modéré sur le front étroit de la position russe sur la colline boisée ; les batteries russes interrompaient leur feu par des intervalles fréquents et certaines avaient déjà disparu ; en raison de la facilité d'observation, un bon

soutien par le feu d'artillerie pouvait être attendu, et puisque sur ce secteur du champ de bataille seule la 15<sup>e</sup> brigade avançait, toutes les batteries de la 2<sup>e</sup> division et les plus proches de la IV<sup>e</sup> armée pouvaient la soutenir. Ainsi, à ce moment, la situation se présentait assez favorablement pour les Japonais ; le général Okasaki devait cependant craindre que l'apparition d'un objectif si tentant, comme six bataillons d'infanterie sur une plaine parfaitement lisse, ne provoque une nouvelle concentration des forces russes et leur attention sur ce secteur du champ de bataille. Le meilleur moyen d'éviter l'entrée en action de nouvelles batteries russes et de tirs de flanc organisés provenant des batteries déjà présentes était la rapidité dans le franchissement de l'espace découvert. C'est à cela que recourut le général de division Okasaki.

La 15<sup>e</sup> brigade s'est déployée de manière cachée dans le ravin de la rivière Shilihe, sur une longueur de 4000 pas ; le 16<sup>e</sup> régiment était à droite, le 30<sup>e</sup> à gauche ; un intervalle de 800 pas restait entre les régiments, mais les régiments devaient avancer selon des directions convergentes : les points de repère étaient les flancs intérieurs des deux régiments, tous deux dirigés vers le sanctuaire sur la colline boisée. En première ligne se trouvaient 10 compagnies ; chaque compagnie, après avoir laissé un peloton en soutien, déployait 2 pelotons ; ainsi, initialement, sur 3200 pas de ligne de tirailleurs, il y avait 1400 tireurs, c'est-à-dire qu'il y avait un tireur pour chaque 2-3 pas. Chaque bataillon avait une compagnie en réserve : les réserves régimentaires comptaient 2 à 3 compagnies ; la réserve de brigade atteignait 4 compagnies, 2 de chaque régiment, et se déplaçait derrière le flanc gauche le plus menacé. De plus, à la demande du général Ogasaki, la 10<sup>e</sup> division a avancé 2 bataillons du 20<sup>e</sup> régiment en retrait derrière son flanc gauche, en cas de contre-attaque russe venue du côté des régiments de Novoherkassk et Tsaritsyn. Le 20<sup>e</sup> régiment, toutefois, a été retardé et n'aurait pas été en mesure de contrer un coup de flanc de la brigade rapidement avancée du général Ogasaki. Pour garantir l'avancée côté droit, une compagnie du 16<sup>e</sup> régiment avait pour mission de former un écran vers le village de Santaizi. Sur le flanc droit également, mais une heure plus tard, devait suivre la réserve de la division pour la capture du village de Santaizi.

Toutes les réserves et les soutiens avançaient en formation simple, en partie échelonnée ; les soutiens de compagnie se trouvaient à 250 pas derrière les lignes ; plus loin, à 500 pas, suivaient les réserves de bataillon. L'instruction générale — pour toute la brigade, en particulier pour le 30<sup>e</sup> régiment, le plus exposé au feu sur le flanc, était de chercher à atteindre le ravin d'Utiás le plus rapidement possible.

À 3 h 30, environ 400 pièces d'artillerie concentrèrent leur feu sur un front étroit de la colline boisée ; un épais nuage de fumée la recouvrit. Les troupes japonaises sortirent du ravin de la rivière Shilihe et progressèrent par petites foulées sur 600 à 800 pas ; nos avant-postes et chasseurs du ravin d'Uchias ouvrirent sur eux un feu assez rare à 1 400 pas. Les troupes japonaises, après cinq minutes de feu, continuèrent leur avancée par longues courses en bataillons entiers. Elles ne rencontrèrent pas l'artillerie adverse sur le front, car l'attaque japonaise eut un tel effet sur le régiment Domontovich qui défendait la colline boisée que celui-ci, décidant de tenir fermement avec l'infanterie, renvoya immédiatement son 128<sup>e</sup> batterie à l'arrière. De même, le général May trouva à l'arrière une position convenable pour la batterie stationnée en « position principale », et ainsi, à ce moment décisif, 16 pièces d'artillerie furent retirées à l'arrière. En réalité, vers 2 h de l'après-midi, le général en chef Kouropatkine, pour soutenir le général May, ordonna à la 2<sup>e</sup> batterie du 43<sup>e</sup> régiment d'artillerie de se rendre à la colline double ; cette batterie arriva en position lorsque Okasaki ordonna de commencer l'offensive ; mais la préparation du tir sous le feu de l'artillerie japonaise prit plus d'une heure ; pendant ce temps, une grande partie de la 15<sup>e</sup> brigade avait déjà pu se mettre à l'abri dans le ravin d'Uchias. Sous le feu de cette batterie, dès la fin de la cinquième heure du soir, les derniers échelons de la brigade d'Okasaki furent principalement touchés ; ainsi, deux shrapnels précis firent 50 pertes dans deux compagnies de réserve du

16e régiment ; ce feu obligea les réserves régimentaires et de brigade à avancer par courtes courses de 50 à 70 pas, difficilement visibles pour l'artillerie.

Dans les chaînes de tir, les pertes ont commencé seulement lorsqu'ils se sont approchés pour une visée constante vers le ravin Utiàs, où la garde de surveillance était relativement peu aveuglée par l'artillerie japonaise. Malheureusement, comme la défense acharnée du ravin Utiàs n'était pas prévue dans nos calculs, c'est justement à ce moment-là que le retrait de nos avant-postes a commencé. Quarante minutes après le début de l'assaut, 2200 pas jusqu'au ravin Utiàs ont été parcourus par le 30e régiment japonais, qui se trouvait dans une position particulièrement menacée. Les chaînes du 16e régiment ont légèrement accusé un retard, notamment sur son flanc droit, qui était bombardé par des tirs d'armes à feu à longue distance depuis le secteur du général Levestam et devait légèrement se tourner vers l'est.

Ayant traversé la rive droite du ravin d'Utiass, les Japonais ont engagé un combat acharné de tir à distance de 600 à 700 pas de notre position, au cours duquel il est apparu que le versant sud-ouest de la colline boisée constitue en partie un espace mort et est en partie bombardé par les Russes sur un front très étroit. L'artillerie japonaise envoyait des centaines de projectiles sur le sanctuaire en pierre au sommet de la colline à 129 mètres, autour duquel se regroupaient les réserves russes et qui pouvait devenir un point d'appui.

Le feu depuis la position principale de tir sur la rive droite du ravin Utiass a duré 35 minutes. Pendant ce temps, les réserves sont arrivées et, en utilisant le ravin Utiass, se sont concentrées contre l'espace mort. À 4 h 45, le centre de la brigade du général Okasaki a lancé une attaque sur une bande faiblement bombardée, et à 5 h 10, il a capturé Kumirsho. Le passage d'une bande de 2 verstes de large et l'attaque ont pris seulement 1 h 40. Les pelles, que les Japonais n'avaient pas utilisées pendant toute l'avance, ont immédiatement été mises en action pour creuser des tranchées de tir à genoux.

À peine les Japonais se trouvèrent-ils sur la colline boisée à la place de nos troupes — initialement également sur un front étroit — que l'artillerie japonaise réduisit considérablement son feu ; une partie des batteries de la 2e division se déplaçait vers le village de Iian-lanshancy ; il n'y avait plus de bons objectifs. Nos batteries commencèrent alors à bombarder énergiquement la colline boisée et la brigade du général Okasaki subit des pertes importantes ; nous, cependant, n'avons pas profité du moment de sa désorganisation pour une contre-attaque énergique. Les Japonais facilitèrent considérablement sa position en occupant le village de Santaitsy avec la réserve de la 2e division. Le général-lieutenant May se concentra initialement sur la position « principale », et d'ici le matin du 30 septembre, il l'avait également nettoyée.

L'importance de la capture de la colline boisée était considérable, car elle facilitait dans une large mesure l'attaque frontale de la division de la garde contre le IVe corps sibérien ; en même temps, ayant été le premier à traverser la vallée de la rivière Shilihe et à s'accrocher à sa rive droite, le général Okasaki a mis en place dans des conditions beaucoup plus favorables l'attaque nocturne de la colline à deux sommets par la 10e division.

Les pertes de la brigade du général-lieutenant May peuvent être estimées à environ 1 300 hommes ; la brigade d'Okasaki, composée de 4 800 hommes en effectif, a perdu 921 hommes — 19 %. Les pertes les plus lourdes ont été subies par le 30e régiment — 23 % ; elles ont été largement causées par le feu de l'artillerie, déjà après la prise de la colline boisée. Les Japonais ont tiré en moyenne 35 cartouches par fusil, mais pour un tireur, il faudra probablement le double de cette quantité, ce qui donne une cadence de tir d'une cartouche par minute d'arrêt.

Lors du danger général de se déplacer sous le feu sur l'esplanade ouverte, si vivement illustré par l'annulation de l'attaque de jour sur le secteur de la 10e division, le mouvement dense et rapide de la brigade du général Okasaki ne pouvait qu'être jugé contradictoire avec les exigences contemporaines du combat. Certains le considèrent comme une erreur ; une

avancée plus rare mais soutenue, utilisant davantage le feu et recourant fréquemment à la pelle — méthode de l'offensive de la II<sup>e</sup> armée sur le front du XVII<sup>e</sup> corps lors de la même bataille sur la rivière Shakhé — aurait conduit, selon les partisans des tendances boers en tactique, au même succès à moindre coût. La méthode apparemment erronée, employée par la brigade du général Okasaki, s'explique par le fait que la brigade combattait depuis six mois dans les montagnes, où les conditions de l'offensive sont totalement différentes. Cette explication, toutefois, ne peut nous satisfaire, car quarante jours avant cette bataille, nous avons vu le général Okasaki mener sa brigade vers les approches de la colline de Nézhin avec un grand sang-froid et une prudence extrême. Il est également peu acceptable de souscrire à l'avis du témoin, le général Hamilton, qui attribue le succès de l'attaque « audacieuse » du général Okasaki à la mauvaise maîtrise du tir par l'infanterie russe. En réalité, le tir des fusils depuis la colline boisée, qui n'arrêta pas l'avancée des Japonais, était mauvais, mais non pas en raison du niveau de compétence des fantassins, mais à cause de la situation tactique. À 10-15 pas du front russe non masqué sur la colline se trouvait un canon japonais ; de plus, dans deux ou trois compagnies serrées de fantassins tirant dans des directions divergentes, se trouvaient dix compagnies japonaises mieux réparties, tirant dans des directions convergentes. Dans ces conditions, où se trouvait notre défense, il est peu probable que même une partie composée exclusivement de meilleurs tireurs aurait obtenu des résultats significativement meilleurs.

Malgré toutes les améliorations de l'armement à feu, les attaques diurnes à découvert demeurent encore aujourd'hui non seulement possibles, mais également nécessaires ; la position isolée d'un secteur de la ligne ennemie, le développement insuffisant de ses positions d'infanterie sur le front, la facilité de repérage, le bon soutien de l'artillerie et la possibilité de traverser rapidement un espace exposé au feu ennemi — tout cela crée une situation qui incite les commandants d'infanterie à mener l'attaque à un rythme accéléré. La rapidité de l'avancée, tant que la puissance de feu ennemie le permet, protège mieux les troupes contre de lourdes pertes que la construction méthodique des tranchées. Bien qu'il soit désormais beaucoup plus difficile de se repérer dans la disposition de l'ennemi, du fait de l'allongement des distances de combat, il est souvent possible de repérer des moments favorables à des actions actives, et il serait erroné de ne pas déployer toutes les forces pour profiter de ces instants. Une offensive méthodique, avec de longues pauses et une progression lente vers les positions d'infanterie les plus proches de l'ennemi, ne doit pas être un modèle pour une imitation aveugle. Tous les retards, les pauses, les observations dans toutes les directions, les combats prolongés, les accumulations et les déplacements laborieux qui ne sont pas nécessaires dans un cas donné ne font que ralentir l'avancée, faire perdre du temps, briser l'élan des troupes et entraîner une lourde punition en raison d'une préparation insuffisante des commandants d'infanterie. La zone de tir de fusil de l'ennemi peut être franchie en un mois ou en trente minutes, selon la situation. L'évaluation des actions, inutiles dans le cas présent et dont l'élimination nous permet d'accélérer non seulement le rythme de l'attaque mais aussi l'atteinte de l'objectif fixé, dépend de la perception visuelle des commandants d'infanterie. Le général-marin Ogasaki avait sans aucun doute raison en profitant de la pause dans le travail de notre artillerie et de la faiblesse de nos positions d'infanterie pour atteindre par une attaque rapide le ravin d'Utias. Toute pause supplémentaire sur la plaine déjà franchie aurait été absolument inopportune ; si la brigade du général-marin Ogasaki les avait reproduites sur la base de ce qui se pratiquait habituellement, elle aurait dévoilé l'absence de flexibilité de la préparation tactique nécessaire au succès dans un combat moderne. Quant aux pertes, une avance lente aurait sans doute causé des sacrifices supplémentaires ; déjà les derniers échelons de la brigade subissaient de plus lourdes pertes que les premiers. En tout cas, la considération des pertes ne doit pas être décisive — il faut avant tout viser l'atteinte de l'objectif ; lors de l'avancée, ces mêmes pertes affectent moins le moral des troupes que lors d'un arrêt prolongé sur place.

Il est instructif que le général Okasaki, ayant une vaste expérience des opérations nocturnes (batailles sur la colline de Niejine), n'ait pas reporté l'offensive à la nuit, bien qu'il

en ait eu toute la possibilité, en raison de l'indication de la nécessité de coordonnées des actions avec la 10<sup>e</sup> division. Il ne faut pas reporter à la nuit ce qui peut être fait le jour, surtout il ne faut pas craindre les pertes dues aux armes modernes perfectionnées lors d'une offensive à la lumière du jour, lorsque la situation de combat de tir se présente favorable pour nous. L'engouement pour les opérations nocturnes ne doit pas nous faire oublier que tout l'organisation des armées modernes est conçue de manière à permettre les grandes offensives pendant le jour.

Quelles mesures faudrait-il prendre pour une défense plus efficace de la Colline Boisée ? Avant tout, il était nécessaire de prévoir la constitution d'un front de tir plus large contre l'ennemi. Le flanc gauche pouvait être appuyé sur le village de Santaitsy, en accordant la plus grande attention à l'enveloppement de l'accès sud-ouest à la Colline Boisée, qui était peu exposée au tir depuis la colline elle-même. Cette tâche aurait justifié l'affectation de deux canons au village de Santaitsy. Le flanc droit ne devait pas être orienté vers le nord-ouest en raison de la présence d'un fossé pratique ; ici, sur la plaine, l'installation de tranchées ne nécessitait que peu de temps. En raison du risque d'attaque venant de l'ouest, deux bataillons affectés au flanc droit étaient mieux placés en décalé, avec l'objectif de couvrir le front de 133 jusqu'au secteur de la colline et du village d'Utias inclus. Les habitants de Tsaridyn formeraient le dernier échelon.

La vallée ouverte de la rivière Shilikhe offrait une large zone exposée au feu de l'artillerie ; la dispersion de nos positions d'infanterie avec de grands intervalles entre les sections occupées entravait le soutien mutuel par le feu des fusils ; sans une puissante artillerie, qui par son feu puissant à longue portée aurait relié ces sections séparées en un tout, chacune d'elles, dans la lutte contre l'armée ennemie, était laissée à ses forces limitées. Il fallait insister sur le déploiement de nombreuses batteries, qui restaient encore en réserve auprès du général en chef Kouropatkine. Dans tous les cas, les chefs de groupes sur les collines de Dvouroga et de Lesiston devaient établir une liaison étroite entre eux et assurer mutuellement le soutien possible avec les batteries disponibles.

Lors de la pleine démonstration du feu d'artillerie japonais à quatre heures de l'après-midi, le succès d'une transition prolongée des troupes de Tsaritsyne vers le flanc de la brigade de M. Okasaki apparaissait douteux. Mais il était extrêmement souhaitable d'apporter un certain secours aux défenseurs de l'angle sortant à la colline boisée, et si la position initiale ne permettait pas un tel appui par le feu, il ne fallait pas s'arrêter pour abandonner la tranchée et les fossés déjà réalisés, et avancer de l'épaule droite deux ou trois compagnies sur l'endroit découvert afin d'en gêner le flanc aux Japonais attaquants. Mieux vaut combattre sans tranchées que de rester attaché à de telles tranchées, dont la situation ne satisfait pas aux exigences de la situation de combat.



## **Chapitre huit**

### **L'attaque de la colline aux deux cornes dans la nuit du 29 septembre 1904**

L'espace de distance d'environ un verst entre les unités du général-lieutenant May sur la colline boisée et l'avant-garde du général-mass Rjabinkine—le flanc droit de l'escadron occidental—n'était protégé au matin du 28 septembre que par quelques détachements de chasseurs. Derrière cet espace se trouvait la partie intacte du groupe central de la réserve générale—le 1er corps de l'armée. Sa protection se situait à 4 versts au nord de la colline de Dvurogaya. Pendant ce temps, sur la rive gauche de la rivière Shilihe, en face de cet espace, les Japonais étaient déjà présents dès le matin, et les combats s'intensifiaient progressivement sur les zones voisines—près des généraux May et Rjabinkine. Une telle situation nous a obligés, au cours du 28 septembre, à prendre des mesures pour occuper plus solidement cet espace afin d'établir une liaison étroite entre notre centre et l'escadron occidental, et de protéger le général May contre une attaque sur son flanc droit.

Tout cet intervalle était commandé par le mont Dvuroga, qui s'avançait loin dans la plaine ; c'est vers lui que se dirigeaient les unités affectées à la défense de l'intervalle. À neuf heures du matin, le poste des chasseurs du général Rjabinkin fut relevé par une compagnie du régiment de Novocherkassk, qui occupa le sommet du mont et son versant sud-ouest. À midi, le secteur près du mont était déjà occupé par 2 bataillons et 8 canons ; les signes de l'avancée japonaise, le feu de l'artillerie et l'attaque préparée du Mont Boisé obligèrent le général en chef Kouropatkine, à quatorze heures, à renforcer le secteur d'un bataillon, et à seize heures encore par un bataillon et 8 canons ; de plus, un bataillon du 37e régiment de Tsaritsyne fut envoyé dans l'intervalle entre les monts Dvuroga et Boisé, mais il fut retardé en raison d'une position en retrait.

Au total, sur ce secteur, sous le commandement du général Mandrāka, d'ici le soir, 4 bataillons de Novotcherkassk, 1 bataillon de Daritsyntsev et 16 canons ont été déployés à partir de la réserve générale. De plus, le général Riabinkin a pris le village d'Impan, mais le lien entre le bataillon dans le village d'Impan et les Novotcherkassk n'a pas été établi. La communication faisait également défaut sur le flanc gauche. Descendus à six heures du soir, les crépuscules ont caché aux Novotcherkassk la prise de la colline boisée par les Japonais, et la nouvelle ne leur est parvenue que trois heures plus tard. Entre-temps, la perte de la colline boisée a provoqué le retrait du bataillon du régiment de Tsaritsyn. Au cœur de la nuit, le général Mandrāka a appris par ses compagnies du flanc gauche que son flanc était complètement ouvert au sud-est. Pour cela, le 1er bataillon du régiment de Samara a été mis à sa disposition.

Pour la nuit, le général Mandryka occupait la disposition suivante : la colline était occupée uniquement par la première compagnie des Novocherkassiens ; les autres compagnies du 1er bataillon avec 8 canons occupaient une position dans le village de Tagau, en bordure de son versant nord ; la batterie était ici placée sur la ligne des chaînes d'infanterie pour ouvrir, autant que possible, un feu abrité par la colline à deux cornes sur la gauche, cependant, les approches vers la colline à deux cornes depuis le village de Tapu, extrêmement difficiles en soi (des falaises), recevaient seulement une faible défense frontale. Les 3e et 4e bataillons, sous le commandement du lieutenant-colonel Klingenberg, étaient installés près du village de Tanhayshi ; ce secteur était fortement occupé en raison de l'attention suscitée par l'attaque du général Okasaki sur le flanc gauche. La réserve était constituée par le 1er bataillon des Novocherkassiens ; une compagnie était détachée pour couvrir la 2e batterie de la 43e brigade d'artillerie qui bombardait la ligne d'avancée du général Okasaki, et l'autre compagnie avec le drapeau était en arrière, près du village de Tsandiatun. Le bataillon des

Samariens fut amené vers la colline à deux cornes dans la deuxième heure de la nuit. Les compagnies creusaient des tranchées au fur et à mesure de leur progression vers la zone de combat ; une compagnie de sapeurs arrivée construisait des abris pour les batteries.

Contre nos 5 bataillons, déployés sur un front de 2,5 verstes, dès le matin se trouvait la 10<sup>e</sup> division japonaise, qui comptait, avec sa brigade de réserve, 14 bataillons, 36 régiments d'infanterie et 36 pièces d'artillerie de montagne. La tâche de la division consistait en un enveloppement profond de la position du général May et de tout le VI corps sibérien, coup qui, en liaison avec l'attaque frontale de l'armée de Kuroki, devait anéantir définitivement notre centre. La concentration ici de la majeure partie des forces sur un front d'environ 4 verstes, le renforcement de la 10<sup>e</sup> division par les réserves du commandement suprême en infanterie et en artillerie, son engagement tardif au combat, préparé par les combats de l'armée de Kuroki la nuit et à l'aube du 28 septembre, et par le combat d'une autre, la 5<sup>e</sup> division de la IV<sup>e</sup> armée, placée en éclaireur contre le X<sup>e</sup> corps, la disposition derrière elle des derniers éléments de la réserve du commandement suprême — tout cela donnait à l'action de la 10<sup>e</sup> division le caractère de cette dernière frappe décisive de la réserve générale, dont l'effet était incomparablement #38. La colline aux deux cornes, Napoléon savait balayer les formations ennemies ébranlées par les combats. La direction de l'attaque était indiquée; il ne restait qu'au commandant de la 10<sup>e</sup> division de choisir le moment pour son lancement.

La plaine uniforme de la vallée de la rivière Shilihe et le profil imposant du mont Dvurogoy, sur lequel étaient visibles quelques soldats russes, ont fait forte impression sur le commandant de la division, le général Kawamura, qui a reporté l'attaque de cette position jusqu'à la capture du mont boisé par le général Okasaki. Ainsi, les forces japonaises importantes sont restées inactives toute la matinée devant une seule compagnie de Novoherkassk. La reconnaissance rapprochée faisait défaut. Le retrait des troupes de Tsaritsyne depuis le détachement intermédiaire est également passé inaperçu.

La décision finale d'attaquer n'a été prise qu'à 17 h 40, après la prise de la colline boisée. La nuit est rapidement tombée, et les troupes devaient s'occuper de leurs missions et se préparer à l'attaque nocturne déjà dans l'obscurité. En raison de manquements dans le service de communication, le 10<sup>e</sup> régiment — l'aile la plus à gauche — n'a reçu les instructions définitives qu'à 23 heures.

La disposition de la 10<sup>e</sup> division prévoyait que la 20<sup>e</sup> brigade devait s'emparer des hauteurs à l'arrière du général May, et elle, revenant à 1 heure du matin dans le ravin de Menadu, la colline boisée et le village de Syaopu, se dirigeait vers un éperon intermédiaire occupé pendant la journée par les habitants de Tsaritsyn ; le secteur de la 8<sup>e</sup> brigade était séparé par la ligne conventionnelle Syaopu—pied ouest des hauteurs à l'arrière du général May ; la 8<sup>e</sup> brigade devait commencer l'offensive depuis la ligne Tagiu—Syaopu, également à 1 heure du matin, s'emparer d'abord de la colline à deux cornes et ensuite soutenir l'attaque de la 20<sup>e</sup> brigade. Chaque brigade devait disposer de sa propre réserve. La 10<sup>e</sup> brigade de réserve s'est avancée depuis la rive gauche de la rivière Shilihe à 1 heure du matin et a suivi le centre.

En outre, le chef de la division donna aux commandants réunis au sommet près du village de Suijiazhan des instructions verbales sur des questions détaillées. Les compagnies, déployées en formation de combat, devaient avancer en ligne déployée ; il était permis de tirer uniquement à ces compagnies, et seulement dans des cas exceptionnels. Les réserves de brigade et de division suivaient en ligne des colonnes de compagnies. Les troupes devaient porter des manteaux et fixer un brassard blanc sur la manche gauche. À 12 h 30, toutes les réorganisations devaient être terminées, et à 1 h du matin, au signal lumineux, l'offensive commençait.

La 8<sup>e</sup> brigade est arrivée en retard ; ce n'est qu'une demi-heure après le signal lumineux qu'elle a atteint sa position de départ. Le 40<sup>e</sup> régiment, avec 2 bataillons en disposition de combat et 1 bataillon en réserve, formait l'aile droite ; le 10<sup>e</sup> régiment, ayant 3

bataillons sans les 2 bataillons du 20e régiment, détachés sur le flanc gauche pour soutenir le général Okasaki dans le combat pour la colline boisée ; cependant, comme la nuit, il n'y eut pas de combat pour le général Okasaki, ces bataillons rejoignirent, à l'initiative du commandant du régiment, leur brigade et attaquèrent avec elle. Les 2 bataillons de la 39e régiment, par leur position sur le flanc gauche, formaient l'aile gauche. Les premiers coups de feu des éclaireurs de la compagnie de Novoherkassk, occupant la colline à corniches jumelles, blessèrent le commandant de la brigade et celui du 10e régiment. Sur le flanc gauche, un désordre se produisit, car tous les bataillons du 10e régiment se rassemblèrent dans le village de Tapu et se mêlèrent partiellement. Après la panique, qu'on réussit à maîtriser, une part importante du 10e régiment se détacha vers la droite et, avec le 40e régiment, attaqua le village de Tanhaïshi ; un autre groupe avançait progressivement contre la compagnie défendant la colline à corniches jumelles, tandis que le détachement sur le flanc gauche se dirigea vers la gauche, sur le secteur du 1er bataillon de Novoherkassk, puis recula dans le désordre.

L'aile droite de la 8e brigade, ayant perdu tout contact avec la 20e brigade qui était partie bien en avant, enveloppa le IIIe et le IVe bataillons de Novotcherkassk près du village de Tankhaïchi ; un combat d'infanterie acharné s'y déclencha à des distances de 50 à 300 pas et dura de 2 heures du matin jusqu'à l'aube ; de nombreuses compagnies russes et japonaises épuisèrent toutes leurs cartouches, et en recharger dans les conditions d'un combat nocturne était impossible.

Les hauteurs que la 20e brigade visait étaient déjà non pas dans l'arrière-garde du général en chef May, mais occupées par ses forces principales, ayant laissé la crête directement au nord de la Colline Boisée. Cependant, les avant-postes de la 20e brigade, qui avait commencé son déplacement à 1 heure du matin selon le dispositif, n'avaient pas atteint notre position. À 2 heures du matin, la brigade, fortement désorganisée, se trouvait au pied des hauteurs ; derrière elle, depuis le village de Tanghaïchi, on entendait le bruit d'un combat animé : des tirs par rafales, des cris de « hurra » et de « banzai », le chant de l'hymne japonais, par lequel on tentait d'arrêter la panique et les tirs qui éclataient à différents endroits parmi leurs propres troupes. La 20e brigade avait naturellement changé son front de 90°, toutes les unités étaient complètement mélangées et le commandant de brigade n'avait d'autre choix que de pousser cette masse en avant, vers la Colline à Deux Cornes, derrière les défenseurs du village de Tanghaïchi. Bientôt, il fut blessé et le commandant du 39e régiment fut tué.

La 10e brigade de réserve, réserve de la division, se trouvait à 3 h 30 dans la région au sud-est du village de Tan Haishi ; son chef, ayant constaté grâce à ses reconnaissances le changement de direction de l'attaque de la 20e brigade, prit, de sa propre initiative, la décision d'aider à la prise du village de Tan Haishi, et ordonna à ses régiments de s'y rendre également. Le 20e régiment de réserve se déploya à gauche et se fondit dans la masse de l'infanterie japonaise encerclant le village ; cependant, l'ordre n'atteignit pas le 10e régiment de réserve qui resta à l'est, bloquant l'attaque japonaise provenant des troupes du général May.

Entre 4 et 5 heures du matin, le IIIe et le IVe bataillon de Novoherkassk, entourés par des forces écrasantes et ne recevant aucun soutien, se fraient un chemin par petits groupes vers l'arrière. Un petit groupe de courageux résistants restait sur le champ de bataille jusqu'à l'aube, repoussant les tentatives désordonnées des Japonais de lancer un assaut.

Le général-major Mandryka considérait qu'il était particulièrement important de conserver la colline des Deux-Cornes, et c'est uniquement dans ce but qu'il employait sa réserve. Il avait occupé la sculpture sur la colline des Deux-Cornes avec la 1re compagnie de Samariens, mais elle se retira rapidement sous la pression de la 20e brigade. Le chemin de retraite de la compagnie de Novoherkassiens, qui occupait la dent ouest, était coupé, et elle périt sur les hautes falaises. Pour faciliter la retraite depuis le village de Tankhaïshi, le général-major Mandryka occupa avec deux compagnies de réserve la dent est des Deux-Cornes et fit

une faible tentative pour reprendre la sculpture, avançant par compagnie sur les pentes nord et sud des Deux-Cornes.

Un dense brouillard matinal enveloppait le champ de bataille. À la demande de soutien, le général Mandryka reçut la promesse de l'envoi de deux compagnies, qui, bien sûr, ne pouvaient pas changer le sort du combat. Les batteries se retirèrent, pour éviter d'être prises — l'une pendant la nuit, l'autre à l'aube. Le général Mandryka décida de ramener ses troupes en arrière. Pour assurer le rassemblement des unités en retraite, il occupa une position arrière très défavorable près du village de Tsandyatun, au pied de Dvurogoy. À sa gauche, sous la pression du général Okasaki, se retirait et s'installait sur les hauteurs au sud du village de Khamatan l'unité du général May n°142. Une poursuite décisive de la 10e division aurait pu produire des résultats importants, mais elle n'était capable d'aucun renforcement actif. Les unités étaient trop mêlées, et personne ne prenait l'initiative d'une offensive plus poussée ; deux commandants de régiment et les deux chefs de brigade étaient hors de combat, et le commandant de division se trouvait au village de Suiczjashan. L'aube révéla un échange de tirs entre le 20e régiment de réserve et les unités du 10e régiment japonais : le premier attaquait et le second défendait la saillie occidentale de Dvurogoy. Ce n'est qu'autour de midi que les Japonais réussirent à se réorganiser ; jusque-là, selon les mots des officiers japonais, une contre-attaque vigoureuse des Russes aurait pu mettre toute la division en fuite.

Dans ce secteur de hauteurs — le général-lieutenant May, auquel la 20e brigade devait avancer, et où personne ne se trouvait le matin, ce qui laissait le flanc gauche du général Okasaki découvert, la 11e brigade de réserve a été dépêchée depuis la réserve de l'armée. En soutien à la 10e division, le 40e régiment de réserve a été envoyé. Au cours du 29 septembre, des régiments de réserve ont été avancés devant le front de la 10e division, ce qui lui a permis de se réorganiser. Cependant, dans les combats ultérieurs sur la rivière Shakhe, elle participa déjà de manière faible.

Nos pertes s'élèvent à environ 800 hommes ; les pertes japonaises à 1 310 hommes.

Si nous comparons les résultats de ce combat de 14 bataillons japonais contre 14 compagnies russes avec les résultats de l'attaque de la brigade du général Okasaki — 6 bataillons japonais contre 8 russes — nous arrivons à la conclusion que l'attaque de jour a nécessité moins de forces, a beaucoup moins sollicité les troupes participantes, a coûté moins de pertes et a davantage affaibli les rangs de l'ennemi. Le succès en journée peut généralement être utilisé plus largement, tandis qu'un combat nocturne sérieux prive longtemps les troupes de leur capacité à agir de manière active, en raison d'un épuisement moral et physique intense. L'offensive nocturne présente des inconvénients majeurs, et il est digne de remarque que les unités ayant combattu la nuit, même celles ayant réussi, recourent rarement une deuxième fois à des attaques nocturnes. La nuit, l'infanterie attaquante perd un allié de jour — le feu d'artillerie ; le soutien de l'artillerie bénéficie beaucoup plus à l'attaquant qu'à la défense. Lors du siège de Port-Arthur, où la supériorité décisive en artillerie était du côté des Japonais, après la première expérience infructueuse, ils ont complètement renoncé à utiliser le temps nocturne pour les attaques.

Cependant, l'organisation de l'attaque japonaise contre Dvuroguie était extrêmement insatisfaisante et, par son désordre, rappelle notre attaque infructueuse de la colline de Nezhinsk dans la nuit du 20 août. Néanmoins, le chef de la 10e division, le général Kawamura, qui devint par la suite commandant de la 5e armée, jouissait d'une réputation de général habile ; toute une série d'erreurs, de malentendus et de coïncidences constitue un compagnon inévitable de tout combat nocturne, et lors de l'évaluation de la pertinence des attaques nocturnes, il faut tenir compte de leurs conséquences défavorables.

À l'heure actuelle, la difficulté d'une attaque nocturne, par rapport à l'époque de l'événement décrit, a augmenté en raison de l'utilisation répandue des mitrailleuses et des projecteurs de campagne, qui ont considérablement renforcé le feu défensif pendant la nuit. À

tout moment, l'attaquant peut se retrouver dans un faisceau de lumière intense et être abattu par le feu de mitrailleuse à des distances rapprochées lors d'un combat nocturne. La seule présence chez l'ennemi de moyens d'éclairage artificiel oblige l'attaquant à renoncer à l'utilisation de formations serrées lors d'une attaque de nuit. La longueur du front des compagnies et des bataillons va s'étendre, et la gestion, qui représente déjà presque des difficultés insurmontables, rencontrera encore de nouveaux obstacles. La tâche de la 10e division dans le combat nocturne a été extrêmement compliquée par son déploiement sur le front sur 4 verstes, ce qui a d'abord entraîné une perte de communication, puis un mélange des unités. À l'avenir, il faudra tenir compte de tels fronts larges.

Peu importe comment nous estimons les inconvénients des combats nocturnes, lors de la guerre suivante, il faudra souvent y être confronté — car les combats modernes ne se limitent pas aux étroites limites du jour, et chacune des deux parties ne cessera pas son activité la nuit. De plus, certaines missions militaires spécifiques peuvent parfois être exécutées plus efficacement la nuit que le jour — notamment lorsque la situation oblige à prendre au sérieux l'action d'une artillerie non coordonnée. Le raisonnement précédent vise seulement à mettre en évidence l'erreur de l'inaction pendant le jour à cause des avantages trompeurs d'une attaque dans l'obscurité. Le commandant de la 10e division avait tort, ayant la possibilité de prendre la colline de Dvurog par une attaque de jour et retardant celle-ci pour tenter sa chance la nuit. Le succès possible la nuit ne doit pas servir à justifier l'indécision d'un commandant, craignant d'agir sous le feu du jour.

Même en l'absence de toute préparation pour le tir nocturne, le feu des Novocherkassiens lors de la défense de la colline Dvurogoy causait déjà aux Japonais de plus grandes pertes à des distances allant jusqu'à 600 pas. L'effet moral du feu la nuit est encore plus grand que le jour. Notre feu arrêta les Japonais, les obligeait à se jeter à terre, à tirer de façon désordonnée dans toutes les directions, les commandes et signaux étant incapables d'interrompre le tir, et certaines compagnies ne se taisaient que par l'épuisement complet des munitions, qu'il est impossible de réapprovisionner la nuit. Le feu nocturne de l'attaquant est incomparablement moins efficace ; il perd beaucoup plus que le défenseur ; la précision absolue du tir de ce dernier, en raison de distances plus courtes du combat nocturne et de l'absence de l'influence écrasante de l'artillerie ennemie, peut, avec une certaine préparation, s'avérer même supérieure à la précision de tir de jour, sur des cibles plus rares et plus éloignées.

Notons la complexité des dispositions pour le combat nocturne, expliquée par le fait que le commandant supérieur, organisant un combat de nuit, doit prévoir toute une série de questions dont la résolution dans un combat de jour pourrait être laissée à l'initiative des commandants subordonnés. La nuit, du fait de la visibilité limitée de chaque commandant subordonné et de son impossibilité de guider ses voisins sur le changement de son rôle de combat, il est souhaitable que la coordination de toutes les actions avec les ordres reçus soit plus précise que le jour. Une initiative comme celle manifestée, par exemple, par la 20e brigade, ayant changé l'orientation de l'attaque de 90° contre la cible désignée, peut entraîner dans un combat nocturne des incidents fâcheux.

Ces complications des ordres pour le combat nocturne — instructions du commandant de division à chaque brigade d'avoir sa propre réserve, délimitation de la zone d'avancée entre les brigades, exigence de mesures particulières pour assurer le flanc gauche de la 8e brigade, indication de mener toutes les compagnies de la première ligne en front déployé, synchronisation précise de tout le déplacement, instructions pour l'ouverture du feu, etc. — ne peuvent en aucun cas atteindre la formulation pour les troupes, sous forme de tâches de combat individuelles, exigeant d'avancer tout en maintenant leur place dans l'ordre de bataille général. Dans l'attaque décrite de la colline Dvurogaya, la 8e et la 20e brigade ont reçu leurs tâches indépendantes, et dans le développement ultérieur du combat, les différentes groupements de combat formés par elles travaillent sur des tâches particulières. Les

premières informations sur cette attaque de la 10e division indiquaient la formation de 23 bataillons en trois lignes, à de petits intervalles et distances, et une progression graduelle de cette disposition purement de contrôle, réduisant à zéro l'autonomie des commandants individuels. Aux premiers tirs, un tel regroupement de troupes se serait effondré, et si la seule préoccupation des commandants se limitait à maintenir leur position, la défaite de la 10e division aurait été assurée. En coordonnant plus étroitement les actions des commandants individuels, il reste néanmoins nécessaire d'indiquer à chacun son objectif particulier afin qu'au milieu du désordre, inévitable pendant la nuit, il puisse consciemment travailler à sa réalisation.

Les principales erreurs des Japonais étaient les suivantes. L'absence de reconnaissance rapprochée les obligea, le matin, à s'arrêter devant un profil occupé seulement par les chasseurs de la colline à deux cornes ; la transmission tardive des ordres pour l'attaque nocturne a privé les régiments de la possibilité de prendre à temps leur position initiale, d'examiner les lieux, d'organiser leur reconnaissance rapprochée et de reconnaître le passage à travers le ravin de la rivière Shilihe afin de traverser les villages sur un large front. En conséquence, malgré l'orientation donnée par le massif à deux cornes se découpant à l'horizon, les bataillons avançaient selon des directions entrecroisées, les unités se sont mélangées, beaucoup ont tiré sur leurs propres troupes et ont montré plusieurs moments de confusion aiguë, proche de la panique.

Il convient également de noter le manque de patience des commandants japonais, pressés de jeter leurs troupes du côté du village de Tanhai. Il faut bien comprendre qu'un combat pour un village, défendu avec ténacité, nécessite beaucoup de temps ; même avec une supériorité numérique considérable, il faut plusieurs heures pour prendre un village. L'arrivée du 20e régiment de réserve a accru le désordre chez les attaquants, mais a à peine accéléré la prise du village de Tanhai.

Notre consommation des réserves est tombée dans l'extrême opposé. Goutte à goutte, le régiment de Novocherkassk se rassemble sur la colline de Dvurogaïa ; le commandant de l'armée se sépare avec grand regret de chaque compagnie de sa réserve. En plus du fait que l'attention que le général d'armée Kouropatkine a accordée au secteur de la colline de Dvurogaïa nuisait à la conduite générale de la bataille, une attaque plus précoce de la 10e division japonaise nous aurait fait regretter que la colline de Dvurogaïa ait été occupée uniquement de manière progressive. Puisque la colline de Dvurogaïa a été reconnue comme ayant une grande importance tactique, il fallait également l'occuper immédiatement avec des forces suffisantes.

La même erreur est commise pendant la bataille nocturne par le général de division Mandryka, en employant sa réserve par compagnie. Comme l'importance de la chapelle située sur la selle du Mont Dvurologui, pour conserver la colline entière sous notre contrôle, avait été reconnue, il aurait fallu occuper cette chapelle non pas avec une seule compagnie, mais avec un bataillon entier. De même, il aurait fallu entreprendre les actions actives non pas avec des compagnies isolées, mais en rassemblant toutes les forces disponibles, en retirant les compagnies des secteurs non attaqués, en s'assurant, dans la mesure du possible, de l'assistance des voisins. Tant que le village de Tanhaïshi et la dent ouest du Dvurologui tenaient, il était donc possible, en l'espace de trois heures, de se préparer et de porter aux Japonais un coup soudain, qui avait de nombreuses chances de mettre l'ennemi en fuite panique.

La défense serait plus avantageuse pour nous si, en prévision du combat nocturne, notre position était resserrée ; à S. Tanghaïshi, il vaudrait mieux, en raison de la vulnérabilité du flanc, se préparer à l'envelopper, en déplaçant la défense jusqu'au village même et en le mettant en état défensif. Il serait préférable de placer les principales forces du général-major Mandryka pour la nuit au point tactique le plus important — Kumirne sur Dvurogoy, même si

cela n'était pas pratique pour les troupes. Les exigences militaires devaient être résolument privilégiées par rapport aux considérations matérielles.

## Chapitre neuf

### Attaque de l'usine Putilov

Du 1er au 2 octobre, l'armée japonaise atteignit la rivière Shakhe sur le secteur Linshingpu—Lamatun—Sahepu. Le combat avait déjà duré six jours, l'armée avait perdu un cinquième de ses effectifs, et les troupes étaient extrêmement épuisées. Le général Oku, conformément aux instructions reçues du commandant en chef, ne prévoyait pas de poursuivre l'offensive plus avant et les Japonais se retranchaient. Cependant, le combat continuait, et la situation était particulièrement critique pour la 5e division à Sahepu : devant elle, des unités du 10e corps étaient constamment visées, tandis que des unités du 1er corps d'armée occupaient sur le flanc une colline qui fut ensuite appelée Putilovskaya. Les forces russes devant la 3e division croissaient, et il fallait s'attendre à une transition de leur part à l'offensive. Quant à la IVe armée voisine, elle se renforçait à quatre verstes derrière, sur le front Chaplinza—Putsova, d'où le flanc droit de la 3e division ne recevait pas un soutien effectif suffisant. Par conséquent, à la demande de la IIe armée, la IVe armée détacha de sa réserve un détachement composite du général Yamada, composé du 41e régiment de campagne et du 20e régiment de réserve, ainsi que du 2e bataillon du 20e régiment de réserve, qui participa à l'attaque de la colline Dubrorog, tirant sur ses propres troupes. 149 batteries de campagne et 3 batteries de montagne, soit au total 5 bataillons et 30 canons ; la composition hétérogène de ce détachement s'explique par le fait que les combats prolongés, pendant lesquels le commandement japonais modifia plusieurs fois ses décisions, avaient perturbé l'organisation régulière des troupes. Le 41e régiment de la IVe armée restait le seul régiment de la 5e division, dont les forces principales avaient été transférées à l'est ; le 20e régiment de réserve restait le seul régiment de la 10e brigade de réserve dans la réserve d'armée — les autres se trouvaient dans la partie active.

Le soir du 2 octobre, la troupe du général Yamada repoussa les parties de la 22e division se trouvant à la colline de Putilov et à la colline avec l'arbre « Iovitrodsкая », et le matin du 3 octobre, il les en délogea avant qu'elles ne puissent recevoir des renforts. Ensuite, le général Yamada passa à la défense. Le commandant plaça le flanc droit de la position — la colline de Novgorod — sous la garde du 41e régiment, déployant deux bataillons en première ligne et laissant un bataillon en réserve derrière la colline. Le flanc gauche — la colline de Putilov — fut occupé par deux bataillons du 20e régiment de réserve. C'est également ici que se trouvait l'artillerie de la troupe, car de cet emplacement il était pratique de tirer en oblique sur les unités du Xe corps qui pressaient la 3e division.

Dans l'après-midi, l'unité du général Yamada a été vivement bombardée par l'artillerie ; en soirée, il est devenu clair que les Russes avaient décidé de l'attaquer. Le général Yamada, soucieux de la sécurité de son artillerie, ordonna aux batteries de reculer vers une position plus éloignée dans le dos avec la tombée de la nuit. Les batteries commencèrent à exécuter cet ordre, mais leur déplacement fut retardé à cause de la boue.

Quand il fit sombre et qu'un combat éclata dans le détachement de M. Yamada, la 3e division envoya pour le soutenir un bataillon du 18e régiment, qui arriva jusqu'au village d'Uijdaloza et se trouva ainsi derrière le secteur du 20e régiment de réserve.

Au 3 octobre, le général d'armée Kouropatkine a réussi, en prélevant des réserves de la détachement oriental, une force de 22 bataillons et 4 batteries sous le commandement du général de division Gernhross, à la transférer vers l'ouest ; l'arrivée de cette réserve permettait d'entreprendre des actions actives contre l'armée japonaise. La perte soudaine, dans la matinée du 3 octobre, de la colline avec l'arbre, mettant le Xe corps dans une situation difficile et offrant aux Japonais tous les avantages de la position sur la rivière Shakhe, a contraint le général d'armée Kouropatkine à se fixer comme objectif immédiat des actions actives : reprendre cette position importante aux Japonais.



Pour l'attaque frontale de la colline avec l'arbre, étaient d'abord désignés les trois régiments de la 22e division (86e, 87e et 88e), sous le commandement du général Novikov, qui venaient tout juste de nettoyer la colline et de se placer en partie dans le village d'Udyatun, et en partie au pied même de la colline, dans le village de Sakhean. Le soutien le plus proche était fourni par la brigade du général Putilov (19e et 20e régiments d'infanterie de V.-S.), initialement prévue pour attaquer le flanc droit de la 3e division japonaise sur le secteur Sakhepu-Shalantsza, ce qui était impossible tant que la colline avec l'arbre était entre les mains des Japonais. La brigade du général Putilov s'arrêta à 16 heures à l'ouest d'Udyatun, à droite de la 22e division. Le commandement des troupes attaquant la colline fut confié au général Putilov; temporairement, le chef de son état-major fut nommé le colonel Zapolski, officier éminent de l'état-major général.

Depuis trois heures de l'après-midi, les collines ont été bombardées depuis le nord par quatre batteries du général Novikov, et depuis le nord-est par deux batteries du IVe corps sibérien. Le général Putilov, à 16 heures, à Udjatoun, a indiqué au général Novikov, qui s'était présenté à lui, le plan suivant pour l'attaque : afin d'éviter des pertes excessives, l'assaut commencera au crépuscule, à 18 heures ; le général Novikov mènera depuis Udjatoun une attaque frontale sur la colline avec des arbres, tandis que le général Putilov, avec sa brigade, l'attaquera par encerclement par l'arrière.

En complément du plan prévu par le général Putilov, la colline avec l'arbre a également été attaquée depuis l'est. Le général-lieutenant Gerngross, chef de la réserve, déplacé vers l'ouest depuis la composition de l'escadron de l'Est, en reconnaissant la colline avec l'arbre depuis l'est, est arrivé à la conclusion qu'elle pouvait être attaquée commodément depuis le village de Lutszyatun ; après avoir demandé l'autorisation au général-adjutant Kouropatkine, à 15 h 15, il ordonna au 36e régiment de fusiliers V.-S. de se rendre au village de Lutszyatun et d'attaquer depuis là la colline avec l'arbre. Le général-major Putilov fut informé de cela à 17 heures ; les unités de la 22e division avaient déjà commencé l'attaque à ce moment-là et ne pouvaient pas être averties.

La réserve la plus proche des troupes attaquantes était le 11e régiment de Semipalatinsk, derrière le flanc gauche de la 22e division.

Le général Novikov n'avait pas encore eu le temps de revenir du général Putilov que le recul par rapport au plan prévu commença : les unités de la 22e division passèrent à l'offensive à 16 h 50 au lieu des 18 heures prévues, sur l'initiative des commandants de régiment. Les unités avancées de la 22e division à Sakheyan furent prises sous le feu de leur propre artillerie, et l'on pouvait s'attendre à ce qu'avec un délai supplémentaire, elles nettoient cette localité, importante comme point de départ pour l'attaque de la colline avec un arbre. De plus, les motifs incitatifs à un mouvement immédiat vers l'avant étaient l'affaiblissement du feu d'artillerie japonais, le travail des Japonais pour renforcer la colline et le désir d'accomplir au moins une partie du travail de combat à venir à la lumière du jour ; les unités de la 22e division n'avaient pas encore été complètement bombardées, et un combat nocturne n'était pas souhaitable pour elles.

Les unités de la 22e division ont atteint le village de Sa Heyan avec de faibles pertes et, après un combat d'infanterie énergique à la lisière sud de ce village, ont commencé l'attaque en traversant la rivière Shahe. La largeur de la rivière à cet endroit est d'environ 20 pas, avec une profondeur ne dépassant pas un arshin ; les pentes de la colline boisée se jettent abruptement dans la vallée de la rivière. Certaines compagnies ont réussi à grimper sur les pentes abruptes et à s'accrocher aux flancs de la colline boisée. La traversée de la rivière Shahe, sur un front étroit, dans la zone de feu rapproché des Japonais, a coûté des pertes importantes et a entraîné un embrouillement de tous les trois régiments, serrés dans les espaces morts et moins exposés. Directement en face du front de la division massée se trouvait un front continu de deux bataillons japonais, et ils repoussaient par le feu rapproché toutes les tentatives de la division pour prendre le sommet ; les trois commandants des

régiments de la 22e division ont été blessés en essayant de faire avancer la division, mais grâce aux efforts des officiers, la 22e division n'a pas reculé et a maintenu sa position, soutenant à courte distance un feu intense sur le sommet de la colline. À 20 heures, l'avance de la division s'est arrêtée.

La brigade du général Poutilov, ayant appris le début de l'offensive de la 22e division avant 18 heures, se mit également en marche un peu plus tôt. À la septième heure du soir, il faisait déjà sombre ; la direction du mouvement était facilitée par la lune qui brillait exactement au-dessus du secteur des positions japonaises à attaquer. Le 19e régiment, ayant 6 compagnies en première ligne, 2 compagnies en réserve de bataillon et 4 en réserve de régiment, avançait directement vers la colline, tandis que le 20e régiment descendait le long du flanc ; le mouvement se déroulait en ordre complet, sans encombre par le feu japonais. Lorsque les compagnies en avant se trouvèrent à 50 pas des tranchées, les Japonais ouvrirent le feu – mais il était déjà trop tard : le 20e régiment de réserve fut immédiatement repoussé et poursuivi, réussissant à empêcher les Japonais d'emporter 9 canons de campagne, 5 canons de montagne et 1 mitrailleuse. Une résistance plus sérieuse fut rencontrée au village de Uidyaloz, occupé par un bataillon du 18e régiment, avancé en soutien à la 3e division. Après un combat acharné, à 13 heures, une grande partie du bataillon avait été anéantie et les restes se retirèrent vers le village de Kudyaza, où progressivement tous les fragments de l'unité du général Yamada se rassemblèrent, sous la couverture de la réserve de la 3e division.

Des parties de la brigade du général Poutilov s'étaient dispersées et se rassemblaient avec peine ; sur la gauche, en direction du sommet de la colline avec un arbre, les tireurs soutenaient un feu intense.

Le 36e régiment d'infanterie, avancé jusqu'au village de Lüzjutun, devait effectuer une marche de flanc sur 2 à 3 verstes devant le front de la IVe armée, sur une distance de plus de 10 verstes, avant d'attaquer la colline avec le village. Déjà lors de l'approche vers le village de Lüzjutun, le régiment avait été repéré depuis le front de la IVe armée et bombardé avec des shrapnels ; mais c'est là la seule aide fournie par la IVe armée à l'unité du général Yamada.

Le 36e régiment quitta le village de Lüzjiatun à l'heure convenue — 18 heures, et, disposant de ses trois bataillons en ligne de bataille, s'approcha subrepticement et en ordre complet d'une colline avec un arbre. Dans chaque bataillon, derrière la chaîne de sentinelles, deux compagnies attaquaient en front étendu et deux compagnies étaient en réserve. Les I et III bataillons, avançant près de la rivière Shahe, atteignirent vers 20 heures la région du flanc droit du 41e régiment japonais, qui était violemment bombardé par la 22e division, et furent accueillis par le feu M 43. Le bataillon du 36e régiment d'infanterie de l'Est infligea alors une attaque coordonnée à la baïonnette contre la réserve du 41e régiment japonais près du sommet de la colline avec un arbre, frappant le flanc japonais et s'accroupissant. Le IIe bataillon, ne rencontrant aucun obstacle, atteignit le sommet de la colline où se trouvait la compagnie porte-drapeau du 41e régiment ; les deux autres compagnies de la réserve de régiment du 41e venaient juste d'avancer pour soutenir la formation de combat engagée avec la 22e division. Le commandant du 41e régiment réussit à ordonner au porte-drapeau de se retirer en arrière, tandis que lui-même, avec une onzième partie de sa compagnie, fit face à l'assaut de notre faible bataillon. Après un échange de tirs, l'effectif total du 36e régiment était de 27 officiers et 1502 hommes, parmi lesquels, lors de cette bataille, 22 officiers et 750 hommes furent mis hors de combat, presque tout le I<sup>er</sup> bataillon. Avec quelques tirs à bout portant sur les Japonais, nos tireurs se précipitèrent derrière les officiers et massacrèrent les Japonais. Le bataillon du 36e régiment d'infanterie de l'Est s'installa au sommet de la colline, sous le feu intense de la 22e division et de la brigade du général-major Putilov, et fut immédiatement attaqué par deux compagnies revenues de la réserve du 41e régiment japonais. Comme à ce moment-là l'attaque de la 22e division cessa, le 41e régiment désigna d'autres unités pour une contre-attaque contre le 36e régiment. La colline avec l'arbre (Novgorod) le matin du 4 octobre 1904. Le bataillon repoussa les Japonais lors de quatre

engagements, mais fut lui-même presque anéanti ; le commandant du 36<sup>e</sup> régiment, qui n'avait pas réussi à établir de liaison ni avec la 22<sup>e</sup> division, ni avec la brigade du général-major Putilov, ni même avec l'arrière, où des demandes de renfort furent envoyées à deux reprises, décida de battre en retraite ; à 23 heures, le régiment commença à se rassembler dans le village de Lüzjiatun, d'où il se retira vers le village de Sahetun, où, avant l'attaque, son équipement fut déposé.

Toute direction des combats chez les Japonais avait disparu ; l'observation du sommet de la colline par le 36<sup>e</sup> régiment d'infanterie offrait aux nôtres une route de retraite. La 22<sup>e</sup> division, qui s'était installée, reçut l'ordre du général Putilov de s'emparer de la colline avec le village avant 5 heures du matin. À 4 heures du matin, le 7<sup>e</sup> peloton et les chasseurs du 87<sup>e</sup> régiment de Nepchlotsk ont chassé les derniers Japonais du sommet. Le champ de bataille restait en notre possession, et nous nous sommes empressés de commencer à le renforcer.

Nos pertes lors de cette attaque ont atteint 3 000 hommes. Les pertes japonaises s'élevaient à environ 1 200 hommes, et dans le 41<sup>e</sup> régiment\* ainsi que dans le bataillon du 18<sup>e</sup> régiment, le nombre de tués était nettement plus élevé que celui des blessés, ce qui caractérise la ténacité et la férocité des combats survenus.

Une conséquence immédiate de la perte des collines fut le retrait de la 3<sup>e</sup> division japonaise depuis les positions flanquées de la colline de Glutilov jusqu'à la rivière Shakhe et le nettoyage de la zone, difficilement conquis, sur le front du X<sup>e</sup> corps à Sakhépu. Nos troupes avaient déjà remporté dans cette guerre, avant l'attaque de la colline boisée, des succès significatifs, mais uniquement en défendant ou en avançant par parties près du régiment. La prise de la colline de Glutilov fut le premier succès d'actions actives d'une force importante. La victoire obtenue, avec la capture de trophées, avait, en plus d'une grande signification tactique, une immense valeur morale et, bien sûr, compensait largement les pertes importantes que nous avons subies lors de cette attaque. Apparemment, un attaquant dans un combat nocturne, faisant face à une résistance tenace, subit toujours des pertes plus importantes que le défenseur ; le tir sur ses propres troupes lors d'une offensive de forces importantes, surtout lors d'encercllements menant à une attaque sur des directions convergentes, doit être considéré comme un phénomène habituel.

Le feu inflige également de lourdes pertes la nuit ; cette fois-ci, notre centre et notre aile gauche s'en sont rendus compte. L'ouverture du feu par la défense à courte distance, comme cela a été fait — probablement par manque d'attention — par le 20<sup>e</sup> régiment de réserve, ne peut être recommandée que si des obstacles artificiels sont présents ou si une plus grande retenue des troupes est observée, car tirer tranquillement à quelques dizaines de pas est extrêmement difficile, et l'ennemi peut atteindre une attaque à la baïonnette en un seul assaut ; en attendant, il est très avantageux pour la défense de forcer l'attaquant à se coucher et à ouvrir le feu, après quoi, comme l'expérience de la 22<sup>e</sup> division, des I et III bataillons du 36<sup>e</sup> régiment, ainsi que des unités japonaises lors de la bataille de Dvurogaya l'a montré, prendre en main et submerger une unité d'infanterie est extrêmement difficile.

Au total, dans l'attaque contre 6 bataillons et 5 batteries japonaises, 25 bataillons et 6 batteries ont participé. Compter sur une introduction simultanée dans le combat nocturne de forces aussi importantes, tout en maintenant un front continu, est à peine réalisable. Sur les pentes de la colline boisée (Novgorodskaya) le matin du 4 octobre 1904, malgré la passivité de l'ennemi, les aléas – dans ce cas, l'initiative de certains commandants – entraînent des décalages dans le début de l'attaque. Il était donc approprié de diviser les troupes attaquantes en trois groupes ; l'indépendance de la brigade du général-major Putilov et du 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie V.-S. par rapport au groupe du général-major Novikov leur a permis d'approcher l'ennemi plus isolément et d'attaquer avec succès. Mais évidemment, les troupes du général-major Novikov avaient besoin de renseignements sur les mouvements du 36<sup>e</sup> régiment d'infanterie V.-S. ; des mesures de communication pour un message rapide d'un

groupe sur le succès d'un autre groupe auraient dû être prises. Ayant une telle communication, le 36e régiment d'infanterie V.-S. aurait probablement trouvé la force de patienter jusqu'à ce que les Japonais dégagent complètement le champ de bataille.

La puissance des forces renforcées par les troupes dépend principalement de l'ordre plutôt que de la masse des troupes attaquant. La plus grande difficulté de diriger l'attaque en ordre se présentait sur le secteur du commandant Novikov, où les troupes étaient déjà partiellement engagées dans le combat pendant la journée et où il fallait attaquer de front une position fortifiée sur un front étroit. Le déploiement ici, dans des conditions difficiles, sur un front d'environ 1 verst avec 16 bataillons (la 22e division et le régiment de Semipalatinsk) était peu économique et entraînait des confusions parmi les unités et des pertes importantes et inutiles.

La décision des commandants des régiments de la 22e division — utiliser le temps clair pour se rapprocher de l'ennemi — doit être saluée, car tout ce qui peut être fait le jour ne doit pas être remis à la nuit. Cependant, l'absence de M. Novikov lors des premiers moments particulièrement importants en matière de gestion de l'offensive s'est fait sentir dans le manque d'organisation de la direction des régiments ici.

Les actions des Japonais, qui ont laissé presque sans soutien le détachement du général Yamada sur sa position avancée extrêmement importante, témoignent avant tout de leur épuisement après six jours de combats. Le 141e régiment japonais, tout comme les troupes de Novochemkassk près du village de Tanhaiši, a démontré la possibilité de tenir la nuit une ligne de tir de fusil face à des forces ennemies considérables sur le front. Les unités voisines des IIe et IVe armées avaient suffisamment de temps pour organiser une contre-attaque à l'est et à l'ouest de la colline boisée. Compte tenu de cette impuissance dans laquelle se trouve l'attaquant la nuit, même en cas de succès — comme par exemple la brigade du général Putilov dispersée sur toutes les pentes occidentales — et des difficultés pour l'attaquant à utiliser efficacement les réserves laissées en arrière, une contre-attaque menée en temps opportun, de manière organisée et non avec de petits paquets mais avec des forces suffisantes dès le départ, a toutes les chances de réussir. La lourde défaite du général Yamada est imputable à la passivité de ses voisins.

Le mouvement qui s'est produit à l'arrière de l'artillerie a eu un effet notable sur la ténacité de la défense du 20e régiment de réserve. La valeur combative du régiment de réserve s'est avérée bien inférieure à celle du régiment de campagne, et notre poussée a immédiatement ouvert une brèche dans le front japonais. Pendant la seconde moitié de la guerre, pour la défense des positions sur le front, les Japonais ont largement utilisé les régiments de réserve, et une offensive énergique sur un large front nous aurait révélé toute une série de telles brèches.

## **Chapitre dix**

### **La bataille pour la capture de Yuhuantun**

Le 22 février 1905, l'aile gauche des Japonais continua à s'étendre vers le nord pour envelopper le flanc droit des armées russes, qui s'était incliné en arrière.

Le succès de cette manœuvre dépendait de la mesure dans laquelle le combat sur le front avait permis de lier les forces des armées russes et de priver le général-adjutant Kouropatkine des moyens de résister à l'encerclement.

À partir de ce moment, le 22 février, les Japonais ont attaqué vigoureusement notre IIIe armée au sud de la rivière Hounhe ; sur le front ouest, profitant de l'arrivée en renfort de la 3e division fraîche du commandant en chef, les Japonais ont porté un coup vigoureux au centre de l'armée du général baron Kaulbars, en direction du secteur de la 25e division.

La 25e division, composée du 1er bataillon (sans le régiment de Livonie) et de 48 pièces d'artillerie, occupait un secteur de position avancée fortifiée, s'étendant sur 4 verstes de front, à 6 verstes à l'ouest de la gare de Mukden, qui constituait un centre d'activités des institutions arrière. Le secteur de la 25e division commençait à partir du village de Nyusingtun, incluait le redoute L5, le grand village de Yuhuantun, le village d'Idantun, appelé au combat « Trois fanzi », et le redoute n°6. Les villages avaient été mis en état de défense, les redoutes, de profil fort, possédaient un poste d'infanterie développé autour d'eux, des abris, entièrement fiables en l'absence de batteries de howitzers japonaises, et des obstacles artificiels.

S. Nyusintun a été occupé par 2 bataillons du 99e régiment d'Ivanogorod ; le 100e régiment d'Ostrov a occupé le redoute n° 5 (1 bataillon) et le village de Yuhuantun (2 bataillons), en laissant derrière le redoute n° 5, en réserve privée, 1 bataillon ; 1 bataillon du régiment d'Yuriev a occupé 1 et trois quarts des compagnies “Trois Fanzzy” et 2 et un quart des compagnies de la redoute n°6. En réserve de la division se trouvaient 2 bataillons d'Ivanogorod et 3 bataillons d'Yuriev. L'artillerie sous le commandement de A. A. Svetchine a été partiellement déployée pour le tir de couverture, partiellement sur des positions masquées derrière le centre et le secteur droit. À gauche et à droite du secteur de la 25e division, se rattachaient directement les positions des troupes des généraux Tserpitsky et Herngross.

Pour la nuit, les batteries ont été retirées derrière le village de Yuhuantun, où bivouaquaient également le 2e bataillon des Ivan Gordtsev ; le reste de la réserve de la division — le 3e bataillon des Yuryevts : pour la nuit, il a été avancé dans l'interstice entre les « Trois Fanes » et le réduit n° 6. Une et demie compagnie de mitrailleurs s'est installée pour la nuit dans les maisons à la périphérie sud du village de Yuhuantun. La sentinelle était assurée par des équipes détachées par les bataillons des unités de combat. Les avant-postes ennemis se trouvaient à une distance de 2 000 pas ; les éclaireurs maintenaient le contact avec eux.

Vers 4 heures du matin le 22 février, lorsque les secrets révélèrent l'offensive japonaise, l'aube commençait à peine à se lever ; la 25e division passait déjà de la formation de nuit à la formation de jour : les batteries se déplaçaient vers leurs positions de jour, et le 3e bataillon des Yurevtsi se dirigeait vers la zone de réserve de la division — au sud de la route de Yuquantun à Mukden.

La 5e brigade de la 3e division japonaise, sous le commandement du général Iambu, concentrée au village de Liwanpu, a reçu l'ordre d'attaquer le secteur du village de Yuhuantun. La 17e brigade de la même division se déployait à droite, mais se limitait temporairement à la défense.

Le général Nambu, ayant évalué la force des redoutes temporaires n° 5 et D1 6, dont l'attaque nécessitait un temps considérable et une préparation d'artillerie sérieuse, que la faible artillerie de la division (36 pièces) ne pouvait fournir, décida de concentrer l'attaque sur

la partie sud du village de Yuhuantun (6<sup>e</sup> régiment) et sur « Trois Fanzi » (33<sup>e</sup> régiment). Un bataillon de chaque régiment fut affecté à la réserve de brigade.

Afin de préserver le temps et les forces de la brigade, le général Nambu décida de profiter de la pénombre avant l'aube pour s'approcher de notre position, avec le fait que les régiments et le 33<sup>e</sup>, les mêmes qui le 18 août avaient envahi la colline Kustarnaya et avaient ensuite été repoussés de celle-ci. Le 33<sup>e</sup> régiment fut chassé au corps à corps par les Morshantsev et Zaraitsev du village d'Endonilu. Le 163 devait lancer l'attaque à l'aube. L'artillerie de la division, positionnée près du village de Livoanpu, devait aider la brigade à maintenir le terrain conquis.

Avançant résolument, la brigade du général Nambu a été repérée et accueillie par des tirs de fusils vers 4 heures du matin. Dans notre position se trouvait une brèche — un espace entre « Les Trois Fanzis » et le village de Yuhuantun, dans lequel les Japonais ont pénétré ; l'aube permettait déjà de s'orienter ; les Japonais ont attaqué le village de Yuhuantun et « Les « Trois Fanzis » sur le flanc.

Notre position ici n'avait pas été suffisamment planifiée du point de vue de la défense rapprochée. En particulier, le secteur critique de la périphérie du village de Yuhuantun n'était pas occupé par un garnison d'infanterie ; ici, uniquement pour des raisons pratiques, s'étaient installés des sapeurs, qui se sont trouvés surpris par les Japonais. En raison de l'absence d'un ordre suffisant de notre part, les Japonais ont réussi, à 5 heures du matin, à en partie tuer et en partie repousser ceux qui occupaient la partie sud du village de Yuhuantun et les « Trois fanzy » – Ostrovtsov, le sapeur et Yuryevtsov ; cependant, l'avancée ultérieure a été arrêtée après une contre-attaque difficilement menée par le 2<sup>e</sup> bataillon de Yuryevtsov. La brigade Nambu est passée à la défense et a commencé à se préparer à repousser les contre-attaques russes déjà engagées. Les « Trois fanzy » et les cours capturées du village de Yuhuantun ont été mises en état de défense ; des deux côtés des « Trois fanzy », malgré le sol gelé, on a commencé à creuser des tranchées ; un bataillon de la réserve de brigade a formé un barrage contre le redoute n° 6.

Malgré le succès initial, la situation de la brigade Nambu, coincée sur une distance de 2 000 pas dans la position russe, devenait de plus en plus difficile à mesure que les premières minutes de confusion s'écoulaient.

Le premier pilier de la 25<sup>e</sup> division, percé au centre, fut le feu de ses 48 canons. De plus, la redoute n° 6 tint bon et, par ses tirs, empêcha les Japonais de se calmer et interrompit leur communication avec l'arrière. Le réapprovisionnement des cartouches est devenu impossible pour les Japonais. Sur celles qui sont arrivées, en partie à l'initiative de commandants privés, en partie sur l'ordre du chef de division, 3 batailles. Les habitants d'Ivangorod et le 1<sup>er</sup> bataillon Ostrovtsev, de la réserve générale et privée, nous a permis de tenir la partie nord du village de Yuhuangtun. Les Japonais, afin de maintenir leur position, vers 9 heures du matin. 30 minutes plus tard, il a fallu utiliser les dernières réserves. Si nous n'avons pas été en mesure d'enlever immédiatement la partie sud du village de Yuhuangtun, mais de la partie nord de ce village, la brigade du général Nambu furent pris sous le feu le plus efficace et furent finalement interrompus. Les Japonais ne pouvaient plus battre en retraite, même s'ils le voulaient, le long de l'esplanade qui était abattue de deux côtés.

Bien que dès la dixième heure du matin l'équilibre des combats dans la région du village de Yuhuantun ait été rétabli par les forces de la 25<sup>e</sup> division, et que la brigade du général Nambu, placée dans une position critique, ne pouvait entreprendre aucune action dangereuse pour nous, — l'affirmation des Japonais dans la partie du village de Yuhuantun, à 6 verstes de la gare, ainsi que la surprise et l'énergie de l'attaque effectuée à l'aube, firent une forte impression sur l'ensemble de notre commandement. Les demandes de renfort expédiées depuis le secteur de Yuhuantun ont trouvé un large écho. Le secteur voisin, sous le général-lieutenant Tserpitsky, se hâta de renvoyer dans le secteur de la 25<sup>e</sup> division le 97<sup>e</sup> régiment livonien (4 bataillons). Le commandant de l'armée, le général-baron Kaulbars, a lancé ses

réserves — les régiments de Voronej et de Kozlov (8 bataillons). Le commandant en chef a envoyé depuis sa réserve 3 bataillons (Sevtsy et Kromtsy) ; au total, ainsi, pour la contre-attaque de la brigade du général Nambu, en plus d'un tiers de bataillon du secteur, 15 bataillons se mettaient en mouvement, ce qui nous garantissait une supériorité de quatre fois en forces. De plus, y furent envoyés, mais ne participèrent pas au combat, les détachements du général-major Hannenfeldt (8 bataillons, 5 batteries) et du colonel Misevich (4 bataillons, 2 batteries), ce qui portait nos forces opposées aux 6 bataillons et 36 canons du général Nambu à 38 bataillons et 112 canons.

Le régiment de Livonie est arrivé à 9 heures du matin au village de Luguntun, à 4 000 pas de l'infanterie ennemie et à 5 verstes de l'artillerie ennemie, et, après avoir envoyé des éclaireurs, s'est rassemblé dans le village en formation de réserve. Après une heure, la reconnaissance rapprochée a orienté le 165<sup>e</sup> régiment dans sa position sur le champ de bataille. Le commandant du régiment décida d'attaquer le secteur — la partie sud du village de Yuhuantun — le redoute 'K'. Les I et II bataillons formaient la partie de combat ; les III et IV bataillons les suivaient. Le déploiement depuis la formation de réserve dans le village de Luguntun prit trois quarts d'heure ; à 10 heures 45 minutes, l'offensive commença sur un terrain découvert. Bientôt, les bataillons de réserve se sont intégrés à la partie de combat.

Le feu des Japonais du « Trois fan » a fragmenté l'avancée du régiment de Livonie en deux groupes : les I et III bataillons — groupe droit, dirigé vers la partie sud du village de Yuhuantun, avançaient dans des conditions extrêmement difficiles, se sont détournés vers le nord de la direction qui leur était indiquée vers la périphérie sud du village de Yuhuantun et ont en partie pénétré dans notre secteur nord du village. Les II et IV bataillons ont reçu le soutien réel du feu de fusil provenant du redoutable JNs 6 et ont donc pu progresser dans des conditions considérablement meilleures ; 2,5 verstes ont été parcourues en 3 heures et 15 minutes ; vers 14 heures, ces bataillons se trouvaient à 400 pas de l'aile droite japonaise complètement affaiblie par notre feu, et l'assaut s'est terminé par une attaque à la baïonnette couronnée de succès.

Un peu plus tard, à trois heures de l'après-midi, une attaque énergique eut lieu par les Kozlovtssev et les Voronejsev. Les premiers visaient la partie sud du village de Yuhuantun, les seconds—les « Trois Fanzi ». Chaque régiment avançait sur un front étroit, de moins d'une demi-verste, et en conséquence adoptait une formation profonde. Le régiment Kozlov avançait ainsi : à l'avant—le commandant du régiment et le commandant du bataillon ; derrière eux marchait une compagnie, dispersée en une chaîne extrêmement espacée de 500 à 600 pas de front ; chaque tireur était séparé de 4 à 5 pas ; derrière cette compagnie et dans le même ordre suivait, à 60-80 pas, une autre compagnie—et ainsi, sur toute la demi-verste en profondeur, avançaient neuf chaînes successives. Le terrain n'offrait aucune couverture, et les shrapnels ennemis ainsi que le feu de fusil infligeaient d'énormes pertes (les Kozlovtssev perdirent environ 1000 hommes). Néanmoins, les Kozlovtssev continuaient d'avancer, comme lors d'un défilé. Dès que la première chaîne s'arrêtait pendant un temps prolongé, la suivante s'engouffrait immédiatement et la renforçait.

Les Voronégiens ont également avancé de manière approximative. Le feu japonais n'a pas arrêté l'attaque énergique. Les Voronégiens ont pris possession des « Trois Fanzi » et des tranchées environnantes, tandis que les Kozlovtsi ont pris le village de Yuquantun. Les Japonais (environ une douzaine de compagnies) ne tenaient que dans trois fermes solides à la périphérie sud du village de Yuquantun, d'où il était impossible de les déloger sans une préparation d'artillerie appropriée. Les deux canons transportés à la main et placés à quelques centaines de pas des maisons occupées par les Japonais, tirés avec des obus en shrapnel en attaque, n'ont pas réussi à ouvrir la voie pour l'infanterie à travers le mur de torchis. La même mésaventure est arrivée aux deux canons à piston qui les avaient remplacés. Vers le soir, l'attaque fut retardée : on envoya chercher du pyroxylin pour faire sauter ces maisons et ces murs, mais avant que le pyroxylin ne soit apporté, quelques Japonais

survivants se retirèrent en désordre, profitant de l'approche du crépuscule. Dans le village, 69 prisonniers furent capturés, pour la plupart blessés.

Ainsi, vers le soir, la brigade du général Nambu fut anéantie : sur 4 200 hommes, seuls 437 survécurent. Tout le secteur près de Yujuantun était de nouveau entre les mains de la 25e division. Ce succès nous a coûté 143 officiers et 5 266 soldats de rang inférieur, sortis de la ligne de combat.

La brigade du général Nambu a relié, au cours du 22 février, jusqu'à 38 bataillons sur le front, a concentré sur ce secteur les préoccupations de l'administration russe, et bien qu'elle ait été presque détruite, elle a néanmoins rempli la mission qui lui avait été confiée. Son sacrifice a considérablement facilité le développement de l'encerclement japonais.

Notre direction a réagi avec une nervosité excessive tant à notre échec à l'aube qu'à la contre-attaque suivante, qui n'a pas immédiatement donné de résultats complets, ce qui a entraîné l'accumulation sur ce secteur de nombreux renforts, qui auraient pu être utilisés avec bien plus d'efficacité contre l'aile japonaise enveloppante. On peut également noter que, bien que la victoire tactique soit restée de notre côté, son importance aurait été plus grande si les dernières cours du village de Yuhuantun avaient été prises par nous pendant la journée au cours du combat, au lieu d'être nettoyées volontairement par les restes de la 168e brigade du général Nambu. L'offensive sur Yuhuantun, commencée à 9 heures du matin et après six heures sans résultat définitif, nous a fait désespérer de la possibilité de remporter la victoire et de mettre fin à l'attaque. Entre-temps, à l'exception des irrégularités pour lesquelles nous avons payé des pertes excessives, l'attaque se déroulait avec succès : 9 % des Japonais étaient déjà hors de combat, et encore une heure de combats – et l'ennemi aurait cessé d'exister ici. Nous avons baissé les bras trop tôt.

Une attitude plus calme de la haute direction militaire envers le développement de la bataille à Yuhuantun était nécessaire aussi parce que le combat pour un objet local, offrant de telles facilités pour la défense par fragments, comme un village chinois, dure beaucoup de temps, et peu importe combien nous renforçons la partie combattante, il est impossible d'accélérer sa résolution de manière significative. Il ne faut donc pas s'étonner des pertes élevées (90 %) et de la durée de la résistance de la brigade du général Nambu à Yuhuantun, car de grosses pertes et un temps prolongé de résistance caractérisent tout combat des troupes de première classe pour un village. Nous pouvons, de notre côté, citer la défense de la partie nord du village de Sumapu le 15 janvier 1905, lors de la bataille de Sandepu-Heigoutai, une défense présentant une analogie significative avec le combat pour Yuhuantun. Après un combat acharné, la nuit, les troupes du général Baron Stackelberg parvinrent à prendre les cours nord de ce village, occupées par les Japonais ; le matin, l'avancée japonaise nous contrainst à nettoyer ce village, mais l'ordre de repli à travers la rue sous le feu ne pouvait être transmis au 1er bataillon du régiment de fusiliers, ni aux restes de quelques compagnies de fusiliers de Sibérie orientale, au total environ 800 fantassins, occupant un quartier particulier. Nous croyions avoir nettoyé tout le village à 10 heures du matin ; en réalité, soutenue par d'autres unités, la 8e division japonaise ne maîtrisait pas Sumapu avant 15 heures et ne pouvait poursuivre ce jour-là l'offensive contre les troupes du Baron Stackelberg ; les Japonais, avec d'énormes efforts et sacrifices — humains et temporels — devaient reconquérir chaque coin de clôture en terre, chaque maison ; encerclés par un ennemi dix fois plus fort, 169 de nos fusiliers tenaient encore jusqu'à 15 heures ; seuls quelques dizaines de prisonniers tombèrent aux mains des Japonais, dont seulement 2 à 3 % n'étaient pas blessés. Beaucoup de temps et beaucoup de sang — c'est le caractère du combat pour un village offrant des facilités de défense par fragments ! Un caractère extrêmement favorable à la manifestation de toute la persévérance dont la seule infanterie est capable.

Notre échec à l'aube s'explique par un respect insuffisant des exigences militaires lors de la disposition n° 49. Le dernier réduit des Japonais à la périphérie sud du village de



Yuhuantun ; les constructions ont survécu malgré le feu concentré de nos batteries à obus shrapnels. Le déploiement des troupes dans le village de Yuhuantun. La périphérie importante du village a été occupée, pour des raisons pratiques, par des sapeurs ; dans les mêmes maisons, le quartier général de la division a failli s'installer. L'ennemi était présent depuis la veille dans la zone de tir éloigné ; il n'y avait pas de surveillance solide en avant ; même à une distance bien plus grande de l'ennemi, toutes les mesures pour la défense du village auraient dû être prises. À la lisière du point d'appui, aucune faille ne doit rester sans défense, le tir dans l'obscurité depuis la périphérie doit être préparé, et tout doit être réfléchi en cas d'attaque nocturne ; il ne faut pas compter sur l'improvisation de la défense par des troupes réveillées par le combat proche.

Il est absolument impossible de s'entendre avec le mouvement du groupe de réserve pour la nuit dans l'intervalle entre la redoute et les « Trois Fanzas ». C'est la nuit qu'il n'est pas nécessaire d'atteindre l'occupation de tout l'avant de la position ; C'est la nuit qu'il faut s'efforcer d'obtenir un tel groupement de troupes que chaque groupe puisse résister indépendamment à l'infortuné Natnsk. 3 bataillons de troupes Yuriev pourraient être stationnés pour la nuit dans le village de Yuhuangtun afin de renforcer la défense de ce point fortifié, qui fait saillie vers l'avant et est plus faible que tout ce qui est protégé de l'assaut. Deux bataillons du régiment Ostrovsky n'ont pas suffi pour une occupation ferme de ce village, qui avait un contournement d'au moins 2 verstes.

En présence de fortifications solides, un bataillon et demi et 48 canons suffisaient à la moitié pour défendre le secteur de la 25e division, d'une longueur de 4 verstes, et les revers à l'aube pouvaient être évités.

La bataille pour le village de Youhuantun a souligné l'extrême nécessité d'approvisionner l'artillerie de campagne en obus explosifs adaptés à la destruction des bâtiments. Cependant, il ne faut pas croire que ces obus explosifs raseront complètement le village destiné à être attaqué. Nos shrapnels, qui traversaient les murs des maisons, ne laissaient pas de brèches visibles, mais en éclatant à l'intérieur, neutralisaient de nombreux occupants. Pour les troupes attaquantes, l'effet externe du tir d'artillerie est extrêmement important, mais pratiquement nul avec des shrapnels. Les constructions de ce même village de Youhuantun, soumises à un bombardement intensif par l'artillerie japonaise, ont néanmoins été relativement peu endommagées et représentaient un obstacle considérable pour l'assaut. Les obus explosifs impressionnent fortement le défenseur et peuvent créer une brèche dans une clôture ou un mur — à condition que le commandant de la batterie ait reçu des indications précises sur le bâtiment à viser —, mais la tâche de destruction générale des constructions de pierre éparpillées sur une superficie d'un carré de verstes est irréalisable pour l'artillerie de campagne. Les grandes attentes placées dans le feu d'obus explosifs peuvent, à la longue, mener à de lourdes déceptions ; les troupes d'assaut doivent être prêtes à éliminer directement les obstacles restés intacts après le tir d'obus. Les sapeurs avec du pyroxylin doivent être prêts à prendre place immédiatement au sein des avant-postes d'infanterie et à dégager le passage par des explosions. L'organisation de l'attaque et l'envoi en arrière de spécialistes et de matériaux nécessaires, comme cela s'est fait lors de l'attaque du village de Youhu, sont inacceptables. Mais au combat, le soutien des sapeurs ne sera ponctuel que si l'on n'est pas contraint de l'improviser, si les sapeurs travaillent de concert avec l'infanterie, même en temps de paix.

Il est intéressant de considérer la formation dans laquelle les Kozlovtsi attaquaient, éloignée du règlement, représentant un essai d'interprétation personnelle de l'expérience de la guerre. Ses caractéristiques résident dans une extrême difficulté de commandement, car chaque compagnie s'étend sur 500 à 600 pas sur le front, ce qui prive le commandant de compagnie de la possibilité d'influencer réellement ses soldats, et car, à mesure que les lignes se resserrent, il se produit automatiquement un mélange complet des compagnies ; une autre caractéristique est la seule apparente invulnérabilité de ses chaînes peu denses. Pour une

mitrailleuse, il ne peut y avoir meilleure cible que 9 chaînes à une profondeur d'un demi-verst ; chaque balle de mitrailleuse sera arrêtée par 4 à 6 chaînes ; une balle de fusil destinée à une seule rangée trouvera des victimes dans d'autres rangées et, à courte distance, pourra même tuer plusieurs hommes. En termes de vulnérabilité, cet amoncellement de chaînes clairsemées est presque équivalent à un ordre serré.

L'application par Kozlovtsy «selon l'expérience de la guerre» de cette formation, ne présentant que des aspects négatifs, montre la nécessité d'une attitude strictement critique envers les innovations proposées pendant la campagne elle-même, parfois fondées uniquement sur un malentendu. Cependant, si les Kozlovtsy, ayant perdu dans cette formation environ 1000 hommes, ont tout de même accompli leur mission de combat et que leur attaque a été couronnée de succès, ce fait nous prouve que, peu importe l'importance de la forme extérieure de la formation choisie pour l'attaque, elle n'a qu'une valeur secondaire ; l'essentiel revient à l'esprit des troupes.

## **Chapitre onze**

### **Action de la cavalerie du général-adjoint Mischenko dans la bataille de Sandepu-Heigoutai**

Le flanc gauche des positions japonaises au 12 janvier 1905 se terminait au village de Wanzhuangzi. Plus loin, le tronçon de 25 verstes Wanzhuangzi—Liduitun—Sandepu—Heigoutai—Huangluotozi était occupé par la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie—en tout jusqu'à 3 bataillons, 8 escadrons, 6 canons, 6 mitrailleuses. Encore plus loin, entre les rivières Hunhé et Liaohé, dans la direction de Xiaobeihe—Ubanula, se trouvait la 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie.

Le soutien direct de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie était assuré par la 8<sup>e</sup> brigade de réserve (5<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> régiments de réserve), déployée vers le village de Landungou. Son avant-garde, le 31<sup>e</sup> régiment de réserve, était située près du village de Guchenzi. Les réserves supplémentaires que les Japonais pouvaient mobiliser dans cette région étaient : la 8<sup>e</sup> division — réserve du commandant en chef, à la gare de Yantai ; dans les II<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et I<sup>re</sup> armées, il y avait une division en réserve — 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>. Parmi elles, la plus proche était la 3<sup>e</sup> division, près du village de Tsunlunyantun, qui pouvait prolonger directement le front de la II<sup>e</sup> armée. La 5<sup>e</sup> division, près du village de Shilihe, et la 2<sup>e</sup>, près du village de Yansanzai, se trouvaient à plus d'une étape de distance.

Une grande importance à l'arrière de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie avait le village de Landungou, où se trouvaient des magasins à partir desquels les troupes de l'aile gauche extrême étaient approvisionnées ; à ce village convergaient également les routes venant du front de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie et des positions des divisions en réserve. En conséquence, c'est vers ce village que le commandant en chef japonais dirigeait les réserves, qui étaient ensuite mises à la disposition du responsable de la bataille sur l'aile gauche japonaise, le général Tashimi (chef de la 8<sup>e</sup> division).

Bien que nous ayons discrètement rassemblé des forces importantes contre l'aile gauche japonaise, les Japonais n'étaient néanmoins pas informés à temps du danger qui les menaçait. N° 51. Se fiant exclusivement au renseignement secret, les Japonais ne menaient pas de reconnaissance active avec la cavalerie et l'infanterie. La garde déployée par nos troupes a interrompu au moment le plus crucial les voies de communication utilisées par les espions japonais, et leurs rapports ne pouvaient pas parvenir à temps.

Notre plan reposait sur des informations exagérées concernant la force des Japonais — sur le front de Heigoutai — Liduitun. Il prévoyait le déploiement de trois divisions sur un front de 8 verstes — Heigoutai — Zhantan, et leur avancée ultérieure le long de l'ensemble du front japonais. À mesure que les positions japonaises étaient attaquées sur le flanc, la 175<sup>e</sup> est entrée en combat et les unités stationnées sur le front en face d'elles ont été engagées.

La tâche la plus responsable revenait au 1<sup>er</sup> corps sibérien, l'aile extrême droite de l'attaque. Sans se détourner vers le sud, il devait concentrer ses principaux efforts pour soutenir le corps voisin de la 8<sup>e</sup> armée. Tard le soir du 12 janvier, le 1<sup>er</sup> corps sibérien s'empara du village de Heigoutai, défendu par la cavalerie japonaise, soutenue par le régiment d'avant-garde de la 8<sup>e</sup> brigade de réserve.

La cavalerie du général en chef Mischenko devait appuyer l'offensive du 1<sup>er</sup> corps sibérien, tandis que le détachement de Liaohai — 7 bataillons, 31/3 compagnies, 14 batteries — couvrait son arrière et son flanc depuis le village de Xiaobeihe. Vers le soir du 12 janvier, le détachement de Liaohai captura les villages de Mamakai et Chitaizi et les conserva jusqu'à la fin de la bataille.

Le général d'armée Mischenko avait sous son commandement un corps de cavalerie comprenant 437 escadrons, 4 batteries d'artillerie, 24 armes de campagne ; il était constitué de quatre brigades : la 2<sup>e</sup> brigade de la 4<sup>e</sup> division cosaque du Don sous le général de division

Teleshev ; la brigade caucasienne sous le général de division le prince Orbeliani ; la division Ouralo-Zabaïkale sous le général de division Pavlov, comprenant les brigades d'Oural et de Zabaïkale. Dans les jours précédant la bataille, la cavalerie du général d'armée Mischenko, soutenue par la 14<sup>e</sup> division d'infanterie, avançait pour attaquer le village d'Ubaiyulu, où, selon les rumeurs, se trouvaient des forces importantes, alors qu'en réalité il n'y avait que la 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie, qui venait de se retirer vers la région du village de Xiaobeihe. N'ayant pas reçu à temps la disposition pour le 12 janvier, qui lui indiquait sa tâche sur le flanc droit du 1<sup>er</sup> corps de Sibérie, le général d'armée Mischenko se dirigea le 12 janvier vers le village de Xiaobeihe, repoussant l'arrière-garde de la 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie japonaise jusqu'à la rivière Hunhe et passa la nuit dans la région à l'ouest du village de Mamakai.

Le 13 janvier, vers midi, sur le secteur de Guchengzi-Erjia, la 8<sup>e</sup> division japonaise et la 8<sup>e</sup> brigade de réserve ont commencé à se déployer. La brigade de réserve s'est déployée près du village de Pyaoqiao et, attaquant la brigade du 1<sup>er</sup> corps sibérien du colonel Lesha qui avançait vers le nord depuis Heigoutai, l'a empêchée de venir en aide au VIII<sup>e</sup> corps en frappant depuis le sud sur le village de Sandepu. La 16<sup>e</sup> brigade restait en réserve près de Guchengzi-Datai, et vers le soir, elle s'est dirigée vers le village de Lizhiavopu, contre le flanc de la 14<sup>e</sup> division (VIII<sup>e</sup> corps) qui attaquait Sandepu, la forçant à reculer. La garnison du village de Sandepu a été quelque peu renforcée grâce à la 3<sup>e</sup> division.

L'autre, la 4<sup>e</sup> brigade de la 8<sup>e</sup> division japonaise, s'étant déployée sur le front Sumapu (5<sup>e</sup> régiment) — Erzja (31<sup>e</sup> régiment), attaque la digue ! Le corps sibérien sur le front de s.s. Heigoutai — Toupou. L'attaque principale était menée par le 31<sup>e</sup> régiment de s. Erzja vers s. Toupou, jusqu'à la conquête de laquelle l'avancée sur Heigoutai, flanquée depuis s. Toupou, était considérée comme difficile. Le flanc gauche des Japonais était protégé par un détachement de cavalerie du régiment de Taneda — régiment de cavalerie divisionnaire, renforcé par un régiment de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie, expulsé la veille de s. Heigoutai. Encore plus au sud, près de s. Santiya, se trouvait un bataillon de réserve.

Le 13 janvier, nos actions actives se sont limitées à une attaque infructueuse contre Sandepu par la 14<sup>e</sup> division. Le 1<sup>er</sup> corps sibérien restait sur le front de Toupou-Heigoutai.

Le général en chef Mishchenko a résolu la tâche de soutien du 1<sup>er</sup> corps sibérien comme suit : les principales forces se sont déplacées pour éclairer la situation dans la région de Landungou et agir sur le flanc et l'arrière des réserves japonaises, au cas où elles se déplaceraient pour secourir le village de Sandepu, en direction du village de Santiéza – Tunhepu ; pour protéger la marche depuis le nord et établir une communication directe avec le 1<sup>er</sup> corps sibérien, une unité séparée du général de division Teleshev – la brigade cosaque du Don avec 2 batteries – avançait de côté.

Les principales forces du général-adjutant Mishchenko ont chassé du village de San Tyaza deux compagnies, en les enveloppant de trois côtés et en les bombardant avec une batterie montée. Ayant dispersé leurs restes, notre cavalerie a avancé jusqu'au village de Tunhepu. Le détachement de flanc du général-major Teleshev a chassé du village de Nyuge le détachement monté du colonel Taneda ; ce dernier ne disposait pas d'artillerie montée et, sans faire preuve d'une grande résistance, a reculé sous la pression de nos centaines de fantassins. Le flanc et l'arrière du 31<sup>e</sup> régiment se sont trouvés exposés ; bien que l'attaque de la brigade du général-major Teleshev ait été freinée par le feu de l'infanterie, son artillerie montée pouvait bombarder sur le flanc et l'arrière les réserves du 31<sup>e</sup> régiment, qui devait immédiatement renoncer à l'attaque du village de Toupou et passer à la défense près du village d'Ertzia. La situation sur le flanc droit du I corps sibérien, qui avait besoin d'une pause après la prise du village de Heigoutai la veille de la nuit profonde, s'est immédiatement allégée.

Pour la nuit du 13 au 14, la cavalerie du général en chef Mischenko s'est rassemblée dans la région de Tunhepu-Syuerpu-Ilahuandi.

Le tournant sérieux pris par les événements dans la région de l'aile gauche japonaise, et l'inaction des forces russes sur le front, ont conduit le soir du 13 janvier le maréchal Oyama à prendre la décision de déplacer la 5<sup>e</sup> division pour soutenir la 8<sup>e</sup>. Le matin du 14 janvier, après une marche nocturne, la 5<sup>e</sup> division a commencé à se rapprocher du village de Landungou, où elle a détaché pour protéger notre cavalerie un détachement du général Murayama, composé d'un régiment, d'une batterie et de la garnison de l'étape de Landungou. Les forces principales de la 5<sup>e</sup> division se dirigeaient vers le secteur Datay-Sandepu, tandis que les unités libérées de la 8<sup>e</sup> division (16<sup>e</sup> brigade) se sont dirigées pour rejoindre les forces principales de la division (4<sup>e</sup> brigade), qui se trouvaient dans une position difficile près du village de Sumapu. Sur l'ensemble du front Sandepu-Sumapu exclusivement, les Japonais tentaient d'avancer. Le détachement à cheval du colonel Taneda, protégeant le flanc gauche, s'est déplacé de Jujiapu à Sanzjiangiao.

Notre II<sup>e</sup> armée devait rester inactive ce jour-là, se préparant pour une nouvelle attaque sur le village de Sandepou. Sous l'influence de rumeurs, qui se sont ensuite révélées fausses, concernant la prise du village de Sandepou et afin d'assurer un certain espace, le corps d'armée fut positionné, le général baron Stackelberg décida d'agir activement pour s'emparer du secteur des villages de Sumapu et Erzya. Progressivement, toutes les unités du corps furent entraînées au combat contre la 8<sup>e</sup> division japonaise. Dans la journée, notre offensive força le 5<sup>e</sup> régiment à dégager les positions devant le village de Sumapu ; dans la nuit du 15 janvier, les Japonais dégagèrent le village d'Erzya ; les unités du I<sup>er</sup> corps sibérien, soutenues par une partie du corps de fusiliers combinés, infiltrèrent la partie nord du village de Sumapu pendant la nuit et s'y installèrent.

Le général d'armée Mishchenko, en attendant le matin l'arrivée de rapports des détachements en service, reçut une fausse information sur la prise du village de Sandepu par le 179<sup>e</sup> régiment — et décida immédiatement de tirer parti de ce succès en poursuivant dans la direction nord-est. Lorsque notre cavalerie, lors du combat, s'empara du village de Cjianziavopu, il devint évident que les Japonais occupaient les villages de Cjujapapu et Sanhjien-pao et que leurs forces étaient importantes près du village de Landungou, où le général d'armée Mishchenko décida de se rendre pour vérifier la situation le 14 janvier 1905. Cette fois, le mouvement devait être couvert par le détachement latéral du général-major Pavlov (18 cents et 6 escadrons) venant du nord, qui força bientôt le régiment de cavalerie Tanedy à battre en retraite et s'engagea dans le combat contre le flanc et l'arrière de la 8<sup>e</sup> division. À notre détachement latéral, soutenu par la brigade du Don provenant des réserves avec 12 pièces d'artillerie, réussit à s'emparer des villages de Cjujapapu et Cjingjiapucza, à bombarder par l'arrière la 8<sup>e</sup> division, à capturer des vivres et 12 180 munitions du 31<sup>e</sup> régiment japonais et à attirer sur lui l'attention et une partie des forces de la 16<sup>e</sup> brigade de la 8<sup>e</sup> division qui se dirigeaient vers le village de Sumapu.

À l'époque où la réserve de la troupe montée — la brigade du Don — s'était engagée dans la bataille sur le front nord, le général-adjutant Mishchenko, avec la brigade du Caucase et 6 pièces d'artillerie, se dirigeait vers le village de Landungou, où il força la 5<sup>e</sup> division, effectuant une manœuvre de flanc, à détacher un détachement du général Murayama pour assurer un écran.

La bataille près du village de Landungou s'est déroulée dans des conditions difficiles pour notre brigade du Caucase, car elle a dû faire face à une infanterie japonaise fraîche et intacte. Le général-adjutant Mischenko, bien qu'il savait déjà que le village de Sandeppu était aux mains des Japonais, continua d'agir de manière extrêmement énergique : le régiment de Terek avançait à pied vers le village, la première batterie cosaque de Transbaïkalie se déplaça à une distance proche et fut presque prise par l'infanterie japonaise qui passait à l'offensive, le régiment du Daghestan attaqua à cheval, mais sans succès, et se retira avec une perte de 70 hommes. Les Japonais avaient deux batteries en train de tirer. La réserve — la brigade du Don — n'était pas arrivée, car elle était engagée dans le combat au nord. Le général-adjutant

Mischenko lui-même fut blessé à la jambe. Ces événements provoquèrent le repli de la brigade du Caucase du village de Landungou, ce qui fut accompli de manière ordonnée, avec le soutien des unités de la brigade cosaque du Don enfin arrivées, avec deux batteries à cheval. Après s'être arrêtée sur des positions intermédiaires, la cavalerie se retira le soir pour la nuit dans la région de Pahuandi-Syuerpu, où la majeure partie d'entre elle passa la nuit, la veille du combat.

Déjà, le 14 janvier, le commandant en chef japonais avait fait avancer la 2<sup>e</sup> division (trois régiments) vers la gare de Yantai. Le 15 janvier, l'aile gauche en combat de l'armée japonaise reçut de nouvelles renforts : le régiment en retard de la 5<sup>e</sup> division (11<sup>e</sup>) arriva et la 2<sup>e</sup> division s'approcha. Ces renforts se dirigeaient à travers le village de Landungou vers le village de Sumapu, où le 1<sup>er</sup> corps sibérien avait repoussé la 8<sup>e</sup> division. Sur tout le front du village de Sandepu (à l'exclusion d'autres secteurs) — Ertzja, les Japonais tentaient de passer à l'action en déployant sur huit verste dix régiments de campagne et trois régiments de réserve. Des armées restées inactives sur le front, de nouvelles réserves étaient rassemblées et déplacées vers l'ouest.

Nous avions prévu de recommencer l'assaut sur le village de Sandepou le 15 janvier, tout en restant inactifs sur le reste du front, mais les actions offensives des Japonais nous ont obligés à reporter l'attaque sur Sandepou et à passer à la défense sur tout le front. Le combat le plus acharné a eu lieu sur le flanc droit du 1<sup>er</sup> corps sibérien, contre lequel attaquaient huit régiments japonais (les 8<sup>e</sup> et 3/12<sup>e</sup> divisions, et un régiment de la 5<sup>e</sup> division). Au début, les Japonais devaient reprendre la partie nord du village de Sumapu, que le 1<sup>er</sup> corps sibérien avait conquise lors d'une attaque nocturne. Le passage général à la défense du côté russe a influencé la décision du général baron Shtakelberg : cesser les actions offensives pour capturer la partie sud du village de Sumapu. Dans ce cas, il fallait renoncer à la prise nocturne des villages d'Erzya et d'une partie de Sumapu et se repositionner de nouveau sur le front des villages de Heigoutai-Toupao. Le matin, une partie des troupes ayant pénétré dans Sumapu se sont retirées, et à dix heures, nous pensions que ce village était aux mains des Japonais. En réalité, 800 de nos tireurs européens et sibériens occupaient encore un quartier de Sumapu. Le feu japonais empêchait tout contact avec eux. La 8<sup>e</sup> division n'était pas en mesure de les chasser, mais lorsque, vers 10 heures du matin, un régiment frais et en retard de la 5<sup>e</sup> division est arrivé, les Japonais ont commencé à attaquer le quartier que nous occupions de toutes parts, et après un combat acharné de 5 à 6 heures, ils sont devenus maîtres de ce village.

Notre cavalerie, sous le commandement du général de division Teleshov, se retrouva le matin du 15 janvier à proximité immédiate (2 verstes) du détachement du général Murayama, qui se dirigeait vers le village de Tunhepu. Vers 9 heures du matin, le général de division Teleshov commença à se déployer en face de Tunhepu pour chasser les Japonais de ce village, qui gênaient les actions de la cavalerie. Mais la demande d'assistance du 1<sup>er</sup> corps sibérien et le fracas d'un combat intense venant du village de Sumapu amenèrent notre cavalerie à renoncer à la tâche ingrate d'attaquer le village occupé par le général Murayama ; un détachement fut laissé contre lui – la brigade cosaque du Don déjà montée avec sa batterie, tandis que le reste des forces modifia son front vers le nord et se réorganisa dans la zone du village de Pahuandi ; nos unités montées échangèrent des coups de feu avec de petites unités japonaises occupant les villages de Sanzjianpao et Jianjiawopu. La batterie de montagne du général Murayama fut prise à partie par notre batterie cosaque du Don, tandis que les 18 autres pièces de cavalerie dévastaient l'arrière de la 8<sup>e</sup> division japonaise. La distance entre le village de Heihoutai et Pahuandi n'était que de 5 verstes, et ainsi toute la zone de la 8<sup>e</sup> division se trouvait couverte par un feu croisé effectif des batteries du 1<sup>er</sup> corps sibérien et des unités de cavalerie.

Se déplaçant le long de la route S. S. Landungou—Jinjiaopu—Jujiaopu—Sumapu, la 2<sup>e</sup> division japonaise (total de 8 bataillons, 1 escadron, 18 pièces d'artillerie) se trouvait vers 14 heures dans une colonne de marche, à environ 7 verstes des batteries de la troupe montée.

Dans de telles conditions, la marche de flanc ne pouvait évidemment pas continuer. « Nos artilleurs, qui avaient participé à deux campagnes, n'avaient jamais tiré sur de telles cibles », rapportait le chef de la troupe montée. Aussi désireuse que fût la 2<sup>e</sup> division de se diriger vers le secteur des opérations principales à S. S. Sumapu—Erjia, aussi peu souhaitable que fût pour elle de s'engager dans un combat avec la troupe montée, elle fut néanmoins contrainte de déployer ses trois batteries à Sanjianpao et d'envoyer des unités d'infanterie contre les cosaques. La troupe montée prolongea le combat de feu indécis jusqu'à la tombée de la nuit, puis se retira vers Nyuge. Ainsi, la 2<sup>e</sup> division japonaise ne parvint pas à entrer en combat ce jour-là contre le 1<sup>er</sup> corps sibérien. Le général Murayama ne commença à avancer que dans la pénombre, lorsque le feu des batteries de la troupe montée cessa d'être menaçant et que notre cavalerie se retirait déjà.

Le soir du 15 janvier, le général d'armée Kouropatkine prit la décision de renoncer à la poursuite des opérations actives contre l'aile gauche japonaise et ordonna à l'armée de se retirer. La retraite fut exécutée dans un ordre complet, tandis que le 1<sup>er</sup> corps sibérien s'endormit pendant la première moitié de la nuit du 16 janvier après avoir repoussé l'attaque nocturne de la 8<sup>e</sup> division sur le village de Heigoutai.

Le détachement à cheval a reçu à 1 heure du matin l'ordre de se retirer, mais comme les Japonais ne le dérangaient pas, il est resté jusqu'à l'aube dans le village de Nyugé, puis est passé sur la rive droite de la rivière Hounhe.

Les principales pertes dans cette bataille ont été subies par le 1<sup>er</sup> corps sibérien — 8 700 hommes, sur un total de 12 000. Les Japonais ont également subi les pertes les plus importantes dans les environs proches du village de Sumapu. Une 8<sup>e</sup> division, sans compter les unités qui la soutenaient, a perdu 6 250 hommes hors de combat, les pertes totales japonaises s'élevant à environ 10 000. En comparaison avec ces chiffres, les pertes du détachement de cavalerie — 15 officiers et 222 hommes de rang — sont très modestes, surtout si l'on se rappelle qu'un tiers de ces pertes provient de l'attaque à cheval infructueuse du régiment du Daghestan près du village de Landungou.

Le travail de notre détachement de cavalerie au cours de la bataille de San depu-Heigoutai a considérablement modifié la situation le 18 novembre sur le secteur le plus important du champ de bataille, à S. Sumapu-Heigoutai, en notre faveur. Le 12 janvier, le général d'armée Mishchenko repousse la 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie japonaise et assure ainsi la zone entre les rivières Liaohe et Hunhe pendant toute la durée de la bataille. Le 13 janvier, il doit faire face à la cavalerie japonaise et à l'infanterie de réserve, comprenant des unités que nous avions précédemment chassées de Heigoutai, et donc démoralisées; une offensive énergique de la cavalerie ne rencontre pas de résistance sérieuse, et les unités japonaises sur les flancs ouvrent le flanc des forces principales; les Japonais sont contraints d'abandonner l'attaque sur S. Toupao. Le 14 janvier, notre cavalerie s'infiltré profondément dans le territoire ennemi, attire sur elle les troupes des 8<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions japonaises et crée une situation permettant au 1<sup>er</sup> corps sibérien d'avancer la nuit sur le secteur Erzja-Sumapu. Enfin, le 15 janvier, alors que le 1<sup>er</sup> corps sibérien est dans le désarroi qui est une conséquence inévitable de toute attaque nocturne et ne parvient qu'avec peine à se préparer à la contre-attaque japonaise, le détachement de cavalerie l'aide de manière significative, en tirant depuis l'arrière sur la 8<sup>e</sup> division et en bloquant l'avancée de la 2<sup>e</sup> division. La gestion sur tout l'aile gauche japonaise, et en particulier vis-à-vis de la 8<sup>e</sup> division, a été extrêmement difficile. La 8<sup>e</sup> division ne pouvait engager son artillerie dans des conditions acceptables; le ravitaillement en munitions et le confort des troupes rencontraient les plus grandes difficultés. Le 1<sup>er</sup> corps sibérien, avec le soutien de troupes fraîches, aurait sans aucun doute pu, le 15 janvier, développer son succès contre la 8<sup>e</sup> division, et en s'établissant solidement dans la zone de S. Sumapu, l'ensemble du front Sumapu-Sandepu aurait été menacé, et les Japonais auraient

probablement évacué volontairement la dernière localité à laquelle nous accordions une importance particulière.

Le travail de l'unité montée a acquis une telle importance en raison des erreurs de l'administration japonaise, qui n'a pas immédiatement évalué la nécessité de prendre des mesures sérieuses pour contrer l'avancée russe. 1) La cavalerie japonaise a été quelque peu affaiblie à cette période par la sélection de détachements de partisans d'élite pour attaquer nos arrières profondes, et elle envoyait ses réserves sur le champ de bataille en petits groupes. Chaque groupe devait boucher une faille importante sur le front, tandis que notre unité montée disposait d'une liberté d'action. Cette unité du général Murayama, finalement affectée le 14 janvier contre le général Mischenko, ne disposait que de 6 pièces d'artillerie légère de montagne pour 3 1/2 bataillons d'infanterie ; sa composition ne correspondait donc pas à la mission de combat contre la cavalerie ennemie. Nos tireurs dans les tranchées lors de la bataille de Sande-pu — Heigoutai. La construction des tranchées rencontrait de grandes difficultés dans un sol gelé ; l'infanterie se distinguait vivement sur la neige et représentait une cible idéale pour l'artillerie. Sur cette plaine recouverte de neige où il est impossible de camoufler une avancée le jour, et où la difficulté de construire des tranchées laissait une grande importance à l'artillerie, la faiblesse de celle-ci condamnait le général Murayama à une tactique défensive pendant la journée, et il ne pouvait ne progresser que la nuit.

Pendant la bataille sur la rivière Shakhé, les Japonais ont répondu à l'attaque de Naipé en lançant une contre-attaque générale ; en septembre 1904, ils cherchaient une solution. En janvier 1905, en attendant l'arrivée de l'armée du général Nogi de Port Arthur, la direction japonaise ne cherchait pas de solution, mais ne nous répondait sur le front de Sandeepu-Sumapu que par une frappe isolée. Un fort retrait, avec une artillerie suffisante qui aurait couvert l'attaque principale sur le village de Heigoutai sur le flanc gauche, n'a pas été mis en place — et les troupes japonaises se sont retrouvées dans une position critique. Par ailleurs, compte tenu du caractère peu mobile de la bataille des 13, 14 et 15 janvier, nous avions la possibilité de renforcer le détachement de Liaohozjski par une unité de cavalerie ou même une division entière issue des réserves, et alors la contre-attaque japonaise, faiblement dimensionnée, aurait pu être complètement écrasée dans les étaux de feu.

Devant notre unité de cavalerie, deux tâches se présentaient quotidiennement : l'une consistait à appuyer directement par le feu le flanc du 1er corps sibérien ; l'autre consistait en une attaque plus profonde dans le dos de l'ennemi, sur le village de Landungou. Il serait difficile de reprocher au chef de notre cavalerie de ne pas s'être rangé catégoriquement du côté de l'une ou l'autre de ces tâches. Les actions de l'infanterie sont de la plus haute importance ; c'est pourquoi toute unité de cavalerie, voyant la possibilité d'aider véritablement son infanterie, se doit de ne pas éviter cette tâche. Le général Mischenko devait soutenir le 1er corps sibérien, gêner le flanc et l'arrière de la 8e division par le feu, mais il était extrêmement souhaitable de déployer toute la cavalerie pouvant être épargnée dans cette mission plus en profondeur dans le dos des Japonais afin de perturber le mouvement de leurs réserves, sans lesquelles les Japonais ne pouvaient pas tenir.

Chaque jour, la cavalerie pressée mène le combat sur les deux fronts ; la légèreté avec laquelle elle abandonne un combat devenu peu avantageux et transfère ses efforts sur un secteur où le combat peut donner de meilleurs résultats, comme ce fut le cas, par exemple, le 15 janvier, est très caractéristique des actions de la cavalerie en formation d'infanterie.

L'échec de l'attaque à cheval des Daghestanais contre le détachement non préparé du général Murayama ne prouve en rien l'impossibilité des attaques à cheval en général, d'autant plus que l'attaque a eu lieu dans des conditions extrêmement difficiles. Si notre cavalerie, lors de la guerre précédente, recourait peu aux actions en formation montée et agissait principalement comme une infanterie à cheval, cela s'explique en grande partie par la composition équine de nombreux régiments, ainsi que par les particularités des cosaques de



Transbaïkalie. Un petit cheval faible et à peine capable de trotter ne suscite pas le désir de submerger l'ennemi.

L'importance de la cavalerie dans la formation d'infanterie augmente néanmoins, même avec la meilleure composition équestre. Selon le numéro 57 de Sovremen, la situation actuelle oblige à retirer la cavalerie du front et à la concentrer sur les flancs, où elle rencontrera, comme cela s'est produit les 14 et 15 janvier dans le détachement du général Mikchenko, l'infanterie ennemie non dérangée, dont la rapidité de déplacement doit être paralysée. Dans la guerre de manœuvre et de campagne, les troupes se hâteront également vers le champ de bataille engagé, comme les 8e, 5e et 2e divisions japonaises vers s.s. Sumapu–Datai, et la première tâche des grandes unités de cavalerie consistera à retarder et à perturber la concentration ennemie.

L'importance de l'artillerie montée dans de telles opérations est énorme, car sa présence augmente de plusieurs fois l'importance de la capture par la cavalerie des positions dans la zone de manœuvre des forces ennemies. Sans l'artillerie du détachement monté, la 2e division l'aurait facilement contournée et aurait attaqué le 15 janvier le 1er corps sibérien, déjà fortement éprouvé. La menace d'une attaque de cavalerie n'aurait retardé l'infanterie japonaise que de quelques minutes.

Si, pendant la bataille de Mukden, notre cavalerie s'était engagée de la même manière sur le flanc et dans le dos de l'aile gauche japonaise, qui menait l'attaque principale, l'issue de la bataille aurait pu être considérablement différente. Mais le général en chef Mishchenko était blessé, le général Rennenkampf avait été rappelé sur le flanc opposé — et nous n'avions pas de chefs capables de faire sortir la cavalerie de cette inaction honteuse.

## **Chapitre douze**

### **Attaque rapide de la forteresse de Port-Arthur**

Au cours de la première moitié de juillet 1904, deux mois après la prise de l'isthme de Jinzhou et, ensuite, du port de Dalny, des forces et des moyens ont été rassemblés à la Kwangtung pour attaquer la forteresse de Port-Arthur, et la III<sup>e</sup> armée du général Nogi a commencé des actions actives.

À mi-chemin entre Dalniy et Arthur, à la position « aux cols », qui barrait la péninsule de Kwantung, la moitié avancée de la garnison de notre fort, sous le commandement du général Fok, opposa une résistance acharnée, mais après trois jours de combat, du 13 au 15 juillet, elle fut forcée de se replier. On peut juger de l'intensité de ces combats par les pertes : les nôtres — 2 100, les Japonais — 4 000 ; la défense opiniâtre de cette position avancée montrait aux Japonais qu'ils devraient affronter sur les fortifications un adversaire digne de ce nom.

La persévérance que nous avons mise dans la défense de la « position aux cols » ne nous a pas permis de consacrer suffisamment de forces, d'attention et de temps à la défense de la prochaine position, sur les Montagnes du Loup, située à seulement 4 verstes devant la forteresse, et les Japonais, suivant les unités qui se retiraient de la position « aux cols », sans efforts particuliers, le 17 juillet 1904, nous ont chassés des Montagnes du Loup et se sont ainsi retrouvés à portée de tir de la forteresse. Le large siège de Port-Arthur était terminé.

Le front terrestre de la forteresse de Port-Arthur, sur une distance de 19 verstes, était plus avancé dans la partie est, où se trouvaient sur les forts et les ouvrages permanents n° 58 des casernes en béton, résistantes uniquement aux obus de mortier de très gros calibre, et les fossés creusés dans le sol rocheux possédaient déjà une défense flanquante faite de coffres. Les ouvrages permanents de la moitié ouest du front terrestre étaient moins avancés, mais comme six mois s'étaient écoulés depuis le début de la guerre, les ouvrages permanents manquants avaient été remplacés par des ouvrages provisoires. Les brèches dans la principale position de la forteresse auraient été moins nombreuses si nous avions consacré dès la construction de la forteresse tous les moyens à celle-ci ; au lieu de cela, nous avons d'abord construit une enceinte continue dépourvue de signification sérieuse autour de la ville.

Les inconvénients de la forteresse étaient le tir rapproché insatisfaisant depuis de nombreuses fortifications, érigées de telle sorte qu'à vingt pas devant elles s'étendait une zone morte, et l'exclusion de la principale position fortifiée des hauteurs qui la dominaient : sur le flanc droit — les montagnes Dagushan et sur le gauche — la montagne Haute avec ses contreforts. La capture par l'ennemi de ces masses lui donnait la possibilité d'observer l'intérieur de la forteresse et d'approcher ses batteries en toute discrétion ; depuis la montagne Haute, en outre, l'ensemble du chenal intérieur de la forteresse était visible ; en y installant un poste d'observation, les Japonais pouvaient tirer sur tous les grands navires présents dans le port ; par conséquent, Port-Arthur, sans la montagne Haute, ne permettait pas de créer un refuge pour notre escadre. Suite à ces considérations, le garnison de la forteresse occupa avec des fortifications temporaires la montagne Dagushan et le groupe de hauteurs autour de la montagne Haute, en concentrant son attention sur cette dernière. De plus, une position avancée, moins importante, fut également occupée au centre — près des réduits de Kumirnensky et Vodoprovodny.

L'artillerie du front terrestre, avec les canons qui pouvaient être empruntés à la flotte et du front maritime, se composait de 108 pièces d'artillerie de calibre moyen, certes pas des modèles les plus récents, mais non inférieures à celles des Japonais, 172 canons de calibre de campagne et 175 petites pièces adaptées uniquement à des tâches particulières (par exemple, pour tirer sur les fossés). Les batteries de calibre moyen étaient placées sur les crêtes, totalement à découvert, et après quelques heures de combat, elles furent réduites au silence

par l'artillerie japonaise, qui s'était installée pour la plupart à des positions couvertes et camouflées. Cependant, cette erreur de notre part nous a protégés d'une autre, encore plus dangereuse — dissiper le potentiel de combat limité des pièces de siège dans un duel d'artillerie stérile. Les 200 à 500 obus que nous avions pour les pièces de calibre moyen furent tirés lentement, tout au long du siège; cependant, laisser l'infanterie sans le soutien de l'artillerie de calibre moyen dans les premières heures de l'attaque rapide produisit sur les défenseurs de la forteresse une impression extrêmement grave.

Mais malgré tous ses défauts, la forteresse de Port-Arthur avait un énorme avantage, dû au grand nombre et à la qualité de sa garnison. Habituellement, la garnison des forteresses est calculée à raison d'un bataillon par verst de circonférence, et elle est composée presque exclusivement de troupes de second choix, de réservistes et de miliciens. À Port-Arthur, cependant, sur 19 verst de circonférence, il y avait au total 33 bataillons, dont 27 bataillons — soit 9 régiments — d'excellents tirailleurs de Sibérie orientale. En outre, un débarquement depuis l'escadre pouvait fournir jusqu'à 5 000 marins, qui représentaient également un excellent personnel pour le combat rapproché dans les fortifications.

Le garnison de la forteresse était organisée comme suit : la défense terrestre, dont le commandant général était le général de division Kondratenko, était divisée en trois secteurs : l'aile droite, jusqu'à la vallée de la rivière Lunhe, défendue par le général de division Gorbatovski avec 7 bataillons ; la position avancée au centre (redoutes Vodoprovodny, Kumprnensky et Panlunshansky) défendue par le colonel Semenov avec 7 bataillons ; le secteur gauche — cette position avancée tellement importante sur les contreforts de la montagne Haute — défendue par le colonel Irman avec 12 bataillons. En réserve générale, le général de division Foka disposait de 7 bataillons.

En raison du danger imminent, notre escadre a tenté de se frayer un chemin jusqu'à Vladivostok, mais après la bataille du 28 juillet qui s'est avérée infructueuse, la majeure partie des navires est retournée à Port-Arthur. Leur présence ici a contraint les Japonais à concentrer tous leurs efforts pour prendre Port-Arthur le plus rapidement possible.

Le III<sup>e</sup> armée du général Nogi se composait de la 1<sup>re</sup> division (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> brigades), de la 9<sup>e</sup> division (6<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> brigades), de la 11<sup>e</sup> division (10<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> brigades), avec leur artillerie (36 canons par division), des 1<sup>re</sup> et 4<sup>e</sup> brigades de réserve (chacune composée de 3 régiments de 3 bataillons) ; l'artillerie d'armée se composait d'une brigade d'artillerie de campagne (72 canons), de 2 bataillons de haubits de campagne, d'équipes d'artilleurs marins et d'un régiment d'artillerie de siège comptant jusqu'à 6 bataillons. Au total, il y avait 54 bataillons d'infanterie (dont 36 bataillons de gauche), 224 canons de calibre de campagne (dont 72 canons lourds, 13 canons de montagne de 194 et 24 mortiers), et 162 canons de calibre moyen. Ainsi, les Japonais ne disposaient que d'un léger avantage en infanterie de campagne, d'une artillerie de calibre de campagne équivalente et d'un léger avantage en calibre moyen. Il n'y avait aucun canon japonais de plus de 6 pouces, et par conséquent, toutes nos constructions en béton restaient invulnérables. De plus, le nombre de canons de 6 pouces — 88, dont seulement 16 nouveaux obusiers — était insuffisant. Avec ces moyens modestes, les Japonais entreprirent une attaque accélérée de Port-Arthur.

La première étape de l'attaque de la forteresse consiste à passer à un siège rapproché, c'est-à-dire à s'emparer de positions qui permettraient le déploiement de l'artillerie de siège. Le déploiement de l'artillerie japonaise dans la région des Monts Loups était limité à l'est par le Dagu Shan, et à l'ouest par les contreforts éloignés de la Montagne Angulaire. Après deux jours de combat acharné, le 27 juillet, les Japonais ont réussi à repousser deux de nos bataillons depuis la position avancée près du Dagu Shan et à prendre ce point d'observation important. Le 2 août, les Japonais ont repoussé notre garde avancée des contreforts de la Montagne Angulaire et ont occupé la presque île entre les baies de Louise et de la Colombe.

Les travaux de construction des batteries avançaient rapidement. Deux lignes à voie étroite reliaient l'armée de siège à la ville de Dalni. Dix locomotives et 500 wagonnets

transportaient le matériel. Un stock de 180 obus par canon avait été constitué dans les batteries, et 240 obus par canon se trouvaient dans les parcs, hors de portée des batteries russes. L'infanterie travaillait avec grand zèle au renforcement du front conquis afin de créer une position forte en cas de grande sortie de la garnison de la forteresse.

Le coup principal était prévu sur le secteur entre les forts 11 et III, situé à la distance la plus proche du noyau de la forteresse. Plusieurs ravins facilités ici l'approche vers la ligne défensive russe. Immédiatement derrière la ligne 1 se trouvait le poste de commandement — le Grand Nid d'Aigle. Si les Japonais parvenaient à s'y établir, toute la défense du front nord-est tomberait rapidement, et les Japonais prendraient rapidement possession de l'élément le plus important de la moitié est de la forteresse. Contre le secteur prévu As 61, cible du coup principal, les Japonais ont également déployé la masse principale de leurs batteries de siège.

La percée de notre front était confiée à la 9<sup>e</sup> division, renforcée par la 4<sup>e</sup> brigade de réserve. Sur sa gauche, la 11<sup>e</sup> division soutenait le rempart, déployée des deux côtés de Dagu Shan ; à droite, sur le secteur allant de la route des mandarins jusqu'à As 62. Vue du côté du secteur assiégé de l'attaque principale. Le 13<sup>e</sup> 196 de la baie de Louise, la 1<sup>re</sup> division s'était déployée avec la 1<sup>re</sup> brigade de réserve, soutenue presque exclusivement par l'artillerie de campagne. Les 6 et 7 août, les Japonais prévoyaient de combattre sur tout le front afin d'épuiser la garnison et de l'amener à consommer ses dernières réserves, puis, le 8 août, de porter un coup décisif.

Malgré la faiblesse de l'artillerie du siège, elle n'a pas concentré ses renforts sur les secteurs où l'infanterie devait attaquer les fortifications temporaires et permanentes. Le 6 août, les batteries du siège ouvrirent le feu, et dès que leur supériorité sur les batteries russes disposées en plein air à longue distance fut établie, certaines batteries libérées déplacèrent immédiatement leur feu vers l'intérieur de la forteresse. Des incendies éclatèrent à différents endroits de la forteresse ; mais la garnison, après six mois de guerre, s'était déjà habituée aux bombardements par mer, et le bombardement terrestre, avec des calibres plus faibles, ne pouvait pas perturber la défense.

Le combat sur le front s'est engagé les 6 et 7 août seulement avec énergie sur le secteur occidental du champ de bataille. L'objectif principal des attaques japonaises était la montagne Uglovaya, et la position avancée — les redoutes de Kumirnensky et Vodoprovodny. Il était avantageux pour les Japonais d'attaquer la montagne Uglovaya, car en en prenant possession, il aurait fallu affecter des forces importantes pour contrôler solidement un secteur clé près de la montagne Vysokaya. Ainsi, les réserves russes envoyées ici se trouvaient à la plus grande distance du secteur prévu pour la percée. En même temps, le combat pour Uglovaya se déroulait dans des conditions favorables, car il n'y avait pas de fortifications permanentes sur Uglovaya et il était possible de mener l'attaque de manière enveloppante ; de plus, les défenseurs d'Uglovaya étaient privés du soutien d'artillerie depuis la position principale.

L'attaque sur les redoutes de Koumirnensky et de Vodoprovodny s'est déroulée dans des conditions plus difficiles, car elles se situaient à 2000-3000 pas de la position principale et recevaient un bon soutien d'artillerie, même la nuit, grâce aux projecteurs. L'emplacement du redoute de Vodoprovodny, proche de la section prévue pour la percée, avait une importance capitale ; sa capture était extrêmement importante pour le succès de l'attaque principale, qui exposait son flanc et son arrière. Cependant, cette importance a été sous-estimée par les Japonais ; ils ont attaqué les redoutes Vodoprovodny et Koumirnensky avec un soutien d'artillerie insuffisant, des forces insuffisantes et un manque de persévérance. En conséquence, l'offensive japonaise a été repoussée, et le groupe — les redoutes Vodoprovodny et Koumirnensky — sont restés sous notre contrôle. Mais la colline Uglovaya, malgré le soutien des deux bataillons de réserve des défenseurs, a été perdue par nous le deuxième jour de combat. Le 7 août, sur tout le secteur ouest, les actions de combat sérieuses ont pris fin ; plusieurs attaques timides les 8 août et le matin du 9 août n'ont pas pu masquer le déplacement du centre de gravité des combats vers le front nord-est.

Depuis les forts II et III, le tir n'était ouvert que de manière extrêmement limitée. Notre position d'infanterie la plus importante ici était la ligne de défense construite par les Chinois — « le Petit Mur Chinois », bien adaptée au terrain. Les quatre éperons montagneux entre les forts étaient occupés par des fortifications : les deux moyens, plus solides, sous forme de redoutes n° 1 198 et n° 2, et les deux extrêmes, sous forme de tranchées circulaires. L'ensemble de ces fortifications permettait de couvrir les espaces morts devant le front par un feu croisé. Les ravins entre les fortifications ne pouvaient pas être bombardés du tout ; des charges explosives y avaient été placées au fond. Les fortifications ont presque résisté au feu japonais ; la moitié des canons de tir longue portée, soit 18 pièces, ont été détruits ; l'autre moitié, sous le feu japonais, ne pouvait tirer que par intermittence ; seule une batterie de mortiers bien camouflée (batterie du Loup) pouvait tirer sans gêne. Ce sont surtout les redoutes n° 1 et n° 2 qui ont souffert de l'artillerie japonaise : leurs abris en bois n'offraient pas une protection suffisante et se sont progressivement effondrés.

Le rôle le plus important dans l'attaque principale revenait à la 6e brigade de la 9e division, destinée aux redoutes 1 et 2. La 22e brigade de la 11e division, voisine, attaquait le fort II et le lunette de Kouropatkine. Quant à la 18e brigade de la 9e division, après avoir attaqué sans succès la redoute du Aqueduc, elle restait en partie à une distance proche de notre front et en partie, avec la 4e brigade de réserve, constituait un soutien pour la 6e brigade.

Le 8 août, toutes les attaques acharnées sur le front du bataillon lit. B — redoute n° 2 ont été repoussées. Mais toutes les réserves du général-m. Gorbatovski, qui dirigeait le combat ici, ont été épuisées, nos troupes ont subi de lourdes pertes et ne tenaient avec beaucoup de difficulté devant la Muraille de Chine, en dehors des fortes positions.

Le 9 août, dans l'après-midi, le commandant de l'armée japonaise prévoyait déjà de suspendre l'avance en raison de l'échec des attaques ; mais à ce moment-là, les redoutes n° 1 et 2 étaient tombées aux mains des Japonais. Après une série de combats corps à corps avec les Japonais, les quelques défenseurs des redoutes encore survivants se retirèrent derrière le mur chinois. Les Japonais, ayant pris la redoute n° 1, engagèrent dans le combat pour la redoute n° 2 une partie de la 4e brigade de réserve, mais elle ne put même pas s'approcher du champ de bataille. Ce n'est que l'arrivée d'un bataillon frais de la 18e brigade qui permit aux Japonais de prendre également la redoute n° 2.

Le succès des Japonais aux redoutes L»M 1 et 2 les a encouragés, et ils ont décidé de poursuivre l'offensive. Cependant, les forces étaient tellement épuisées par les combats des 8 et 9 août, que la communication avec l'arrière sous le feu de la redoute du « Vodoprovod » et de la position renforcée autour des forts III et II présentait de telles difficultés que, pour organiser une attaque ultérieure, le ravitaillement en munitions et le regroupement des réserves n° 64, les Japonais ont dû faire une pause. La poursuite de l'offensive depuis le secteur des redoutes MM 1 et 2 était entravée par le mur de Chine. Pour protéger les troupes attaquantes du feu de flanquement des forts, il a été décidé de lancer l'assaut du « mur » pendant la nuit, mais comme à la nuit du 10 août les troupes n'étaient pas encore prêtes pour l'assaut, celui-ci a été reporté à la nuit du 10 au 11 août.

Le 9 août, lorsque le garnison de la forteresse ne put plus tenir les redoutes MM I et 2, notre situation paraissait des plus critiques. Le général-lieutenant Stessel convoqua le conseil de la défense de la forteresse, auquel, cependant, ni le général-major Kondratenko ni ses assistants les plus proches — les commandants des sections du front terrestre — ne participèrent. Dans ces moments difficiles, le général-lieutenant Stessel mit à l'ordre du jour du conseil de défense ce qui semblait être une question purement théorique sur les défauts de la forteresse qui en rendaient la défense difficile. Le procès-verbal de cette réunion, énumérant dans un ton extrêmement pessimiste tous les défauts réels et imaginaires de Port-Arthur, constituait une tentative de transférer la responsabilité des dirigeants de la défense

sur ceux qui avaient conçu la forteresse — un véritable document justificatif en vue du succès d'une attaque japonaise accélérée.

Cette pause de 32 heures, que les Japonais nous accordèrent après la prise des redoutes n° 1 et 2, permit cependant aux défenseurs de la forteresse de se reposer et de se réorganiser. Les batteries japonaises, ayant épuisé les munitions disponibles à proximité, restaient en partie silencieuses, en partie maintenaient un feu faible. L'arrêt des combats sur le reste du front permit de rassembler à nouveau les réserves. Dans la nuit du 1er août, derrière le secteur du général Gorbattov, la réserve apparut de nouveau : le 1/4 du bataillon.

De minuit à 4 heures du matin, la redoute du quartier n° 1 - la grande baie de l'Aigle - la batterie de Zaredutnaïa est devenue le théâtre d'une bataille sanglante. L'assaut japonais s'avéra extrêmement hostile, car les Japonais ne parvinrent pas à égaliser le temps d'attaque des différentes colonnes. Alors que les bataillons de campagne, principalement la 6e brigade, écrasent les fusils qui occupent la muraille de Chine en face de la redoute 1 et capturent temporairement même la batterie au-delà, les bataillons de la 4e brigade de réserve > ne trouvent pas assez d'énergie pour se précipiter en avant depuis la zone de la redoute 2. Ainsi, la percée japonaise n'a eu lieu que sur un front étroit, ce qui nous a donné l'occasion de renforcer nos petites réserves avec des entreprises occupant certaines zones ; nos contre-attaques sur l'arrière et le flanc des Japonais et le feu du Fort II ont projeté les Japonais dans une foule impuissante au mur de Ki Thai, contre la redoute N°1, où ils ont subi 20 pertes terribles. Dans la matinée, il y avait 2 500 cadavres japonais gisant ici. La 6e brigade japonaise a été presque entièrement détruite - en 6 bataillons après la bataille, il n'y avait que 4 bataillons officiellement. Les survivants de l'assaut se dépêchèrent de battre en retraite avant l'aube. Les rayons de la lumière peignaient la situation d'une manière si grave qu'il n'osa pas amener dans la bataille les réserves qu'il avait encore et refusa de poursuivre l'attaque accélérée.

Les pertes des Japonais lors de l'attaque accélérée du 6 au 11 août, atteignant 14 756 personnes, dépassaient presque quatre fois les nôtres.

L'importance d'une attaque rapide réussie était très grande ; les Japonais devaient ajuster leur avance ultérieure sur Port-Arthur à un rythme beaucoup plus lent, attendre la livraison d'une artillerie de siège plus puissante, renforcer de nouvelles unités d'infanterie, saisir progressivement le terrain devant notre front, entreprendre une série d'attaques partielles pour prendre les positions avancées russes encore tenues, recourir à l'aide des sapeurs pour détruire les parties des fortifications permanentes contre lesquelles même les obusiers de 11 pouces étaient impuissants ; tout cela a nécessité quatre mois et demi et coûté 21/2 fois plus de vies que la tentative décrite de prise de Port-Arthur par une attaque accélérée. Le 11 août, les espoirs des Japonais de libérer rapidement l'armée assiégée se sont évanouis, ce qui a conduit, comme on le sait, le commandant en chef japonais à engager immédiatement une bataille décisive avec les Russes près du Liao. L'esprit des défenseurs de Port-Arthur, convaincus personnellement que l'énergie et les forces japonaises n'étaient pas illimitées et que la résistance obstinée stoppait l'assaillant, s'éleva considérablement ; dans la forteresse s'était créé la confiance en leurs forces, qui faisait encore défaut le 9 août et qui assurait seule la solidité de la défense.

Il serait cependant extrêmement erroné de conclure que si cette énergie totale, avec laquelle la 6e brigade japonaise menait une attaque décisive en direction du Grand Nid d'Aigle, n'a pas abouti au succès, alors la production d'une attaque accélérée contre une forteresse, dans les conditions modernes, est à l'avance vouée à l'échec. Le 9 août, la tension du garnison de Port-Arthur atteignit ses limites extrêmes, et on peut être sûr qu'une garnison plus faible — en nombre ou en qualité — n'aurait pas pu arrêter l'élan des Japonais. Une garnison composée de troupes secondaires n'aurait probablement pas réussi à repousser les Japonais du rempart du redoute d'Aqueduc, ni à les épuiser par la défense héroïque des redoutes n° 1 et 2, ni à lancer dans l'obscurité totale de la nuit du 11 août, avec des compagnies séparées, ces

contre-attaques à la baïonnette sur la foule désordonnée des Japonais ayant percé, qui décidèrent du sort de l'attaque accélérée. Dans le combat pour la forteresse, l'élément le plus crucial n'est pas constitué par les voûtes de béton et les obstacles variés, mais par la force vivante — ces mêmes troupes qui décident du sort des batailles sur le terrain. Et si la force vivante de la forteresse — en quantité et en qualité — n'atteint pas le niveau nécessaire, l'attaque accélérée aura peu de chances de succès.

La raison de l'échec des Japonais, en dehors de la présence d'une garnison forte à Port-Arthur, réside dans la faiblesse de l'armée de Nogi. Une attaque rapide contre la forteresse, dont le principal atout réside dans l'épuisement de la garnison, devait être menée sur un large front. Les actions des Japonais contre notre centre et notre aile gauche s'essoufflent progressivement, et au moment décisif, l'offensive japonaise se transforme en une attaque sur un front d'environ un verst. Les redoutes de Vodoprovodny, de Kumhnen et la montagne Haute devaient être le théâtre de combats acharnés les 9 et 10 août si les Japonais avaient disposé de forces suffisantes - infanterie et artillerie. Cependant, l'épuisement japonais sur le front, qui a conduit à l'inaction au moment où la percée décisive s'imposait, présente une analogie avec l'assaut de Plevna le 30 août 1877, lorsque la mollesse du combat sur le front a permis aux Turcs de jeter toutes leurs réserves contre les troupes du général Skobelev bloquées dans leur position, nous obligeant à renoncer aux fruits d'une attaque extrêmement énergique.

La faiblesse de l'artillerie japonaise se faisait sentir le plus fortement, ce qui excluait la possibilité de préparer les forts pour un assaut ; cependant, avec une direction plus habile de l'artillerie, il aurait été possible de concentrer contre le redoute de Vodoprovod un nombre suffisant de batteries pour soutenir son assaut. Toutes les tâches secondaires — y compris le bombardement des murs de la forteresse — devaient être abandonnées afin de soutenir l'attaque de l'infanterie avec une force suffisante. Il y a encore à désirer en ce qui concerne la coordination de l'artillerie avec l'infanterie : le bombardement du fort II était souvent interrompu à des moments où, à ses côtés, se déroulaient des combats vifs dans l'infanterie, ce qui permettait à la garnison du fort de prendre possession de ses parapets et de semer la destruction dans les rangs japonais. Les batteries japonaises agissaient de manière plus efficace lors de l'assaut des redoutes n° 1 et 2, en intervenant directement dans le combat d'infanterie ; dès que notre contre-attaque repoussait les Japonais sur le glacis, l'intérieur des redoutes commençait immédiatement à être bombardé avec énergie, et les unités qui s'y étaient introduites commençaient à se disperser. La « Troisième Plevna » et l'attaque de Port-Arthur du 6 au 10 août présentent beaucoup de similitudes — la même direction d'attaque excluant la couverture de feu, la même énergie au point décisif, les mêmes erreurs et pertes similaires.

La durée de l'assaut sur les positions fortifiées a considérablement augmenté à l'heure actuelle, et Dagou Shan, la Montagne Angulaire, les redoutes 1 et 2 ne sont prises par l'assaillant qu'au deuxième jour de combat.

En ce qui concerne les attaques nocturnes, les Japonais ont tiré des combats décrits l'impression la plus négative. En effet, la nuit, ils perdaient l'appui de leur meilleure puissance — l'artillerie, l'infanterie était très nerveuse, perdait l'ordre, et les unités de réserve sortaient complètement de l'engagement. Après l'assaut nocturne du 11 août, les Japonais ont presque complètement renoncé à des actions nocturnes contre notre forteresse. Les combats nocturnes de cette période sont intéressants dans la mesure où ils impliquent des moyens d'éclairage artificiels — projecteurs et fusées lumineuses, qui gênent considérablement l'attaquant.

La séquence d'actions des Japonais attaquant Port-Arthur consistait à repousser l'avant-garde, à déployer l'armée à portée de canon devant la forteresse et à se rapprocher davantage afin de gagner de l'espace pour le déploiement de l'artillerie de siège, à assurer les fortifications de cette position initiale pour l'attaque ultérieure, à lutter pour les positions avancées, à combattre sur tout le front afin de lier la force vive du garnison et d'épuiser ses

réserve, puis à intensifier les efforts pour atteindre la victoire finale dans une zone de grande importance. C'est la même séquence d'actions à garder à l'esprit dans un combat sur le champ de bataille; il n'y a pas de différence fondamentale entre le combat sur le champ de bataille et le combat devant une forteresse. La concentration de forces suffisantes, la coordination dans l'action et la persévérance dans la poursuite des tâches qui se présentent successivement assurent le succès des combats dans tous les cas. Les particularités du combat pour une forteresse résident uniquement dans les détails : il faut faire face à une artillerie plus puissante, des abris plus solides, et des obstacles plus difficiles à surmonter ; cette particularité du contexte de la forteresse oblige l'attaquant à recourir plus largement à l'assistance de la technique — artillerie lourde, travaux de sapeurs, aménagement de tranchées plus parfaitement équipées et, en particulier, communication entre les unités de combat et l'arrière — que sur le champ de bataille. L'utilisation de la technique ralentit le développement des actions de combat devant la forteresse ; cette étape de l'offensive, qui dans des conditions favorables pourrait être franchie en une heure (par exemple, le déploiement de l'artillerie), peut prendre plusieurs semaines devant une forteresse. Mais l'essence du travail des troupes — la lutte contre la force vive de l'ennemi — reste la même, et les meilleures troupes pour le combat sur le champ de bataille, les meilleures méthodes de regroupement et de gestion sur le champ de bataille sont également les plus adaptées aux conditions du combat pour la forteresse.



## **Chapitre treize**

### **Le passage de l'armée de Kuroki à travers la rivière Yalu**

Le 20 mars, la cavalerie du général Mischenko se retira de la rive coréenne du fleuve Yalu vers la Mandchourie ; le 23 mars, la ville d'Ichju fut occupée par la cavalerie japonaise ; le 26 mars, l'avant-garde de l'armée de Kuroki arriva — la 1ère brigade de la garde ; au 12 avril, toute l'armée de Kuroki s'était concentrée sur les rives du Yalu — les divisions de la garde, la 2e et la 12e, soit un total de 35 000 combattants.

Sur la rive opposée de la rivière Yalu se trouvait le détachement de l'Est, composé de deux divisions incomplètes, d'environ 20 000 soldats. Comme la concentration de forces importantes sur les rives du Yalu au printemps 1904 rencontrait des obstacles et que le détachement de l'Est ne pouvait compter sur un soutien, et étant donné que ses membres devaient tenir compte d'une confrontation avec des forces supérieures de l'ennemi, la mission du détachement de l'Est ne consistait pas à engager un combat décisif avec les Japonais, mais seulement à retarder l'avancée de l'armée de Kuroki. L'absence de toute voie convenable le long de la rive mandchoue du Yalu rendait très incertaine la concentration de forces dispersées le long de la rivière; cette circonstance nous a préservés d'une dispersion des forces et de l'occupation de la ligne le long du Yalu. Les deux tiers des forces du détachement de l'Est étaient concentrées sur le front autour du passage partiel, allant du village de Sahodzy au village de Potetyntza; les troupes qui étaient séparées des forces principales n'avaient qu'une signification de détachements puissants observant les flancs. Le flanc droit — la côte du golfe de Corée — était défendu par deux régiments de cosaques du général Mischenko, renforcés par un régiment d'infanterie avec 14 canons; le flanc gauche — le cours supérieur du Yalu — était défendu par deux détachements : celui du colonel Lechitski au confluent de la rivière Ambikhé, et celui du colonel Trukhin en amont, avec une force totale de 1 bataillon et quart, 11 sotkas, et 8 canons de montagne. Par son positionnement, le détachement de l'Est bloquait directement la route mandchoue menant au Yalu près du village de Tyurenchen, les chemins de contournement les plus proches passant par le village de Sahodzy, et obligeait les Japonais à traverser plus haut, au confluent de la rivière Eijo, où le terrain présentait de nombreux obstacles pour la manœuvre de grandes forces. Les îles sur le Yalu étaient occupées par nos chasseurs. Nos batteries, afin d'utiliser pleinement leur portée et de permettre un tir étendu le long du Yalu, étaient déployées aussi près de la rivière que possible.

Le bras principal de la rivière Yalu a une largeur de 110 à 150 sajenes ; la vitesse du courant atteint jusqu'à 6 pieds par seconde ; de plus, les Japonais devaient franchir plusieurs bras latéraux, larges de 15 à 110 sajenes, avec une vitesse de courant plus lente, mais néanmoins impossibles à traverser à gué. Le matériel de pont appartenait aux Japonais selon le calcul d'un pont de 67 sajenes pour chaque division, et un quatrième pont, de mêmes dimensions, avait été spécialement assigné à l'armée de Kuroki en vue du passage de la rivière Yalu.

Le général Kuroki s'était fixé pour objectif non seulement de traverser la rivière Yalu, ce qui pouvait se faire assez calmement en s'écartant en amont d'un ou deux passages, mais aussi d'utiliser la supériorité double en forces pour infliger un succès partiel à la troupe de l'Est ; un tel succès, au début des opérations militaires terrestres, devait prendre une importance morale considérable.

L'objectif fixé nécessitait un transfert rapide de l'armée à travers la rivière Yalu, tout en restant aussi proche que possible des forces principales russes, afin de ne pas retarder la manœuvre suivante en traversant un terrain montagneux difficilement accessible. C'est pourquoi le général Kuroki prit la décision d'équiper chaque division d'un système

indépendant de ponts à travers tous les bras de la rivière Yalu. Deux divisions — la garde et la 2e — devaient traverser la rivière Yalu aussi près que possible du village de Tyurenchen ; les limites de cette proximité étaient dictées par l'impossibilité de construire des ponts sous le feu de l'artillerie. L'île de Kiuri, située à 6 verstes de la montagne du Télégraphe \*) et partiellement protégée par la colline Tigre, se trouvait à cette limite rapprochée, et c'était là que devait se faire le passage des forces principales de l'armée de Kuroki. Mais cette traversée pouvait rencontrer de nombreux obstacles si les Russes se déployaient à temps sur les pentes du mont Husan contre l'île de Kiuri. Afin que l'opération de transfert des forces principales de l'armée à travers la rivière Yalu n'ait pas le caractère d'une aventure reposant sur la passivité totale des Russes, il fallait garantir aux forces principales la possibilité de traverser même dans le pire des cas. À cette fin, en avançant un retrait d'un jour, la 12e division — l'avant-garde de l'armée — devait traverser la rivière Yalu à l'embouchure de la rivière Ambikhe puis, en avançant vers le bas le long de la rive mandchoue de la Yalu, repousser les unités russes qui se trouveraient au-dessus de l'embouchure de la rivière Eiho. Une seule 12e division, disposant uniquement d'artillerie de montagne, pouvait surmonter les difficultés liées au passage à travers le massif montagneux de Husan, qui retarderaient considérablement l'avancée des forces principales équipées d'artillerie sur roues. De plus, afin de détourner l'attention des Russes de leur flanc gauche vers le droit, les canonnières devaient engager un tir de démonstration avec les batteries du général-major Mishchenko.

Les ponts japonais sur l'île de Kiuri étaient cependant situés à portée de feu lointain (7 verstes, portée de notre canon avec le chariot amputé du bombardement) des batteries russes. Afin de pouvoir leur résister par un feu efficace, de rendre difficile le transfert des forces russes à travers le cours inférieur de l'Eiho et de favoriser ensuite une attaque décisive de la position de Tyurenchensk, l'île de Syamalinde a été occupée par l'artillerie de la 2e division — 36 canons et 20 obusiers d'artillerie de l'armée. Ce déploiement d'artillerie a entraîné la construction de nouveaux ponts sur la rivière Yalu.

Les besoins globaux en ponts dépassaient largement les moyens de construction de ponts réguliers disponibles ; il fallait recourir largement à la mise en place de passages—sur des tréteaux et des bateaux—avec des moyens improvisés. C'est pourquoi la partie matérielle régulière a été mise en réserve afin de pouvoir, à la dernière minute, relier rapidement et de manière fiable l'île de Kiuri au rivage mandchou. Les mêmes ponts, qui étaient initialement construits dans des conditions plus faciles entre les îles et le rivage coréen, ont dû être aménagés avec des moyens improvisés, par les trois bataillons de sapeurs de l'armée.

Au cours des nuits des 12 et 13 avril, les bataillons avancés des divisions, transportés sur des pontons vers les îles, ont chassé de celles-ci nos unités de reconnaissance ; le passage maritime le long de la côte coréenne est tombé aux mains des Japonais, un passage qui même le jour était presque impossible à observer depuis la rive mandchoue. Les Japonais ont profité de ce passage maritime pour transporter depuis la mer des bateaux avec les moyens auxiliaires destinés à établir des traversées, qui ont pu être identifiés par la flotte et rassemblés sur la côte coréenne la plus proche.

La construction de ponts pour établir une liaison solide entre la rive coréenne et les îles a commencé immédiatement ; l'utilisation de matériaux disponibles a retardé les travaux. Le premier pont sur tréteaux vers l'île de Syamalin, d'une longueur de 110 sagènes, a nécessité 45 heures de travail ; depuis les batteries russes, on ne voyait pas la construction du pont, mais l'approvisionnement en matériaux qui a été repéré a été frappé par les obus d'une batterie japonaise, ce qui a retardé les travaux et nécessité la construction d'un deuxième pont, plus abrité. Le pont vers l'île de Kiuri, long de 50 sagènes, a été construit sur tréteaux en 13 heures. Depuis la montagne Télégraphique, les Russes ont tiré quelques obus avec tube à impact à 7 verstes, qui n'ont pas causé de pertes mais ont tout de même retardé l'achèvement du pont. Comme deux divisions devaient traverser l'île de Kiuri, ce pont ainsi que le petit pont à travers le détroit près de la ville d'Ichju ont été doublés dans la nuit du 16 avril. Les batteries

de la division de la garde étaient prêtes à contrer toute tentative sérieuse de destruction des ponts par le feu depuis la rive mandchoue. Pour la couverture directe des travaux sur l'île de Kiuri, le soir du 13 avril, une compagnie a été transportée en bateaux sur la rive mandchoue, a installé une surveillance au village de Siandagou, interrompu les communications télégraphiques des forces principales du détachement de l'Est avec le détachement détaché à l'embouchure de l'Ambihe et a facilité l'étude détaillée de notre position sur la rive droite de l'Eiho.

À 1 heure du matin le 16 avril, la 12<sup>e</sup> division a commencé à traverser la rivière Yalu. Il était prévu de transporter un régiment en bateaux afin qu'il couvre la construction du pont numéro 211. Les premiers bateaux ont été accueillis par des tirs de canon et de fusil depuis la rive mandchoue ; ici, à l'embouchure de l'Ambikhe, se trouvaient 2 compagnies, 2 escadrons et 2 canons du détachement du régiment Lechitsky. 4 batteries et la garde japonaise répondent aux tirs russes et, après une heure d'échanges de tirs, nous obligent à nettoyer la position sur la rive n° 57 de la rivière Yalu. Le régiment désigné pour l'avant-garde est transporté en bateaux, et les Japonais commencent à installer le pont ; le matériel de pont standard s'avère insuffisant, il faut le compléter avec des matériaux de fortune. Après 12 heures de travail, il a été possible de construire un pont extrêmement fragile pour un passage unique ; les bâtements ne pouvaient se suivre qu'à grande distance les uns des autres ; les charrettes ne pouvaient pas du tout passer sur le pont construit. À 14h30 le 17 avril, la traversée commence ; le premier échelon — régiment d'infanterie avec l'artillerie — a traversé le pont pendant la nuit pendant 3 heures et 30 minutes. À midi, toute la division avait traversé et commençait l'offensive à travers le massif de Khusan vers le village de Lizaven.

De notre côté, le soir du 16 avril, une reconnaissance renforcée a été effectuée vers le village de Xiandigou — 1 bataillon, 2 compagnies de chasseurs à cheval, 2 pièces d'artillerie, sous le commandement du lieutenant-colonel Linda. La mission de cette reconnaissance était de repousser les avant-postes japonais, d'observer depuis la colline des Tigres la position sur l'île de Kiuri et de détruire les ponts japonais. Les avant-postes japonais ont effectivement été dispersés par nos troupes, mais nous n'avons pas réussi à nous établir sur la crête des hauteurs qui tombent vers le fleuve Yalu, en raison du feu des batteries japonaises. Le feu de nos pièces, qui ont dû tirer depuis une position couverte, n'a pas infligé de dommages significatifs aux ponts japonais en raison de notre manque d'expérience dans ce type de tir. Le matin du 17 avril, sous la pression de l'avant-garde de la 12<sup>e</sup> division, notre détachement a dû se retirer vers le village de Glotetynza.

Le 17 avril dans la journée, les Japonais ont tenté de transférer un poste de couverture pour les batteries sur l'île de Sakhalin à travers le bras principal du Yalu ; derrière cette couverture, ils prévoyaient également de transférer plusieurs canons, de sorte qu'en cas de succès lors de l'attaque prévue le lendemain par la 2<sup>e</sup> division, celle-ci disposerait de l'appui de l'artillerie pour poursuivre. Le contournement depuis l'île de Sakhalin jusqu'à la ville d'Ichju et l'île Kiuri paraissait trop détourné pour les batteries de la 2<sup>e</sup> division. Le passage depuis l'île de Sakhalin à travers le bras principal du Yalu ne pouvait rester inaperçu depuis la position de Tyurenchen. Les batteries russes ont envoyé par le fond un bateau transportant des fantassins japonais ; l'artillerie japonaise, installée complètement à l'abri sur l'île de Sakhalin derrière des masques artificiels, s'est abattue sur eux. À 10 heures du matin, le combat d'artillerie a commencé ; à 11 h 30, les batteries russes, positionnées complètement à découvert, se sont tuées, et seule l'arme qui subsistait sur la colline Tele Graf persistait à tirer sur les bateaux japonais apparaissant et gênait le passage japonais depuis l'île de Sakhalin. À 17 heures, l'artillerie japonaise a cessé le feu. Ce bombardement, lancé contre la volonté du commandement japonais sur la hauteur 213, nous a avertis de la gravité de l'attaque prévue le lendemain. Le général de division Kaštalinski, commandant les troupes russes, pensait qu'il serait opportun de commencer un repli, mais le chef de la détachement de l'Est, le lieutenant-

général Oasulitch, comptant infliger aux Japonais de lourdes pertes lors de la défense de la position de Tyurenchen, a décidé de rester dans la position tenue.

À midi le 17 avril, la construction des ponts pour les forces principales a été entreprise ; en dehors de cela... M. 68. Bombardement de la position de Tyurenchen le 17 avril 1904. Les shrapnels japonais éclatent sur les hauteurs où se trouve notre batterie, au-dessus du village de Tyurenchen. Plus à droite sur la colline Télégraphique — de la fumée noire provenant de l'explosion d'un obus de 155 mm près des deux canons russes positionnés au sommet ; une bande blanche sous la position russe — la rivière Yihu. Au centre de l'image — le bras principal du Yalu ; au premier plan — l'île de Shyama Lindu et le bras secondaire du Yalu. Pour garantir la 12<sup>e</sup> division, la pose des ponts était directement protégée par un bataillon de la garde, transporté en bateaux jusqu'au village de Xiangdengou. Pour la 2<sup>e</sup> division, le pont a été construit depuis l'île de Kiuri à travers le bras principal vers l'île faisant face à la Colline du Tigre ; la longueur du pont — 112 sazhen ; à 8 heures du soir, il était prêt. Plus loin, un petit pont (42 sazhen) au village de Xiangdengou, construit dans la nuit du 2<sup>ème</sup> jour en trois heures, a complété ce passage à travers la vallée de la rivière Yalu. Le pont pour la division de la garde devait passer directement de l'île de Kiuri sur la rive mandchoue : pour sa mise en place, des moyens de pontage supplémentaires ont été utilisés en plus de l'équipement standard. Les Japonais ont travaillé dessus pendant 16 heures ; sous l'effet du fort courant, le pont a pris un angle oblique, et lorsque tous les moyens assemblés avaient déjà été utilisés, il s'avérait que le pont manquait encore de 60 sazhen pour atteindre la rive mandchoue. Il a fallu laisser ce pont inachevé et envoyer la division de la garde derrière la 2<sup>e</sup> division. La 2<sup>e</sup> division est partie de l'île de Kiuri à travers le bras principal à 20h, tandis que la garde à 1h30 du matin ; à 5 heures le 18 avril, l'armée de Kuroki était déjà déployée le long de la rivière Yihu sur le secteur allant du village de Tyurenchen au village de Salangou. L'opération difficile de la traversée de la rivière Yalu était terminée — il ne restait plus qu'à récolter les lauriers dans le combat qui allait suivre, dans lequel les Japonais disposaient d'une supériorité numérique d'un facteur cinq, en raison du refus de notre part d'engager les dernières réserves ici.

L'armée de Kuroki a poursuivi nos unités en retraite sur une demi-étape derrière le village de Tyurenchen jusqu'au village de Lokhoden, ce qui a considérablement augmenté l'ampleur de notre échec en raison du déplacement rapide des unités de la 12<sup>e</sup> division à travers les villages de Chingou et Laufangou vers le village de Hamatan, où elles ont réussi à bloquer la route de retraite du 11<sup>e</sup> régiment de fusiliers de la Garde envoyés pour soutenir les troupes se retirant de Tyurenchen. La poursuite par la division de la Garde à la trace du 12<sup>e</sup> régiment de fusiliers de la Garde, en retraite de Tyurenchen, était très lente, car l'infanterie de la division de la Garde, ayant traversé la rivière Eyho par des passages difficiles, attendait la construction d'un pont sur cette rivière pour ses batteries.

La défense des rivières ne réussit que dans les cas où elle est menée activement, lorsque une partie de nos troupes reste sur la rive ennemie de la rivière, maintient le contact avec l'ennemi et détecte en temps opportun ses manœuvres. Bien sûr, nous ne pouvions pas compter sur le maintien d'une partie des forces dans les environs de la ville d'Ichjou, car toutes les forces du détachement de l'Est n'auraient pas suffi à occuper une position avancée solide. De plus, nous n'avions pas de pont sur la rivière Yalu. Cependant, l'activité de la défense aurait pu se manifester dans le fait que nous aurions envoyé le régiment de cavalerie de Trukhin sur la rive coréenne du Yalu et mené de là une reconnaissance continue du flanc droit des Japonais. L'importance de cette mesure était clairement comprise par l'état-major du détachement de l'Est, mais les commandants insatisfaits de la cavalerie de notre aile gauche n'étaient apparemment pas en mesure de la mettre en œuvre.

Si nous n'étions pas en mesure de défendre obstinément toutes les îles sur le cours inférieur du fleuve Yalu, il restait néanmoins extrêmement important de posséder une île

depuis laquelle on puisse voir clairement le bras le plus proche de la rive coréenne, afin que les Japonais ne puissent pas utiliser le fleuve Yalu que nous défendions comme voie d'eau pour livrer par la mer les moyens nécessaires à la construction de ponts.

Construire un pont est extrêmement difficile même sous le feu le plus lointain de l'artillerie de campagne, jusqu'à 7 verstes. Une artillerie puissante est d'une importance capitale pour la défense de la rivière. Il est nécessaire d'organiser solidement le service de surveillance. Même sur la colline du Tigre, qui constituait un excellent point d'observation, nous n'avons pas établi une permanence d'observateurs ; pourtant, une surveillance plus attentive aurait révélé de nombreux aspects de la préparation des Japonais pour la traversée, échappant à notre attention.

L'importance du feu d'artillerie pour le bombardement des ponts est si grande qu'une partie des pièces doit être affectée exclusivement à cet objectif sur une position couverte, et ne pas entrer en combat avec l'artillerie non spécialisée. Il est préférable de bombarder le pont non pas lors de la première approche de l'ennemi pour sa visée, mais lorsque les matériaux nécessaires ont déjà été transportés et qu'une partie du pont est assemblée. Souvent, le feu d'artillerie permet de rendre le matériel du pont inutilisable. Notre tir sur le pont japonais depuis la rive coréenne vers l'île de Sakhaline, lorsque le pont était déjà à moitié prêt, a obligé les Japonais à construire un second pont, plus camouflé ; passer à une telle solution après de nombreuses heures de travail sur le premier pont est difficile.

En ce qui concerne les actions des Japonais, relativement pauvres en moyens de ponton et se concentrant sur des routes très mauvaises, elles sont, avant tout, instructives par le nombre de ponts prévus pour le passage des troupes. Dans une future guerre européenne, lors du franchissement forcé des rivières, des réseaux entiers de ponts seront également déployés. Ces ponts, servant au passage des troupes sous le feu, sont construits conformément aux exigences de la tactique, et non à l'endroit où il serait le plus avantageux pour une armée d'avoir ensuite un passage permanent sur la rivière.

S'il est possible de traverser la rivière avec l'avant-garde sur plusieurs points, il faut saisir cette opportunité afin d'assurer le passage des forces principales ; mais outre cette mesure de sécurité des passages, de nature largement stratégique, la construction de chaque pont doit être protégée par sa propre avant-garde, transportée par bateaux ; le site choisi pour la construction du pont doit être sélectionné de manière à ce que la mission de cette avant-garde soit simplifiée autant que possible et qu'elle ne nécessite pas de se positionner à 4-5 verstes de la rivière pour protéger les travaux de passage contre le feu d'artillerie.

L'échec subi par les Japonais lors de la pose du pont pour la division de la garde, qui aurait pu, dans d'autres circonstances, les empêcher de participer au combat le jour suivant, indique la nécessité de disposer d'une réserve de matériel de pont. En général, pour ces ponts dont la construction est urgente et qui sont édifiés de nuit, à proximité de l'ennemi, il est fortement souhaitable d'utiliser uniquement le matériel de pont standard.

Le temps de construction des ponts se révèle extrêmement variable, selon les circonstances de chaque cas, et il serait imprudent, lors des calculs, de se fier aux données de référence sans en avoir discuté, après une reconnaissance détaillée, avec des spécialistes, en particulier concernant chaque pont. La réalité du feu de l'artillerie moderne impose l'exigence : développer suffisamment la technique de franchissement même des grandes rivières, afin qu'en une seule nuit, le détachement de couverture soit déplacé, le pont construit et qu'une partie significative des forces principales puisse franchir le pont.

# ANNEXE

## 1. Introduction

**1.** La dislocation de l'armée russe sous Alexandre Ier et Nicolas Ier reposait sur des conditions qui étaient tout à fait différentes de celles d'aujourd'hui.

D'un point de vue organisationnel, l'armée russe ne connaissait pas à l'époque le concept de mobilisation au sens actuel.

Le recrutement des équipes de remplacement ne se faisait pas chaque année, mais selon les besoins, avec des intervalles très indéterminés ; les troupes étaient donc, dans l'ensemble, toujours prêtes à marcher, même si la force des unités restait presque toujours plus ou moins en deçà de l'effectif normal.

Dans la relation politique, après la fin de l'époque napoléonienne, une guerre offensive menée par les voisins contre la Russie était quasiment exclue.

L'influence des conditions politiques de l'Europe sur les conditions de déploiement de l'armée russe se manifestait dans le fait que la majeure partie de celle-ci était concentrée dans l'ouest et le sud-ouest du pays, afin d'être à tout moment prête à donner effet aux revendications impérieuses de la politique russe pour exercer une influence déterminante sur la situation de l'Europe occidentale et de la péninsule balkanique.

Il ne faut pas oublier que jusqu'au-delà du milieu du siècle dernier, le réseau ferroviaire, encore à ses débuts, ne jouait pratiquement aucun rôle comme moyen de transport militaire.

La plupart des anciennes forteresses étaient situées à l'intérieur du pays et étaient sans importance.

Après la répression de l'insurrection polonaise de 1830/31, l'empereur Nicolas Ier accorda une attention particulière au renforcement du système de fortifications de l'ouest de la Russie. Nowogeorgiewsk (l'ancien Modlin), établi en 1807 par Napoléon comme tête de pont pour sécuriser le passage de la Vistule et de la Narew, fut agrandi pour devenir une imposante forteresse de campement avec une tête de pont sur la rive gauche de la Vistule pour protéger le pont sur la Vistule et avec un passage sécurisé sur le Bug-Narew à Nowidwor.

La citadelle Alexandre a été construite non tant pour la défense que pour la domination de Varsovie. Ivangorod, à l'embouchure du Wieprz dans la Vistule, a été renforcée ; enfin, Brest-Litovsk, située à l'embouchure du Muchawiez sur les deux rives du Bug, a été transformée en un grand dépôt d'armes, qui contrôlait la route de Varsovie vers l'intérieur de la Russie.

Zamocs, une petite forteresse entourée de marais dans le sud du gouvernement de Lublin, n'avait qu'une importance locale.

Les fortifications plus reculées de Kiev, Bobrouïsk et Dünaburg ont été renforcées.

Dans l'état décrit ci-dessus se trouvait la défense territoriale fortifiée de l'ouest de la Russie pendant la guerre de Crimée (qui n'a pas affecté le front terrestre occidental de la Russie) et pendant l'insurrection polonaise de 1863, et elle est restée à peu près inchangée jusqu'aux changements politiques du front qui ont commencé après la guerre turque de 1877/78 et particulièrement après l'accession au trône d'Alexandre III.

**2.** Sur l'influence de ce changement de front sur la défense territoriale fortifiée de la Russie, le colonel Nowizki s'exprime de la manière suivante dans son livre intéressant « Sur le chemin de la réorganisation de la défense nationale » :

« En partie sous l'impression de l'attitude hostile de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie à notre égard lors du Congrès de Berlin, en partie sous l'influence de nouveaux

courants politiques internationaux, nous nous sommes rapprochés de la question de la défense de notre frontière occidentale. »

D'année en année, on travaillait à un système de défense particulier, et ce, avec une énergie particulière dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix du siècle dernier.

Au premier chef de ce système se trouvait la théorie des lignes de défense, prêchée par les chaires académiques sous la bannière de la science militaire.

Chaque rivière parallèle à la frontière, chaque grande zone marécageuse, chaque bande forestière était considérée comme un obstacle à l'invasion ennemie ; on voulait entourer toute notre frontière occidentale d'une barrière gigantesque, en partie naturelle, en partie artificielle.

Tout cela favorisa l'émergence des conceptions passives et défensives au sein de notre armée, dont l'influence néfaste fut responsable de nos défaites en Mandchourie.

Tout ce système de défense compliqué, fondé sur des conceptions complètement erronées de la nature de la guerre, a été poursuivi avec une énergie digne d'une cause plus juste.

De nouvelles forteresses ont été construites, les anciennes ont été remodelées et renforcées, de nombreux forts ont été érigés, des positions ont été choisies et préparées, des chaussées et des chemins de fer ont été construits — enfin, toute la région frontalière a été saturée de garnisons.

Après environ 25 ans d'activité dans la direction décrite avec tant de tempérament par Nowizki, la défense territoriale fortifiée de l'ouest de la Russie nous présente l'image suivante :

Le centre du front occidental de la Russie est constitué par la ligne Vistule-Narew avec le gigantesque triangle fortifié Varsovie-Novo-Georgievsk-Serchie, qui domine toutes les lignes de chemin de fer menant à Varsovie depuis Dantzig, Thorn, Cracovie, Vienne ainsi que depuis Moscou et Saint-Pétersbourg.

Plus au sud, la ligne de la Vistule s'appuie sur Ivangorod ; plus au nord, les passages à travers la ligne marécageuse et naturellement forte de Bobr-Narew sont bloqués par les fortifications improvisées de Pultusk, Rozan, Ostrolenka, Lomza et Ossowjetz.

Derrière la ligne Vistule-Narew se trouve, en deuxième ligne, la grande forteresse de Brest-Litovsk sur le Bug, l'un des principaux nœuds ferroviaires de l'Ouest de la Russie.

À la ligne Wisła-Narew se rattache, en tant qu'aile droite, la ligne Niemen avec les forteresses permanentes de Grodno et Kowno et l'Olita, fortifiée de manière provisoire entre les deux. Riga constitue en quelque sorte le point d'appui de l'aile droite de la ligne Niemen. Derrière la ligne Niemen, en deuxième ligne, se trouve Dünaburg.

L'aile gauche du front ouest russe est enfin formée par le triangle fortifié de Volhynie Luzk-Dubno-Rovno.

Il convient de noter qu'à l'est de Brest-Litovski commence l'étendue marécageuse et sauvage du Pripiat et de ses affluents, appelée la Polésie, qui sépare complètement les ailes repliées du front occidental russe.

**3.** Alors qu'on travaillait encore à la mise en œuvre de ce système, un tournant dans les conceptions concernant la question de la défense nationale est survenu, que Nowizki a caractérisé de la manière suivante :

« La guerre en Mandchourie avait fortement ébranlé notre foi dans l'importance toute-puissante des lignes de défense, dans l'insurmontabilité des rivières, des marais et des forêts, dans la résistance passive derrière des retranchements — malheureusement, ces idées modernes n'ont d'abord pas été mises en pratique ; on a continué à travailler selon l'ancienne théorie et des sommes énormes ont été dépensées pour la construction de fortifications qui, en temps de guerre, nécessiteraient des masses de troupes considérables comme garnison. »

Faire face aux troupes de choc de l'ennemi dans notre zone frontalière occidentale sur une bande de 50 à 70 km représente le septième de toute notre infanterie et artillerie et la moitié de toute notre cavalerie régulière.

Ces troupes ne sont bien entendu absolument pas prêtes pour la guerre et dépendent de se mettre en position de combat avant l'affrontement avec l'ennemi.

Leur renfort avec des vacanciers de la population locale présente certaines difficultés et inconvénients, de sorte qu'ils dépendent des renforts venant de l'intérieur du pays, où la mobilisation de ces troupes de frontière contre la mobilisation de l'ennemi doit être considérablement retardée.

Que faire maintenant en cas de guerre ?

Soit ces troupes se battent en état inachevé contre un adversaire supérieur et parfaitement prêt au combat et subissent probablement une lourde défaite — soit elles se retirent devant l'ennemi sans tirer un coup ; les deux options sont — notamment du point de vue moral — très préoccupantes !

Le déploiement de notre armée doit être réorganisé en profondeur et dès que possible.

La majeure partie de nos troupes européennes doit être stationnée dans les districts militaires de Saint-Petersbourg, Moscou, Vilna, Varsovie, Kiev et Odessa de manière à ce que les garnisons situées le plus près de la frontière soient à 150-175 km, c'est-à-dire à 6 ou 7 jours de marche, de celles-ci.

Les troupes à laisser dans cette zone tampon pour maintenir l'ordre doivent être limitées au strict minimum et entièrement équipées conformément aux règles de guerre.

Si l'armée est déployée de la manière proposée, la cavalerie ennemie indépendante mettra 5 jours et les autres troupes 9 jours pour atteindre les positions de nos troupes — ce temps suffira à nos troupes de première ligne pour achever leur mobilisation et faire face à l'ennemi en état de guerre.

La mise en œuvre de cette proposition impliquerait toutefois de céder une partie de notre territoire à l'ennemi sans résistance — ce qui est cependant bien moins préoccupant que de lui laisser le territoire après avoir subi une défaite.

## **2. Courants opposés**

4. Sur la base de la situation exposée ci-dessus et dans le cadre des efforts généraux de réforme dans le domaine militaire russe, un échange animé d'idées sur une modernisation de la défense territoriale fortifiée s'est développé au cours des dernières années.

Cet échange d'opinions, qui se déroule en partie dans la presse militaire et en partie lors d'un certain nombre de conférences officielles sur la question des fortifications, révèle — à part la diversité factuelle des domaines examinés — plusieurs courants opposés qu'il faut garder à l'esprit si l'on veut comprendre l'ensemble de l'évolution de cet échange d'opinions et évaluer correctement son éventuelle influence sur l'organisation future de la défense du territoire russe.

Nous avons d'abord le russisme orthodoxe, qui se satisfait de sa propre sagesse vénérable et n'a rien à apprendre de l'Occident détesté — contrairement aux réformateurs modernes qui, même si ce n'est qu'à contrecœur, reconnaissent à certains égards l'arriération de la Russie et s'efforcent de combler les lacunes identifiées par l'étude assidue de l'Occident avancé.

Les défenseurs du russisme rigide sont avant tout les ingénieurs Welitschko et Bunizki ; les défenseurs des réformes tout en reconnaissant la nécessité d'apprendre du monde avancé — notamment l'Allemagne ! — sont les officiers de l'état-major Nowizki, Swjetsehin, Gurko et Keljtschewski.



Pour caractériser ce contraste qui apparaît à plusieurs reprises, quelques exemples peuvent être cités ici.

Welitschko (2e conférence) : Chez certains écrivains militaires, une tendance à regarder vers l'Ouest apparaît — mais non pas pour critiquer, plutôt pour y puiser des éléments, sans rendre compte de leur qualité ou de leur pertinence, ni se demander s'il n'existe pas d'autres moyens.

Bunizki (2e conférence) : « Swjetsehin m'a reproché d'avoir donné une coloration nationale aux principes de l'école russe de fortification. Ce reproche n'est pas fondé ; le nationalisme n'a pas droit de cité dans ce domaine. L'art de la guerre a toujours été couronné de succès lorsqu'il suivait des voies nationales.

Les formes élaborées par les ingénieurs russes, leurs aspects idéaux, correspondent parfaitement au caractère russe ou plutôt slave. Une particularité de l'esprit slave est la rêverie — mais une fois éveillé, il ne s'arrête devant rien, « on meurt bien en grande compagnie », dit le proverbe. Il est vain de nous attirer dans des souterrains bétonnés avec des coupoles blindées. Pour les canons, les coupoles et les écrans peuvent être utilisés, mais pour le reste, nous avons besoin d'une position ouverte — cela correspond à notre caractère national. »

Welitschko a qualifié (2e conférence), dans un contexte qui sera expliqué plus en détail ultérieurement, le type de fortification de l'école russe de quelque chose de « sacré », dont la critique ne peut parler qu'avec un respect particulier.

Svetchine a néanmoins qualifié les ajouts récemment officiellement proposés pour ce type de « jeux d'enfant » et s'est ainsi attiré l'accusation de ne pas être patriote.

Svetchine (« Patriotisme, nationalisme, forteresses », Invalide 1910 N. 35) répond à ceci :

« Une accusation similaire a déjà été adressée il y a 23 ans à un officier qui, depuis la chaire de l'académie de guerre, s'était exprimé contre l'escarpe en pierre. Dragomirow rejeta alors cette accusation par les paroles suivantes : 'Critiquer un type de fortification existant ne signifie pas automatiquement le présenter comme indigne de confiance. En fait, je ne comprends pas du tout ce point de vue, puisqu'il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'un calcul froid et pur. On pouvait certes mettre en cause la personne concernée pour ce qu'elle avait dit, mais on ne pouvait pas simplement dire : „il est antipatriotique“. »

Svetchine (Invalide 1910 n° 21) : « Dans sa comparaison de l'art militaire russe avec l'art étranger, Bunizki se trompe en croyant que nous étions en avance sur l'étranger. Au contraire. Nous avons beaucoup copié, mais plus de mauvaises choses que de bonnes. La difficulté avec laquelle de nouvelles idées s'imposent dans notre pratique d'ingénierie est prouvée par le fait que lors de la reconstruction complète en 1905/8 d'un des forts les plus importants d'une forteresse importante, le rempart inférieur d'infanterie fut conservé et que sur le rempart principal des traverses en béton furent érigées pour les pièces d'artillerie lourdes. — Un trait très remarquable du caractère du peuple russe est son penchant pour la négation : ce penchant se reflète dans notre art de la fortification. Le représentant le plus talentueux de notre école de fortification (il s'agit de Welitschko) a utilisé son activité pendant 25 ans pour empêcher l'utilisation du blindage dans les fortifications. »

En réponse à une remarque d'inspiration mystico-nationale, Keljtschewski (4e conférence) réplique par la citation : « Les Slaves ont tendance à se livrer à des envolées de pensée religieusement-philosophiques avec un sens peu développé de la 'réalité'. »

Gurko (4e conférence) : Que nous le voulions ou non — nous sommes obligés de prêter attention à ce que fait l'Occident afin d'en tirer des leçons.

**5.** Un deuxième contraste, qui apparaît souvent dans l'échange d'opinions présent, est le contraste entre la technique et la tactique.

Cette opposition montre le même groupe de personnes qu'auparavant : d'un côté les ingénieurs, de l'autre les officiers d'état-major généraux.

Il est caractéristique de constater certaines déclarations générales qui expliquent les visions opposées et différentes dans de nombreux détails.

Welitschko (2<sup>e</sup> conférence) : Svetchine part de l'idée que la guerre de forteresse est équivalente à la guerre de campagne ; cette hypothèse est fondamentalement fausse. La différence est énorme : les moyens et le caractère des deux sont totalement différents. Dans la guerre de campagne, les réserves peuvent être placées où l'on veut, le combat peut se terminer quand on le souhaite (?); dans la guerre de forteresse, les réserves sont liées au centre. — Dans la guerre de campagne, les positions ont des flancs, dans la guerre de forteresse non.

À la dernière phrase, «que les positions dans la guerre de forteresse n'ont pas de flancs», il convient ici simplement de noter que Grigorjew, dans son développement ultérieur à examiner, très approfondi sur la structuration horizontale de la forteresse moderne, explique clairement que les positions de combat de l'artillerie de forteresse possèdent bien des flancs, dont la sécurisation doit être assurée.

Nowizki (3<sup>e</sup> conférence) : la tâche de l'état-major est de reconnecter le génie militaire avec la tactique — une connexion qui a été perdue en Russie.

Le même (5<sup>e</sup> conférence) : L'influence des armes à feu perfectionnées sur la guerre de siège se manifeste dans le fait que les conditions de la guerre de siège se sont rapprochées de celles de la guerre de campagne. L'idée d'une tactique unifiée a triomphé.

Svetchine (Invalide 1910 N. 36) : L'introduction de l'art de la guerre dans le domaine des fortifications, déjà — en Allemagne et en France — un fait accompli, a pris chez nous une tournure régressive. Aucun État en dehors de la Russie ne possède d'ingénieurs encore limités aux contraintes étroites de la technique.

Welitschko est un adversaire des tourelles de chars, non pas parce qu'elles ne remplissent pas leur mission, mais parce qu'elles permettent « la concentration des forces ».

Le vieux combat entre le général et le technicien : le général exige un feu frontal, le technicien un feu de flanc.

Maintenant, la tourelle du char dit : je vous rends tous les deux satisfaits, je peux accomplir les deux tâches.

L'Allemagne, où le tacticien joue le rôle décisif, a rapidement profité de cela, car il est ainsi possible de donner toute son importance au feu frontal. En Russie, les ingénieurs crient : « Puisque le canon de tourelle peut remplir plusieurs fonctions, on ne peut pas lui faire confiance ! Chaque tâche exige des canons spécifiques. »

L'idée de l'union des forces est l'idée fondamentale de l'art de la guerre — la spécialisation est l'idée fondamentale de Welitschko.

Je comprends parfaitement la critique désobligeante de nos techniciens lors de l'évaluation des groupes de fortifications allemands qui forment les grandes têtes de pont sur la Vistule : en eux, il n'y a ni canon, ni mitrailleuse qui ne puisse participer à la synthèse générale de toutes les forces.

Le manque de compréhension harmonieuse entre la tactique et la technique dans l'architecture fortifiée russe se manifeste de manière très nette dans l'introduction que G. Grigoriev (Invalide 1910 n° 28) place avant ses projets fortificateurs détaillés :

« L'ensemble du système de fortifications est entre les mains de l'administration des ingénieurs, parce que 1. toutes les demandes de crédits pour la construction, l'agrandissement et l'entretien des fortifications sont présentées par l'autorité de construction des ingénieurs, demandes auxquelles toutes les autres considérations doivent se soumettre ; 2. parce que le système de fortifications était généralement mal vu par les tacticiens. On pénétrait rarement dans ses profondeurs de ce côté, on ne voulait rien en savoir. C'est ainsi que s'est formée l'idée que, en matière de fortifications, seuls les ingénieurs faisaient autorité.

La plupart des événements provenant du domaine de la guerre de fortification sont donc de nouveau discutés uniquement par les ingénieurs, qui, dans leurs jugements, ne

dépassent pas les limites étroites des conceptions purement techniques, ce qui fait que notre soi-disant école russe de fortification ne va pas au-delà des modifications dans la disposition des forts individuels. »

### **3. La forteresse comme élément stratégique de la défense nationale**

**6.** Si l'on considère la forteresse de manière générale comme un élément de la défense nationale, la question se pose d'abord de savoir quelle tâche la forteresse doit accomplir.

À cet égard, parmi les officiers qui ont pris la parole dans les échanges d'opinions à examiner, on peut distinguer trois tendances.

La grande majorité, dans ses observations et projets, a uniquement à l'esprit la mission tactique de la forteresse : elle doit protéger un point — important pour une raison quelconque — aussi longtemps que possible, de préférence pendant toute la durée de la guerre, contre l'occupation ou la destruction par l'ennemi ; à partir de cette mission, la structure nécessaire de la forteresse est ensuite développée, en ne tenant compte, hormis des considérations financières générales, que des aspects tactiques.

Ici appartiennent Welitschko, Stawizki, Schwarz, Grigorjew, Klokatschew et Kochanow.

Il ne s'agit en aucun cas de dire que ces officiers n'auraient pas la compréhension de la mission stratégique de la forteresse — mais dans leurs propos actuels, ils traitent exclusivement du côté tactique de la question, qui sera examinée en détail dans la section suivante.

**7.** Une deuxième perspective considère que la tâche de la forteresse est d'assurer autant que possible la protection du sol national contre l'invasion ennemie.

Il ne s'agit pas seulement ici de la disposition tactique, mais aussi de la situation géographique de la forteresse ainsi que de la cohérence interne de tout le système de fortifications.

Un représentant de cette orientation est Bunizki, qui, dans sa conception initiale pour la sécurisation de la frontière russe, jugeait nécessaires 21 forteresses — 12 très grandes et 12 moins grandes — mais qui admet plus tard avoir dépassé les limites avec cette exigence.

En ce qui concerne la situation de ces forteresses, Bunizki souhaite qu'elles soient proches de la frontière, et ce pour les raisons suivantes : les premiers affrontements décisifs se dérouleront toujours assez près de notre frontière occidentale ; il est également contraire à la mission des forces armées de céder dès le début une partie du territoire national à l'ennemi.

Les exigences pratiquement impossibles que le système établi par Bunizki impose, d'une part aux ressources financières du Reich pour la construction et l'équipement des forteresses nécessaires, et d'autre part à l'administration de l'armée pour la fourniture des masses vraiment énormes de troupes de garnison, seront discutées plus en détail lorsque nous aborderons les aspects tactiques de ces projets.

**8.** La troisième orientation voit enfin la tâche de la forteresse dans le soutien approprié des grandes opérations de l'armée de campagne ; ici, les conditions stratégiques jouent donc un rôle principal.

Ici appartiennent Jeltschaninow, Masslow et l'Anonyme D. K.

Jeltschaninow (7<sup>e</sup> conférence) souligne que les questions de la défense nationale ne peuvent être résolues sans tenir compte de l'histoire, et qu'il ne faut pas négliger d'apprendre de l'étranger. Malheureusement, en Russie, une très mauvaise conception de l'ensemble du système fortifié a pris racine. La principale tâche de la forteresse est d'assurer la liberté de mouvement de l'armée de campagne.

Ses autres explications sont essentiellement de nature tactique ; il n'entre pas plus en détail sur les conditions stratégiques générales.

Masslow (Invalide 1909 n° 41) adopte un point de vue diamétralement opposé à celui de Bunizki ; ses déclarations constituent en quelque sorte un approfondissement systématique des lignes directrices énoncées par Nowizki (reproduites dans l'introduction).

Cependant, Masslow est également d'avis qu'il faut s'efforcer d'arrêter et de battre l'ennemi le plus près possible de la frontière — mais des motifs plus élevés obligent parfois à éviter la confrontation décisive avec l'adversaire à proximité de la frontière.

La tâche principale de l'armée n'est pas de se précipiter pour affronter l'ennemi le plus rapidement possible, mais de le vaincre. Il n'y a pas de grand malheur si l'ennemi envahit notre territoire, à condition qu'il rencontre ensuite à l'intérieur des forces supérieures rassemblées sur place. Un véritable malheur, en revanche, est de se présenter à l'ennemi pour le combat décisif avant d'avoir rassemblé des forces suffisantes capables de rivaliser avec celles de l'ennemi.

Le déplacement de la résistance décisive de la frontière vers l'intérieur du pays dépendra donc de la différence temporelle dans le rassemblement de nos forces et de celles de l'ennemi.

La rapidité de la mobilisation des forces armées dépend en grande partie du développement du réseau ferroviaire, et dans une certaine mesure — 15 — de l'importance des distances que les trains doivent parcourir avec les effectifs de remplacement et les troupes mobilisées.

Comme la Russie est désavantagée à cet égard par rapport à l'Autriche et surtout par rapport à l'Allemagne, nous devons — que nous le voulions ou non — repousser notre développement stratégique assez loin de la frontière.

Supposons que, pour accélérer le rassemblement de nos forces, la masse principale de nos troupes ait été déployée dans les zones frontalières : cette mesure suffisait avant le développement des chemins de fer et avant l'énorme expansion de la puissance chez nos voisins occidentaux. Le temps est révolu où nous pouvions faire face à l'attaque avec seulement les troupes des zones frontalières ; maintenant, une telle tentative serait inutile.

Pour pouvoir faire face avec succès à l'attaque ennemie, nous devons non seulement rassembler toutes les troupes de terrain des districts frontaliers et centraux, mais aussi celles des régions les plus reculées, ainsi que toutes les troupes de réserve de la Russie européenne.

Mais toutes ces troupes doivent être placées en première ligne ; pour les tâches de seconde ligne, nous devons recourir à la Reichswehr (Opoltschenije), dont l'organisation dans les gouvernements nécessite au moins un mois — et ensuite ces forces devront également être mobilisées sur le théâtre des opérations.

L'Allemagne, malgré son réseau ferroviaire développé, avait fixé en 1870 son développement stratégique à 6 jours de marche de la frontière française, afin de ne pas être attaquée par surprise.

Dans ce sens, pour assurer, sinon la supériorité, du moins l'équilibre des forces, nous devons reculer notre développement stratégique de 20 à 30 marches de jour de la frontière, soit de 300 à 400 km. Sur cette ligne, il faudrait également — si tant est que ce soit nécessaire — ériger de nouvelles forteresses.

Bunizki se trompe s'il pense que j'ai en tête une guerre scythique, un combat sous forme d'une série de combats de retraite.

Non, dès que nous aurons rassemblé des forces suffisantes dans la ligne de notre développement stratégique, nous devons faire face à l'attaquant de manière offensive — c'est dans tous les cas préférable à la guerre de position et bien préférable à une défense menée en retraite.

Dans ses explications, qui sont en elles-mêmes tout à fait logiques, on ne trouve cependant aucune indication sur le rôle que, selon lui, doivent jouer les nombreuses fortifications existantes à la frontière occidentale, dont certaines sont considérables.

Comme conséquence logique de la pensée développée par Maslow, toutes ces fortifications devraient être abandonnées, c'est-à-dire démantelées ; il va de soi qu'il est pratiquement impossible d'envisager cela. Il ne resterait qu'une seule issue : en abandonnant effectivement toutes les autres fortifications, maintenir le solide triangle fortifié Varsovie-Novogeorgiewsk-Segreshe à la frontière allemande, le triangle fortifié Luzk-Rowno-Dubno à la frontière autrichienne, et éventuellement le fort puissant de Brest-Litovsk derrière ces deux groupes — en espérant que ces bastions puissants, qui devraient bien sûr avoir des garnisons correspondantes adaptées à la guerre, pourraient résister assez longtemps à une attaque sérieuse jusqu'à ce que l'armée principale rassemblée à l'intérieur puisse venir à leur secours par une offensive victorieuse.

Qu'il en serait ainsi dans ce cas et que la ligne de pensée de Maslow (et de Nowizki), qui est tout à fait correcte en soi, ne pourrait pas être pleinement réalisée dès le départ, et que toute cette procédure comporterait de très grandes réserves, n'a probablement pas besoin d'être davantage expliquée.

Enfin, il convient peut-être de mentionner la remarque de Maslow (Invalide 1910 N°3) : que pour la Russie — compte tenu de son vaste territoire — les forteresses ont en général une importance moindre (ou en tout cas différente !) que pour les autres États européens.

L'Anonyme D. K. (« Défense territoriale fortifiée », Invalide 1908 n° 248, 249) assigne à la forteresse la même tâche que Jeltschaninow : assurer la liberté de mouvement de l'armée — tout en se confrontant aux opinions de Bunizki.

Le raisonnement de l'Anonyme est brièvement le suivant :

La préparation fortificatrice d'un théâtre de guerre consiste, selon la conception générale, en la construction de grandes forteresses de manœuvre à des points stratégiquement importants : des nœuds de lignes de chemin de fer et de voies navigables.

Selon Bunizki (plus de détails sur ce point plus tard !), la construction fortificatrice d'une telle forteresse coûte 25 millions de roubles ; l'équipement en artillerie, 50 millions ; l'approvisionnement en vivres et en munitions pour la garnison imposante (80 000 hommes), 25 millions. Si nous prenons comme hypothèse l'ensemble de la défense nationale avec seulement 10 de ces forteresses, cela représente 1 milliard de roubles.

Dépenser une somme aussi énorme pour la construction et l'équipement de fortifications, même en étalant les dépenses sur plusieurs années, n'est pas à la portée de la Russie.

Mais à part le coût, de telles grandes forteresses modernes ne garantissent en rien la liberté d'action de l'armée — bien souvent, l'armée gravitera de telle manière vers la grande forteresse de manœuvre que sa liberté d'action en souffrira directement.

De plus, les grandes forteresses situées à la frontière ne pourront guère être mises en état de guerre à temps, car l'attaquant pourra rapidement percer entre elles en neutralisant leurs liaisons, alors que l'armée encore incomplète du défenseur ne pourra guère réagir.

La mobilisation et le rassemblement rapides et sûrs de l'armée de campagne sont prioritaires ; il faut donc maîtriser le réseau routier de son propre pays et le protéger contre les interventions de l'ennemi.

Pour la protection des chemins et de leurs têtes, les forteresses sont nécessaires ; de telles forteresses, qui nous garantissent la liberté d'utilisation des chemins, assurent également le déroulement tranquille de la mobilisation et des rassemblements.

Le théâtre de la guerre doit être préparé de telle manière qu'il soit couvert par tout un réseau de chemins de fer, de routes, de voies navigables naturelles et artificielles, sur lesquelles se déplacent des trains blindés, des automobiles blindées et des canonnières

blindées. De nombreuses fortifications individuelles aux têtes (et aux points de convergence des voies) empêchent l'ennemi d'y prendre pied.

Ces barrages routiers doivent être des ouvrages fermés avec effet défensif dans toutes les directions. Un tel ouvrage, qui domine largement les environs et rend l'accès à la route concernée difficile pour l'ennemi, coûte avec l'artillerie et l'équipement complet 4 millions de roubles. Pour fermer les anciennes liaisons sur notre front ouest de 1 200 km (de la côte baltique à Wolotschisk), il faut environ 60 forts barrages ; coût : 240 millions de roubles. Une telle défense frontalière retiendra l'ennemi pendant au moins quelques semaines. (Pour la construction de ces forts barrages, voir la section sur les forts.)

#### **4. La forteresse comme élément tactique de la défense nationale**

9. En tête de cette section, je place une conférence donnée par Klo-katschew lors de la 3e conférence, qui donne un aperçu historique du développement des fortifications depuis le XVIIIe siècle et qui peut en quelque sorte servir d'introduction aux différents projets présentés par un certain nombre d'officiers russes ces dernières années.

Le contenu de la présentation est le suivant :

Au XVIIIe siècle, les forteresses se composaient d'une enceinte et d'un grand nombre d'ouvrages intérieurs et extérieurs ; les premiers servaient à une défense acharnée, les derniers à renforcer l'activité.

La croissance de l'artillerie et la volonté d'entreprendre des actions actives ont conduit à de nouveaux renforts des fortifications.

Si des hauteurs se trouvaient devant l'enceinte et étaient favorables pour la mise en place de l'artillerie ennemie, mais qu'on ne pouvait pas les inclure dans l'enceinte en raison de leur trop grande distance, on y construisait des ouvrages indépendants — des forts.

De tels forts assuraient parfois aussi des passages que l'on envisageait d'utiliser pour des opérations actives.

Le XIXe siècle a apporté des changements dans les conceptions de la construction des fortifications.

Les cas individuels de renforcement de la forteresse par des forts ont été conceptualisés en un principe. L'enceinte de la fortification a été équipée de forts, avancés d'environ 1 à 1,5 km ; cependant, le point central de la défense restait dans l'enceinte.

Dans les années 60 — apparition de l'artillerie à canon rayé — les forts furent avancés jusqu'à 4 ou 5 km avec des distances réciproques de 3 km, mais au départ, les forts restèrent essentiellement inchangés.

Dans les années 80, la propagande pour l'attaque accélérée commence. Sauer et son école veulent percer à travers les interstices, après que les forts aient été réduits au silence.

Dans les années 90, les bombardiers-torpilleurs sont apparus. Les idées de Sauer se répandent, on commence à craindre les interstices.

Résultat : Défense déplacée des remparts centraux vers les forts.

Entre-temps, la technologie de l'artillerie progresse toujours davantage, ce qui pousse également le système de fortifications à se développer davantage. C'est tout ce que dit Klokatschew.

Puis survient la catastrophe de 1904/5, qui provoque également en Russie une transformation profonde des conceptions de la défense territoriale fortifiée.

10. Je commence par les plans multiples et polyvalents de Bunizki, comme nous le verrons (Fortification défense nationale 1907 ; ainsi que : Wojennij Sbornik 1909, 2, 3, 4-).

Si le « modèle Bunizki » est généralement qualifié d'« officiel », cela ne s'applique d'ailleurs spécifiquement qu'au modèle qu'il a présenté des forts individuels appartenant à

une ceinture fortifiée (que nous aborderons seulement dans les sections suivantes) ; ici, nous avons d'abord affaire à ses projets pour l'ensemble de l'agencement horizontal de la forteresse moderne.

Inspiré par l'idée de Sandiers qui a émergé dans les années 90, Bunizki propose comme fortification idéale une forteresse dont le noyau est d'abord entouré d'une ceinture de forts simples, puis, dans un rayon plus large, par une ceinture de groupes de forts.

Il convient de préciser d'emblée qu'il applique ses projets aussi bien à une forteresse moyenne (appelée normale) qu'à une petite forteresse, ce que nous allons examiner maintenant dans l'ordre.

Dans le schéma de la « grande » forteresse (exemple général : Cracovie), l'enceinte principale a un rayon de 2 km. La ceinture intérieure composée de 12 forts est avancée seulement de 2 km par rapport à l'enceinte principale, ayant donc un rayon de 4 km, ce qui correspond à une circonférence de 25 km ; approximativement un fort tous les 2 km de la circonférence. La ceinture extérieure, composée de 24 forts, est avancée de 5 km de plus par rapport à la ceinture intérieure, ayant donc un rayon de 9 km et une circonférence de 56 km. Dans le schéma donné par Bunizki, cette ceinture extérieure est disposée de telle manière que cinq forts, espacés de 2 km, forment une courbe plate avec des flancs légèrement repliés. Légèrement retiré derrière le milieu de la distance de 6 km entre les forts d'aile de chaque paire de groupes voisins se trouve le soi-disant fort intermédiaire.

Dans cette disposition, on suppose que les plus grands espaces entre les groupes de forts sont autant que possible sécurisés contre le danger d'une percée grâce aux conditions du terrain.

Dans le schéma pour la forteresse moyenne ou normale, l'enceinte centrale a un rayon de 2 km, la ceinture composée de 12 forts a un rayon de 6 km, soit une circonférence d'environ 38 km ; il y a un fort tous les 3 km environ de la circonférence.

Dans le plan de la petite forteresse, l'enceinte centrale a un rayon de  $V_s$  km, celle formée par 6 forts a un rayon de  $2 \cdot \frac{20}{11}$  km, soit une circonférence de 9 km ; il y a un fort tous les  $1\frac{1}{2}$  km de la circonférence.

Pour la petite forteresse, Bunizki exige en équipement d'artillerie : 62 pièces d'artillerie à distance, 240 pièces d'artillerie de contact et 96 mitrailleuses ; en personnel : 12 bataillons, 2 escadrons, 4 batteries de campagne, 1 bataillon d'artillerie de forteresse, 1 bataillon d'artillerie de siège et 2 compagnies de troupes techniques — total arrondi à 17 000 hommes.

L'utilisation de l'infanterie est calculée comme suit :

Pour chaque fort et le tronçon correspondant de la ceinture, un bataillon est désigné ; parmi celui-ci, une compagnie assure le personnel permanent du fort, une compagnie est en avant-poste, une compagnie est en alerte, une compagnie (qui était hier en avant-poste) à l'intérieur et au repos. Dans cet ordre, chaque compagnie sera en avant-poste, au repos et en alerte une fois tous les trois jours ; la compagnie du fort ne participe pas à ce cycle.

Le deuxième groupe de 6 bataillons constitue la réserve générale et l'occupation de la garnison principale, et il alterne à intervalles appropriés avec l'occupation de la ceinture du fort.

Pour la forteresse moyenne (normale), il est demandé :

438 armes à longue portée, 432 armes de combat rapproché et 288 mitrailleuses.  
Effectifs : 36 bataillons, 12 escadrons, 11 600 hommes d'artillerie, 4 000 hommes de troupes techniques ; en tout, 58 000 hommes.

Calcul de l'équipage d'infanterie :

Deux groupes de 12 bataillons chacun se relaient tous les 6 jours dans la ceinture avancée ; 12 autres bataillons composent la réserve commune et la garnison de l'enceinte centrale.

Pour la grande forteresse, il est demandé :

Pour la grande forteresse, il faut : 510 canons à longue portée, 840 canons de combat rapproché et 366 mitrailleuses. Pour le personnel : 54 bataillons, 16 escadrons, 36 batteries de campagne (les canons déjà comptés ci-dessus), 15 200 hommes d'artillerie de forteresse et de siège, 5 000 hommes de troupes techniques — en tout environ 84 000 hommes.

Petite forteresse : Installations fortifiées	23 millions de roubles
Artillerie	4 millions de roubles
Total :	27 millions de roubles
Forteresse moyenne : Installations fortifiées	38 millions de roubles
Artillerie	16 millions de roubles
Total :	54 millions de roubles
Grande forteresse : Installations fortifiées	69 millions de roubles
Artillerie	21 millions de roubles
Total :	90 millions de roubles

**11.** Stawizki donne d'abord une introduction historique au développement tactique de la forteresse (Invalide 19.10, n° 43). Dans les petites forteresses anciennes, le combat se déroulait sur l'enceinte fermée, par une ligne continue de tireurs et d'artillerie.

Dans cette situation, on ne pouvait attendre de la fortification rien d'autre que des positions frontales solides avec des flancs sécurisés.

Avec l'augmentation continue du diamètre de la forteresse, cette question se complique.

Ces considérations ont conduit à rechercher de nouvelles formes de fortifications solides pour les lignes de défense principales, mais surtout à définir les directives tactiques selon lesquelles le combat acharné devait se dérouler sur ces positions fortifiées extrêmement étendues.

La rapidité de la concentration de l'artillerie pour combattre l'ennemi isolé ;  
Réserve d'infanterie forte entre les mains du commandant et des commandants de section ;  
Vider le champ de bataille même dans la guerre de siège.

La défense de ces intervalles contre toute percée devrait de préférence — si ce n'est exclusivement — se faire par un intense tir d'artillerie.

À cette classification générale succède maintenant le projet de Stanizki (Journal de l'ingénieur 1908, n° 4, 5, 8), publié précédemment dans le temps.



À 9 km du centre de la forteresse et avec des distances mutuelles de 6 à 8 km, la forteresse entoure une ceinture de groupes de forts. Chaque groupe se compose de 2, 3 ou 4 forts, distants les uns des autres de 1 1/4 km (la portée des mitrailleuses) et reliés par une enceinte continue flanquée avec un chemin couvert. À l'intérieur de cet anneau se trouve la citadelle du groupe, une enceinte permanente.

Dans l'espace situé entre chaque deux groupes, un peu en retrait, se trouvent des casernes à l'abri du tir, libres d'assaut (environ 3 dans chaque intervalle) ; chaque caserne est séparée des autres et du fort d'environ 1,5 km.

Devant les casernes se trouve un fossé maçonné flanqué, profond de 6 m et large de 40 m ; entre ce fossé et les forts concernés reste un espace ouvert de 400 à 600 m de large pour les opérations offensives du défenseur. Ce fossé peut, dans certaines circonstances, être remplacé par un obstacle naturel — rivière, marais.

Le noyau de la forteresse a un rempart permanent.

Entre cette fortification principale et la ligne de défense principale, à environ 3 km de cette dernière, se trouve, sur la ligne de liaison entre le centre du groupe de forts et le centre du noyau, une caserne de réserve avec des caponnières intermédiaires pour canons et mitrailleuses. Ces casernes devraient plus tard servir de réduits pour une seconde position de défense provisoire.

Stawizki exige pour sa forteresse 2700 pièces d'artillerie (dont 550 canons et 750 obusiers de calibre forteresse), ainsi que 1100 mitrailleuses et des mortiers de demi-livre.

Les batteries de combat sont installées dans les espaces intermédiaires derrière l'enceinte, en partie derrière les groupes de forts. Comme effectif, Stawizki exige 48 bataillons d'infanterie = 38 400 hommes, 26 bataillons d'artillerie et 6 batteries de sortie = 32 500 hommes ; troupes techniques = 3 000 hommes, cavalerie et branches auxiliaires = 2 000 hommes ; total 76 000 hommes.

Avec un rayon de 9 km, Stawizki calcule le coût de la forteresse elle-même à 40 millions de roubles ; en incluant tout l'équipement d'artillerie et d'intendance, à 185 millions. — 23 — (À titre de comparaison, il évalue la forteresse normale de Bunizkis à 180 millions, et la forteresse ultérieurement mentionnée selon le schéma Schwarz à 200 millions.)

Stawizki considère son schéma avantageusement applicable uniquement aux forteresses ayant un rayon d'au moins 8 km et au maximum 12 km.

Son schéma purement théorique est d'ailleurs expliqué par Stawizki à l'aide d'un plan de forteresse, adapté à un terrain réellement coupé.

La place se trouve à cinq jours de marche de la frontière ennemie et a pour mission de sécuriser le passage d'une rivière et un nœud stratégique de routes ainsi que les importantes provisions accumulées en son sein.

La région centrale a une circonférence de 8 km et se compose d'un certain nombre de fronts polygonaux et à tenaille.

La principale position défensive, située en moyenne à 9 km de la ceinture centrale, se compose de 2 groupes de 3 forts, de 3 groupes de 2 forts et de 2 forts isolés. La garnison est de 60 000 hommes, l'équipement en artillerie comprend 2 100 pièces et 310 mitrailleuses.

**12.** Schwarz (Journal des Ingénieurs 1907, n° 4, 5) élabore, sur la base des expériences faites à Port Arthur, le plan suivant pour une forteresse :

La ligne principale de défense est longue de 53 km, en moyenne avancée de 9 km au-delà du noyau.

Les points d'appui sont les forts situés à seulement 2 km les uns des autres. Les espaces intermédiaires sont fortifiés.

Toutes les fortifications sont reliées entre elles selon l'emplacement, soit par des sections de rempart, soit par des segments d'un glacis de défense, qui d'ailleurs ne s'étendent pas jusqu'aux forts, mais laissent des ouvertures de 40 à 50 m pour les assauts offensifs.

Les tranchées sont flanquées par des caponnières ou des canons blindés mobiles.

Avant la tranchée, un chemin couvert pour les postes.

Ceci est la position de l'infanterie.

Juste derrière le mur d'enceinte ou derrière le glacis de défense, des traverses casematées pour les sections en réserve ; 100 m plus en arrière, dans chaque espace intermédiaire, deux casernes bétonnées pour une compagnie chacune.

Derrière la position d'infanterie, une route avec des embranchements menant aux points d'appui.

Derrière cette rue se trouve la position d'artillerie.

Les emplacements pour les batteries (de 2 à 4 pièces d'artillerie) ne sont choisis que pendant la paix ; en revanche, des casernes en béton pour le personnel, des magasins à munitions ainsi que des postes d'observation en béton ou blindés pour les chefs de groupes de batteries sont déjà construits en temps de paix.

À l'arrière de la position d'artillerie, la voie ferrée principale de la forteresse se développe avec des embranchements radiaux.

Les deux positions — infanterie et artillerie — soigneusement camouflées par des plantations d'arbres artificielles.

Derrière la première ligne de défense, à 3 à 4 km, se trouve la deuxième ligne de défense, conçue de manière à pouvoir tirer sur la première position.

La deuxième ligne est composée de forts situés à environ 3 km les uns des autres ; dans ces intervalles se trouvent des casernes bétonnées pour le personnel.

En période de mobilisation, des tranchées et des ouvrages provisoires sont aménagés entre les forts de la deuxième ligne.

**13.** Les plans examinés jusqu'à présent partent, suivant l'évolution historique, toujours des forts comme base pour les positions de combat de l'artillerie à établir dans les espaces intermédiaires entre ceux-ci.

Une autre méthode est proposée par Grigorjew, qui construit d'abord la position d'artillerie puis, pour assurer la sécurité de ses flancs, les forts, qu'il ne désigne plus comme des forts mais comme des points d'appui.

Les remarques de Grigoriev (« Forteresses », Invalide 1910, n° 28) ne doivent être suivies que dans leurs grandes lignes.

Comme principe fondamental de l'artillerie de forteresse, on pose la condition que le noyau de la forteresse, qui renferme l'objet stratégique, ne puisse être atteint par les projectiles de l'ennemi ; il faut donc avancer la défense de manière à ce que l'artillerie de l'attaquant ne puisse pas d'abord occuper des positions permettant le bombardement du cœur de la forteresse. L'artillerie de l'attaquant doit d'abord engager le combat avec la position principale de l'artillerie de la forteresse.

La défense, de son côté, doit disposer de positions avancées bien aménagées, situées à 4 ou 5 km devant la position principale de l'artillerie de forteresse et pouvant être soutenues à partir de là par un feu de shrapnel.

Le béton, la tourelle blindée avec des mitrailleuses à tir rapide et de forts obstacles artificiels doivent trouver leur place ici.

Les premières tentatives de l'ennemi échouent contre ces positions, elles le forcent à perdre du temps (la guerre de forteresse est — 25 — un combat pour le temps), elles dévoilent ses intentions futures, elles donnent de la profondeur à la position de combat et permettent de gagner du temps pour d'autres travaux afin de mettre la forteresse en état de guerre complet.

Les principales positions de combat de l'artillerie de forteresse formeront, selon le terrain, un cercle irrégulier aussi éloigné que possible du noyau de la forteresse. Sur ce cercle, les positions individuelles doivent être choisies d'une longueur de 2 à 3 km, avec un angle rentrant au milieu. Les flancs de ces positions seront naturellement exposés au feu couvrant de l'ennemi et représenteront donc les points faibles. Pour remédier à cette faiblesse, les deux

flancs adjacents de deux positions voisines doivent s'appuyer sur un point d'appui ; cela peut être soit une position d'infanterie forte avec de l'artillerie, soit un point effectivement inaccessible à l'attaque.

Il faut renoncer à considérer un « fort » dans le sens traditionnel. Si l'on veut voir dans le fort seulement un point d'appui, il faut alors lui imposer des exigences tout à fait différentes de celles qui sont actuellement en vigueur.

Une position d'infanterie avancée, vaste et bien aménagée, sera dans certains cas déjà en place, mais malheureusement elle occupe beaucoup d'espace que l'artillerie de forteresse devrait utiliser, car sur chaque front d'attaque, autant de canons que possible doivent être déployés pour faire face aux forces ennemies activées.

Le meilleur point d'appui serait un haut rocher de granit avec des parois verticales et une surface supérieure de la taille d'un fort ; un tel point d'appui serait totalement à l'abri des assauts et protégerait la position contre le feu de flanc comme une immense traversée.

Moins avantageux serait un abîme, car bien qu'il soit également à l'abri de la tempête, il n'est pas efficace comme traverse.

L'art de la fortification doit donc créer quelque chose qui ressemble à un rocher.

À cette fin, Grigoriev fait la proposition suivante, qui devrait en fait être dans la section suivante, mais qui, en raison de son étroite relation, peut être énoncée ici — de manière succincte —.

Élévation de terre importante avec un plan triangulaire, entourée d'un large fossé profond avec une grille en fer à trois rangs près de la contrescarpe, coffre et caponnière, galerie de contre-mines sur les flancs orientés vers l'extérieur ; trois tourelles blindées tournantes et escamotables, chacune avec deux canons rapides de trois pouces aux angles de l'élévation.

À l'angle arrière du glacis, casemate blindée pour couvrir les obstacles artificiels.

Logement pour une demi-compagnie d'infanterie ainsi que pour les artilleurs, mineurs et sapeurs nécessaires.

Poste de commandement blindé — avec appareil de signalisation, projecteur et liaison téléphonique avec la station centrale — derrière la tourelle avant, la dépassant légèrement, mais par ailleurs protégé par celle-ci contre le feu ennemi.

Toutes les parties de la base sont connectées par téléphone

Toutes les connexions dans des galeries souterraines.

Connexion de la caserne vers l'extérieur par un passage souterrain sous le fond de la tranchée avec une sortie cachée quelque part dans le champ libre derrière le poste.

Entre deux de ces points d'appui se trouve la position d'artillerie incurvée vers l'intérieur ; à 1 km du centre de cette position se trouve la position de sécurité pour l'infanterie avancée avec des canons, ces derniers étant soit sous des demi-coupoles blindées, soit sous des abris solides avec des boucliers métalliques.

Les batteries dans les intervalles sont regroupées par 2 ou 3 en groupes de même type d'artillerie ; chaque groupe de ce type est entouré, avec ses magasins de munitions (déjà construits en temps de paix), d'obstacles artificiels.

Entre ces groupes restent des sorties en zigzag, qui sont minées ; il est également prévu de garder du matériel pour les bloquer si nécessaire.

Derrière la ligne de combat de la forteresse se trouve l'enceinte centrale fortifiée avec une grille en fer à trois rangées dans le fossé triangulaire et avec des obstacles artificiels sur le glacis.

« Ceci est — poursuit Grigoriev — le schéma d'une disposition de combat de forteresse organisée en profondeur, et ce schéma est tout à fait typiquement russe, ce n'est pas une simple imitation aveugle des étrangers. Ceux-ci se retrouveraient confrontés à quelque chose de totalement nouveau pour eux ; à quelque chose de plus puissant que la faible imitation de ce qu'ils connaissent déjà.

Dans les nouvelles fortifications à construire, les emplacements appropriés pour le combat d'artillerie doivent être attribués, et les points de liaison situés plus bas doivent être transformés en points inaccessibles par la construction de postes de soutien élevés. Mais maintenant, nous voyons le contraire ! Pour les forts, on choisit les points dominants ; les batteries de combat sont placées dans les vallées, où elles sont complètement visibles par l'ennemi depuis les hauteurs environnantes — elles ne peuvent ni être cachées ni masquées. »

**14.** Une conclusion appropriée de cette section est un extrait des études approfondies de Kochanow « sur la nature de la forteresse moderne » (Invalide 1909, n° 22), dans lequel il tire en quelque sorte la conclusion de toutes les propositions faites jusqu'à présent et s'efforce de montrer de manière intéressante que la question du schéma de la forteresse moderne doit être posée différemment de ce qui a été fait jusqu'à présent dans les cercles des spécialistes russes.

Écoutons les débats de Kochanowski.

Toutes les propositions pour la construction moderne de fortifications depuis l'année 1906, bien qu'elles diffèrent à bien des égards, ont un objectif principal en vue : protéger la zone centrale de la forteresse, le noyau de la forteresse, contre le bombardement en avançant les positions d'artillerie afin de maintenir l'attaque à distance, hors de portée des pièces d'artillerie.

Examinons dans quelle mesure, pour le présent et l'avenir proche, un tel recul de l'artillerie de siège peut offrir une sécurité fiable contre le bombardement du cœur de la forteresse.

Grâce à l'amélioration continue et progressive des moyens de destruction et de protection, la forteresse moderne ne se trouve dans aucune situation enviable.

Un produit très compliqué de tous les éléments possibles de la défense, la forteresse exige 5 à 10 ans pour sa construction — mais dès l'instant où son projet est décidé, elle ne peut déjà plus satisfaire au dernier mot de l'art des fortifications ; de nos jours, en l'espace de quelques années, des changements beaucoup plus radicaux surviennent dans les conditions de la guerre de forteresse qu'autrefois en un siècle.

La technique de l'artillerie progresse à des pas incroyablement rapides ; dans nos calculs et nos plans, nous ne pouvons tenir compte que des modèles de canons disponibles à ce moment-là. Au moment où le combat de l'artillerie d'attaque contre la forteresse commence, celle-ci est assurément à un niveau supérieur à l'artillerie pour laquelle la forteresse avait été conçue.

Nous savons tous que les caractéristiques balistiques des explosifs modernes ne sont pas encore pleinement exploitées par les modèles de canons actuellement disponibles. De plus, nous savons que seul le coût énorme empêche les États de tirer immédiatement parti de nouvelles inventions en rééquipant leur artillerie.

Autrefois, lorsque la technique de l'artillerie progressait lentement, on pouvait se faire une idée assez précise de l'artillerie de siège d'autrefois — ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Actuellement, lors de la conception d'une fortification, nous prenons en compte la portée des pièces d'assaut modernes atteignant 12 km ; nous considérons cependant déjà que la portée du canon de 6 pouces est d'au moins 12 km, et ce développement de la portée continuera à augmenter.

Ces considérations conduisent à la conviction qu'il n'est pas possible de protéger durablement le cœur d'une forteresse contre les bombardements en avançant les ceintures de forts. À cela s'ajoute un autre facteur dans la guerre de forteresse : le dirigeable. Son rôle est encore très modeste, mais c'est néanmoins un facteur dont il faut tenir compte.

Un système de fixation peut théoriquement être aussi bien justifié que possible, pour nous, il n'a de valeur que s'il est pratiquement réalisable dans notre situation.

Si nous prenons le coût d'une forteresse (y compris l'équipement d'artillerie) à 75 millions, alors 10 forteresses coûteraient 750 millions ; et supposons qu'elles doivent être

achevées en 5 ans, notre budget serait alors chargé annuellement de 150 millions, et pour l'entretien des forteresses existantes, pas un sou ne serait disponible — une telle charge financière est cependant impossible pour nous.

Du point de vue de la faisabilité pratique, tous les systèmes qui cherchent à protéger le noyau central de la forteresse en augmentant le diamètre de l'espace fortifié contre les tirs sont inacceptables pour nous pour des raisons financières.

Nous n'avons actuellement aucune autorité qui affirme que les forteresses d'une circonférence de 60 à 70 km et avec une garnison de 75 000 à 100 000 hommes soient tactiquement plus avantageuses que les forteresses de 35 à 45 km de circonférence avec une garnison de 40 000 à 50 000 hommes.

Il est impossible de continuer la construction des forteresses de la même manière qu'auparavant.

Mais une fois qu'il a été décidé de protéger le cœur de la forteresse contre les tirs, le schéma de la forteresse normale doit être déterminé sur la base d'autres considérations.

Une forteresse est l'union des moyens nécessaires pour défendre le point concerné jusqu'à la fin de la guerre.

Équipage, armement, fortifications, connexions — ce sont ces moyens, et ce n'est qu'en les utilisant rationnellement qu'on peut obtenir un résultat positif ; il faut donc créer pour les moyens mentionnés ci-dessus la possibilité de déployer un maximum d'activité utile.

Les équipages d'infanterie disposent avant tout de ces moyens ; il faut donc d'abord leur offrir la possibilité de sécuriser des conditions de combat avantageuses pour eux.

Les positions choisies pour le combat d'infanterie déterminent donc la distance de la position principale de combat par rapport au noyau de la forteresse ; l'artillerie de forteresse doit utiliser rationnellement cette position donnée. Dans les cas où l'ingénierie est capable de créer des positions d'infanterie en n'importe quel point — sur un terrain plat ou légèrement ondulé — il s'agit alors, sans tenir compte de l'infanterie, de chercher d'abord des positions favorables pour l'artillerie.

Dans la guerre de campagne — en défense — tout l'espace derrière la position de l'infanterie est à la disposition de l'artillerie ; celle-ci peut, selon la mission qui lui est assignée, choisir le site le plus favorable sans être liée à une profondeur déterminée. Dans la guerre de siège, le choix des positions d'artillerie est limité d'une part par la ceinture de forts, d'autre part par l'enceinte centrale.

Dans le schéma théorique d'une forteresse, il faudra désormais dire : « Ce n'est pas la profondeur de la position d'artillerie qui doit dépendre de la situation de la ceinture du fort, mais celle-ci doit s'ajuster en fonction de la profondeur nécessaire de la position d'artillerie.

La profondeur de position doit maintenant permettre à l'artillerie : échelonnement, maniabilité, approvisionnement en munitions sans entrave, implantation aussi isolée que possible, bon camouflage. La tâche fondamentale de l'artillerie de forteresse est de lutter sans relâche contre la supériorité de feu de l'ennemi.

Lorsque les questions concernant les positions de l'infanterie et de l'artillerie sont entièrement et largement résolues, alors l'ingénierie entre en action pour fortifier les positions choisies et organiser toute la situation de manière à ce que tous les moyens de combat de la défense puissent être utilisés de la manière la plus avantageuse possible.

Voici maintenant un schéma théorique de fortification sous l'hypothèse que les positions d'infanterie peuvent être établies à n'importe quel endroit.

On suppose un rempart principal ; devant celui-ci, une esplanade nécessaire pour le combat régulier autour du rempart d'une largeur de 1 à 1,5 km.

La profondeur de la position d'artillerie est d'environ 2 à 4 km, en conséquence le déplacement de la ceinture de forts à 3 à 6 km.

Le rayon de l'enveloppe du noyau est supposé être de 1 1/2 à 2 km, ce qui donne pour la position principale une distance de 4 à 8 km du centre.

Ce schéma est basé sur les expériences passées et a été éprouvé à plusieurs reprises.

Notre schéma de fortification théorique et normal n'a actuellement pas besoin de modifications fondamentales — mais il exige de nouveaux matériaux pour les constructions fortifiées, de nouvelles formes pour les ouvrages de sécurité et de défense, une meilleure préparation de la surface de la forteresse afin de pouvoir utiliser pleinement tous les moyens de défense ; surtout : il requiert une étude globale et planifiée de toutes les particularités locales en vue de leur utilisation pratique !

**15.** Enfin, il convient ici de citer les intéressantes observations de Kochanowski sur l'évaluation qu'il fait des « expériences de Port Arthur » en ce qui concerne la guerre de siège.

« Un jugement impartial d'un événement si proche est rendu difficile non seulement par la proximité de l'événement, non seulement par notre implication directe dans les événements, mais aussi parce que dans toutes les communications concernant ce combat, les impressions immédiates basées sur le sentiment doivent nécessairement dominer l'évaluation objective.

Ce n'est que la génération suivante, à qui reviendront en héritage les mémoires, journaux intimes et autres omissions — pour lesquels des informations officielles précises de part et d'autre sont disponibles — et qui pourra se servir des conclusions justes ou erronées tirées des expériences de Port-Arthur, — ce n'est que cette génération qui sera capable de juger impartialement. »

Supposons que tout nous soit connu et que nous soyons au-dessus du temps et de l'espace — pouvons-nous, sur la base des expériences de Port Arthur, porter un jugement fiable sur la forteresse moderne et sur la guerre de forteresse moderne ?

Même si nous supposons que Port Arthur, en tant que projet, était une forteresse moderne, il n'y a qu'une seule opinion sur l'état de préparation (négatif !) au combat en tant que forteresse moderne au début des opérations.

Mettons toutefois la défense de côté — considérons la modernité de l'attaque.

Autant tous les correspondants répandent de l'encens sur les Japonais, autant nos adversaires traitent la vérité avec habileté, autant nous exagérons les succès de nos ennemis — une chose est claire : sur le plan de l'artillerie et des autres techniques, les Japonais n'étaient pas au niveau de nos voisins occidentaux ; leur tactique dans la guerre de siège avait depuis longtemps été assimilée par leurs maîtres aux archives comme matériau précieux. La seule chose qui était admirable chez eux était le courage — mais même celui-ci n'était pas supérieur à celui des défenseurs.

Ce qui a été dit ne doit en aucun cas diminuer l'importance des succès de Port-Arthur pour telle ou telle conception concernant la guerre de forteresse ; il ne doit en aucun cas être nié l'influence de ces expériences sur le développement ultérieur de la question des fortifications — mais fonder une théorie incontestée sur cette seule expérience serait problématique. Port-Arthur n'est qu'une étape dans l'histoire de la guerre de forteresse, certes une étape proche de nous et coûteuse — mais le chemin jusqu'à cette étape a été long, et il y a eu sur ce chemin de nombreuses autres étapes similaires !

## **5. Ceinture continue et fort**

**16.** Totleben s'était déjà exprimé en 1855 dans une note sur la fortification de Nikolaïev en disant que l'artillerie lourde ne devait pas être installée dans les forts, mais dans les espaces entre les forts.

Bientôt, en 1870, il avait exposé ses vues sur les caractéristiques d'un fort de garnison dans un atlas publié à son initiative avec des croquis du fort normal.

Le type adopté ici avait une position d'infanterie spacieuse ; la caserne située à l'intérieur était séparée par le rempart. L'utilisation de palissades comme obstacle d'escarpe

et l'aménagement d'un fossé avant avec une clôture — ces éléments de fortification de fortune — représentaient une concession au point de vue des coûts.

L'aménagement intérieur montre la volonté d'une défense intérieure tenace ; l'absence de fermeture de la gorge devrait faciliter la reconquête (réminiscence de Malakoff en 1855 !).

Mais dès le début des années quatre-vingt, une activité de construction accrue ne suivait plus les idées de la vie morte : les nouveaux forts étaient des batteries dans lesquelles des dizaines de canons lourds étaient regroupés.

L'abandon des principes de la vie terrestre a donné lieu à des critiques à plusieurs reprises.

Krassowski apparaît en 1881 dans le Journal des Ingénieurs avec un article intitulé « Type rationnel des ouvrages permanents » et s'y oppose aux contours des forts qui se détachent nettement dans le paysage ainsi qu'aux traverses qui dépassent largement la ligne de tir des canons.

Le modèle de Krassowski montre une bonne camouflage à la fois des ports dans leur ensemble et de la position d'artillerie, qui, dépendant du tir indirect, se trouve à l'intérieur des forts. De plus, une défense d'infanterie en forme de deux étages ; les caponnières Erkarpen non couvertes sont remplacées par des casemates flanquantes dans la contrescarpe.

Les propositions de Krassowski n'ont cependant rencontré aucun écho.

Après lui, Glinka-Yantshevski apparaît comme un critique sévère et exige surtout le déplacement de toute l'artillerie lourde des forts vers des batteries de raccordement. D'ailleurs, dans toutes ses œuvres, il ne prévoit que des obstacles horizontaux et une défense frontale ; il rejette les murs de pierre comme peu fiables.

Ses vues développées dans l'ouvrage « Forteresses de camp » ont trouvé un écho dans les cercles officiels, et ses idées ont été mises en œuvre dans diverses installations fortificatoires. Cependant, en raison de diverses expériences de manœuvre, il est apparu que des ouvrages de ce type étaient exposés au risque d'être perdus par une attaque à l'assaut — raison pour laquelle ce type a été abandonné.

**17.** À cette époque, on apprend également que dans les États voisins, des bombes torpilles d'une grande puissance destructrice avaient été introduites.

Compte tenu de ce fait et convaincu de la nécessité de revenir aux principes fondamentaux de la vie morte, le lieutenant-colonel Welitschko, alors professeur à l'Académie d'ingénierie, s'est senti poussé à concevoir un nouveau type de fort sous la devise « Voir, mais ne pas être vu ! »

Ce nouveau type avait les caractéristiques suivantes :

Disposition en glacis de l'enceinte, afin de faire face à l'attaque non seulement par le feu, mais aussi par une contre-attaque offensive ; organisation d'une défense intérieure ; obstacles importants contre l'assaut ; enfin une caponnière intermédiaire, qui permet de défendre abondamment les intervalles entre les portes par un feu de flanc.

La caponnière intermédiaire de Welitschkos a été prochainement divisée en deux demi-caponnières selon une autre proposition.

Les expériences réalisées dans les années quatre-vingt-dix à Kronstadt avec des bombes torpilles ont donné un nouvel élan à l'amélioration du type de fort. Sur la base de ces expériences, l'artillerie lourde a été complètement retirée du port, où seuls 2 à 4 canons ont été laissés à des fins de reconnaissance.

En même temps, on passa au renforcement du rempart, en regroupant les remparts pour l'infanterie et pour l'artillerie en un seul rempart destiné à la défense de l'infanterie.

Le type de fort de la fin des années quatre-vingt-dix est le « Fort Welitschko 1897 ». Plan simple et trapézoïdal, caponnières intermédiaires partagées, dans chaque fort ne restent que 2 à 4 pièces d'artillerie de reconnaissance ; les installations pour la défense intérieure, qui nécessitaient un grand espace intérieur, ont été abandonnées pour des raisons économiques.

Au cours de cette période, le char de combat a commencé à jouer son rôle dans les États voisins ; sur la position que la Russie adopta et adopte concernant la question des chars, il sera parlé plus tard dans une section spéciale à ce sujet.

**18.** Du type « Welitschko 1897 » se développe désormais, en tenant compte de divers progrès techniques, dans le « Nouveau modèle avancé » proposé par Bunizki et devenu officiel, présentant les caractères distinctifs suivants :

Absence de toutes les pièces d'artillerie lourdes — à la place, 4 pièces d'artillerie à tir lointain (canons de 6 pouces ou obusiers de 8 pouces) sous des tourelles blindées « à proximité immédiate du fort ». (Sur le plan, derrière le centre du fort.)

Déploiement des canons d'assaut (8 canons de 52 mm à tir rapide et 4 mitrailleuses), en partie dans des tourelles blindées, en partie derrière des abris d'où ils sortent pour tirer. Défense des espaces intermédiaires et des accès aux fortifications secondaires par des canons dans des pièces casematées (8 canons de 3 pouces [7,6 cm] à tir rapide).

Dispositions pour une défense intérieure obstinée (modification selon Welitschko 1897).

Enfin, une telle combinaison de tous les éléments, de sorte que l'agrandissement progressif du fort soit possible en fonction des ressources disponibles, tout en maintenant une capacité de combat constante, même pendant la période de construction.

**19.** Contre ce « modèle Bunizki » officiel, S présente maintenant lors de la (1<sup>re</sup> conférence) une critique très sévère. Les accusations qu'il adresse à ce type sont essentiellement les suivantes :

« Caractéristique du fort Bunizki : il ne tire pas — on pourrait l'appeler 'le grand silencieux'.

Il dispose de nombreux canons de différentes sortes, mais ils ne seront jamais efficaces. »

Cette accusation sous cette forme ne semble pas justifiée. Cependant, les quatre canons sous les coupoles blindées mais situés à l'extérieur du fort constituent, selon Bunizki, un équipement essentiel pour le fort, et rien n'empêche leur participation efficace au combat à distance. Les pièces destinées à couvrir les intervalles, et encore plus celles pour couvrir le fossé, ne peuvent bien sûr avoir un effet qu'à un stade plus avancé de l'attaque ; leur reprocher cela n'est pas fondé. Ce serait différent si Swjetsehin avait trouvé le nombre de canons installés à l'intérieur du fort trop élevé — cela pourrait toutefois être discuté.

Une deuxième reproche est le profil élevé du fort : sur le haut rempart, les défenseurs se détachent nettement et sont abattus par un feu global. De plus, la possibilité de maintenir le feu contre le haut rempart au-dessus des têtes des assaillants jusqu'au dernier instant de l'assaut facilite grandement l'attaque.

Une troisième accusation la dirige contre les casemates intermédiaires, qu'elle tient pour responsables de la conception incorrecte de tout le fort selon son point de vue.

Svetchine ne voit dans la moitié avant du fort rien d'autre qu'un grand masque construit à grands frais pour la moitié arrière : la caponnière intermédiaire. Cette caponnière intermédiaire — dit Swjetsehin — est, selon l'idée, une invention franco-néerlandaise que l'on s'efforce de présenter comme une révélation nationale russe. Toute la défense de nos forteresses repose sur ces caponnières intermédiaires, mais elles n'ont ni l'expérience de la guerre — car elles n'ont pas été utilisées à Port Arthur — ni celle de la paix. Ces caponnières intermédiaires existent depuis 20 ans, et aucun tir d'essai (à l'exception de quelques tirs de mitraille) n'a été effectué à partir d'elles pour déterminer si le personnel ne suffoque pas à cause des gaz de poudre.

Tous les inconvénients de conception des forts modernes sont expliqués par le désir de donner aux canons des casemates intermédiaires une meilleure visibilité. C'est pourquoi le profil élevé du fort et le positionnement des canons au troisième étage de la casemate.



Ces sacrifices lourds sont consentis pour un leurre. Le feu de la caponnière ne peut atteindre en aucun cas plus de 800 à 1000 pas, même si l'espace intermédiaire était parfaitement plat. Si l'on veut assurer le flanquement par un feu couvert à de plus grandes distances, il ne reste rien d'autre que de démanteler entièrement le fort.

La partie arrière, la caponnière, doit être complètement séparée de la partie avant du fort et reconstruite dans un endroit couvert du terrain. Parallèlement, il est conseillé de renoncer à la construction casematée et de passer, pour le flanquement de l'espace intermédiaire, à des obusiers de calibre moyen dans des coupoles blindées ; si nécessaire, leur feu peut être appuyé par des canons à masque provenant de positions couvertes.

La partie avant du fort perd ainsi le caractère d'une montagne artificielle ; on peut lui donner un profil bas, adapté au terrain. Le fort lui-même devient petit, mais dans l'extension de ses faces, des positions de tir bien aménagées avec des fossés se rattachent. L'équipage de cette position trouve refuge dans des abris individuels et dans une caserne en béton située à un endroit couvert. Si l'on entoure l'ensemble de tels obstacles artificiels, on obtient pour 1,5 million un poste fortifié solide du type de la « Feste » allemande.

Lors de la deuxième conférence, Welitschko a pris la parole dans une longue présentation en faveur du modèle Bunizki.

Dans la première moitié de la conférence, Welitschko traite en général de la tâche et de l'importance des forts.

Pour s'emparer des anciennes forteresses entourées de remparts fermés, il fallait percer une brèche ; dans la fortification moderne, les interstices entre les forts constituent en quelque sorte des accès ouverts. Pour empêcher l'ennemi d'emprunter ces accès, il faut le contraindre à attaquer les forts, en les organisant comme des piliers solides, comme des nœuds de la défense, comme un squelette autour duquel se forme le corps, en créant dans les interstices des retranchements et des abris, l'ensemble du dispositif défensif se structurant alors en profondeur. Il faut que ces points d'appui soient à l'abri des assauts ; seul un fort de construction permanente peut obliger l'ennemi à procéder progressivement contre lui. Beifort a souligné la justesse de cette conception, Port Arthur l'a confirmée. Les tentatives des Japonais pour pénétrer les interstices ont échoué ; de même, les tentatives de prendre les forts d'assaut ont été infructueuses, il a fallu attaquer les forts de manière régulière. Stratégiquement, les forts sont les points clés des positions ; la plupart de ces points sont des hauteurs offrant une meilleure visibilité et d'où un appui peut être mieux apporté.

Bientôt, Welitschko passera aux accusations spécifiques que Swjetsehin a portées contre le modèle Bunizki.

ad 1) Le fort devrait effectivement rester silencieux jusqu'au début du combat rapproché. Mener un combat à distance n'est pas du ressort du fort, mais du ressort des positions intermédiaires. Les forts doivent se défendre eux-mêmes ainsi que les accès proches.

ad 2) Svetchine a critiqué la haute commandement de l'infanterie pour la position du fort russe moderne et a affirmé que des officiers allemands auraient déclaré de tels forts obsolètes. En revanche, Welitschko attire l'attention sur le guide des écoles militaires allemandes de 1909, dans lequel le profil d'un point d'appui avec fossé sec a un commandement de parapet de 21 pieds, avec fossé humide un tel de 27 pieds. (NB. Cela correspond approximativement : 6 m et 8 m.) — Le haut commandement ne dépend d'ailleurs pas de la hauteur de la caponnière, mais du souhait de bien protéger les casemates et de donner au fort un bon champ de tir — parfois il dépend aussi de la nappe phréatique.

ad 8) Tirer depuis les caponnières sans ventilation est certes difficile, mais possible, tandis que pour le tir depuis les tourelles blindées la ventilation est indispensable.

**21.** Dans sa réponse, Swjetsehin déclare : Le commandement élevé cité par Welitsehko dans le manuel allemand n'est qu'un ancien schéma qui n'est plus appliqué en pratique en Allemagne.

À l'accusation portée contre la caponnière, selon laquelle le tir depuis celle-ci serait considérablement rendu difficile, voire impossible, par les gaz de poudre qui ne s'évacuent pas, succède lors de la 4ème conférence une polémique qui mérite d'être mentionnée ici. Keljtsehwski lit la lettre d'un officier d'artillerie qui avait assisté aux essais de tir officiels dans l'une des caponnières et qui qualifie le résultat de très insatisfaisant. En revanche, Welitschko fait lire le rapport officiel de la commission chargée de ces essais de tir, où le résultat est jugé tout à fait satisfaisant. Il semble qu'aucune autre clarification de ces contradictions flagrantes n'ait eu lieu.

**22.** Contrairement à Welitschko, qui souhaite établir les forts sur les hauteurs dominantes, Sobjätö (4e conférence) exige l'établissement des forts sur le flanc avant de la hauteur ; cette dernière doit être utilisée pour l'installation de postes d'observation pour l'artillerie, qui, située derrière la hauteur, tire sur des cibles invisibles.

Même avec cette disposition, le fort conserve son caractère de clé tactique, car l'ennemi attaqué de flanc et par l'arrière ne pourra pas facilement le contourner.

À Port Arthur, le fort 11 se trouvait en profondeur devant des hauteurs dominantes ; la prise de ce fort n'a apporté aucun avantage aux Japonais.

Les fortifications 3 et Fort П I se trouvaient sur des hauteurs qui dominaient le bâtiment situé derrière ; la prise de ces deux ouvrages était d'un grand avantage pour les Japonais.

À Port Arthur, l'artillerie lourde était encore installée dans les forts selon l'ancien principe, mais dès qu'il devenait évident que les pièces ainsi placées étaient abattues, on les retirait des forts — toutefois, deux cas devaient être distingués.

Depuis le Fort III, contre lequel l'artillerie ennemie se concentra, on retira les pièces d'artillerie ; en revanche, on installe des pièces dans le Fort IV non attaqué, qui venait en soutien du Fort II et bombardait le terrain devant celui-ci. Cet exemple montre qu'il est en effet possible, au cours d'un siège, d'installer des pièces lourdes dans un fort.

Gobjätö en tire la leçon suivante : tous les forts doivent être préparés pour l'éventuelle installation d'armes lourdes.

**23.** Nowizki (5e conférence) considère que le fort « Modèle Bunizki » est inadapté en tant que position d'infanterie, car il n'offre pas une transition confortable vers la contre-attaque. Le feu d'artillerie et de mitrailleuses depuis les caponnières contre les espaces intermédiaires ne suffit pas ; le fort doit offrir à la garnison la possibilité de sortir sur le terrain pour manœuvrer.

**24.** En ce qui concerne l'emplacement de la caponnière intermédiaire, Welitschko considère que la gorge du fort est le point approprié pour son aménagement, pour les raisons suivantes :

Les forts se situent sur les points stratégiques de la position fortifiée, généralement sur des hauteurs offrant une large vue, ce qui est particulièrement important pour le tir sur des cibles mobiles. L'élévation du terrain à couvrir par la caponnière permet une meilleure couverture du terrain — c'est pourquoi la caponnière doit se trouver dans le col du fort et seulement dans des cas très exceptionnels en dehors.

Tarnowski s'oppose à ces vues (Invalide 1910, n° 35), traitant la question de la caponnière intermédiaire du point de vue de l'artillerie (ses autres remarques d'artillerie sur le blindage de la caponnière seront abordées dans une section ultérieure). Selon Tarnowski, le fossé du fort, étant probablement exposé au bombardement ennemi, est tout à fait inapproprié pour l'installation de la caponnière intermédiaire. Son positionnement doit permettre de balayer le fossé depuis plusieurs points jusqu'au fort voisin, sans laisser de zones non couvertes. Ce n'est donc que dans des circonstances très particulières que l'installation de la caponnière intermédiaire dans le fossé du fort serait recommandée.

Les raisons avancées par Welitschko pour cette situation ont perdu de leur importance depuis que la technique de tir a fait de tels progrès, non seulement sur des cibles invisibles,

mais aussi sur des cibles mobiles invisibles. Le conducteur de tir doit lui-même voir la cible, mais la distance entre le poste d'observation et la batterie peut atteindre 3 km et plus ; il n'est donc pas nécessaire que le poste d'observation se trouve dans la batterie elle-même.

Il faut garder à l'esprit qu'il s'agit de tirs dans un terrain bien connu, de sorte que pour chaque point de ce terrain, la hauteur de tir nécessaire, etc., est déterminée à l'avance. Le point choisi pour l'observation et le commandement du feu peut, comme on l'a dit, se situer loin de la batterie, à condition qu'il soit relié de manière fiable par téléphone à la caponnière et au fort.

Port-Arthur a montré sous quel terrible feu les Japonais tenaient nos forts ; du point de vue de l'artillerie, il est donc avantageux de détacher les caponnières intermédiaires du fort, afin qu'elles ne souffrent pas inutilement pendant le combat d'artillerie.

Il se peut que la caponnière n'ait même pas besoin d'être construite en temps de paix, seulement sa position et le point d'observation doivent être déterminés, ainsi que les notes balistiques nécessaires. La caponnière reste silencieuse pendant le combat défensif et n'intervient que lors d'une action violente contre l'espace intermédiaire, elle n'attirera donc pas le feu ennemi sur elle auparavant.

Pour la caponnière, il importe moins que ses protections résistent aux tirs d'artillerie de siège lourde que le camouflage soit efficace.

La caponnière n'est pas un point névralgique de la défense comme le fort, qui doit être conçu pour une défense obstinée, mais elle a pour tâche limitée de flanquer l'espace intermédiaire.

La sécurité de la caponnière ne dépend pas tant des voûtes solides (bien que celles-ci ne soient pas inutiles), mais plutôt de son adaptation ingénieuse au terrain et d'un bon camouflage. Pour protéger la caponnière contre une découverte prématurée par des dirigeables, elle doit également disposer d'une couverture supérieure, qui s'harmonise avec l'environnement environnant.

**25.** Kui (7<sup>e</sup> conférence) : La principale force de défense réside dans les interstices de la ceinture de forts : ceux-ci sont préparés en partie par l'établissement d'ouvrages permanents, et en partie, la construction de ces ouvrages ne se fait que pendant le temps de guerre. Les ouvrages construits au dernier moment, s'ils sont bien camouflés, surprendront souvent l'ennemi ; cela n'est bien sûr pas possible avec des ouvrages permanents. Ces ouvrages doivent donc être construits de manière suffisamment solide pour résister aux assauts ; cela comprend : le feu de flanc, le feu frontal, les obstacles.

Les caponnières et demi-caponnières servent au tir de flanc. L'emplacement de leur construction dépendra toujours de la localisation ; en liaison avec un fort, leur position est toutefois mieux protégée.

Les forts doivent être des ouvrages permanents solides et sûrs, obligeant l'ennemi à lancer une attaque lente et méthodique.

**26.** Stawizki (Invalide 1910, n° 43) estime que, avant d'aborder la question de la meilleure conception des caponnières, il est nécessaire de trancher la question préalable : les caponnières sont-elles vraiment nécessaires. Selon lui, la décision à ce sujet dépend d'une déclaration précise des artilleurs : le « grillage » du feu frontal et flanquant est-il encore réellement nécessaire aujourd'hui, que les ingénieurs cherchent à permettre par l'installation de batteries flanques en complément des batteries agissant frontalement.

Depuis des temps anciens, la défense de la forteresse repose sur le principe du feu de flanc. Aujourd'hui, si le tir croisé paraît superflu et que l'artillerie protège avec une fiabilité absolue l'espace intermédiaire depuis sa position frontale contre toute percée — alors bien sûr, la caponnière de l'espace intermédiaire peut être supprimée, sur laquelle un débat si virulent a éclaté.

Mais si la « grille » est encore considérée comme nécessaire, alors nous devons absolument savoir : les artilleurs la jugent-ils utile, pour le flanquement, d'avoir des batteries

spéciales de construction permanente, c'est-à-dire des batteries ayant pour seule fonction spéciale de flanquer uniquement l'espace intermédiaire ? Cette exigence conduirait à la nécessité de préparer à l'avance des positions pour ces pièces.

Si de telles positions sont nombreuses, une grande sécurité de ces batteries peut alors être atteinte grâce à un fort camouflage artificiel.

Mais si le nombre de positions est limité, ou si les artilleurs exigent, pour pouvoir tirer avec succès sur des cibles mobiles une position particulière, alors il faut en outre savoir : l'artillerie préfère-t-elle une position ouverte en plein air ou (ce dont il est presque certain) quelque chose de protégé ? Ce n'est qu'à ce moment qu'il est temps de discuter des détails de la construction de casemates intermédiaires.

**27.** Dans les passages ci-dessus, Stawizki ne parle que de protéger éventuellement les canons d'accompagnement nécessaires uniquement par des masques ; Tarnowski (Invalide 1910, n° 35) va plus loin dans cette direction.

À condition que les lourds canons de combat à longue portée doivent être installés dans les interstices, Tarnowski exige que ces canons ne trouvent leur sécurité relative ni dans des constructions permanentes ni dans des abris blindés, mais dans la mobilité et un bon camouflage, en utilisant les buissons, les replis du terrain et les fissures d'eau. À cette fin, il propose d'organiser les interstices à l'intérieur de la ceinture de forts et le terrain derrière celle-ci de la manière suivante.

Tout le terrain doit être traversé par de bons chemins étroits bien aménagés, sur lesquels les lourds canons peuvent être facilement transportés vers toutes les couvertures naturelles. Si l'on plante des arbres et des buissons le long de ces chemins, il est alors possible de s'y déplacer sans être remarqué et d'approvisionner les canons en munitions.

Si l'on construit en outre dans la zone des positions d'artillerie probables un grand nombre de magasins de consommation de munitions, on obtient une défense à la fois habile et puissante.

Même Schwarz exige, en raison des expériences sanglantes de Port Arthur, des plantations abondantes à l'intérieur de la zone fortifiée. Dans un terrain couvert, on peut se déplacer et travailler avec des pertes relativement faibles.

**28.** Toutes les opinions et propositions développées dans cette section se rapportent au fort en tant qu'élément d'un système de fortifications plus vaste ; il reste inutile d'examiner en détail le plan de construction établi par l'Anonyme S. K. (Invalide 1908 n° 249) pour le fort de blocage qu'il propose en tant qu'élément stratégique de la défense nationale (n° 8 de cet article).

Un tel fort verrouillé est un massif de béton fermé, disposé de manière à ce que les canons aient le champ de tir le plus libre possible.

2 ou 3 tours, chacune avec 2 canons à fort effet shrapnel et à portée aussi grande que possible — par exemple le canon de 42 lignes (10,7 cm) avec effet shrapnel jusqu'à 12 km, tirant 12 à 15 coups par minute.

Puis dans 3 tours, 2 canons chacun avec une portée allant jusqu'à 18 km ; éventuellement, 2 de ces tours pourraient suffire.

De plus, 2 ou 3 tours avec chacune 2 obusiers.

En outre, 15 à 20 mitrailleuses.

Des tours spéciales pour le commandant, le commandant de l'artillerie, les observateurs, les lanternes de signalisation.

Dans les caves du fort : les machines, les provisions, les logements.

Pour protéger le massif en béton contre le feu ciblé, il reçoit un enrobage de terre en forme de glacis.

## 6. Groupe de forteresse, Feste, exposition

**29.** Sobjāto (4e conférence) déclare qu'il n'a pas pu se faire une idée claire, d'après le déroulement des négociations jusqu'à présent, de ce que l'on entend exactement par « Feste ».

Cette explication est très compréhensible, car dans les différentes conférences et ébauches, les expressions « groupe de forts », « groupe consolidé » et « solide » sont souvent confondues de manière indifférenciée, si bien qu'il est parfois difficile de comprendre ce qui est réellement voulu.

**30.** Dans le n° 19, la proposition de Swjetschin est présentée plus en détail ; elle sépare complètement le fort de la caponnière, abaisse considérablement son profil et, en y ajoutant des positions de tirailleurs, des abris et des obstacles, crée un « point d'appui » destiné à la défense de l'infanterie. Lorsqu'il ajoute que cela est quelque peu « à la manière d'une forteresse allemande », la comparaison n'est toutefois que très partiellement correcte, car la « forteresse » allemande a une force et une importance tout à fait différentes de celles du point d'appui de Swjetschin. Welitschko (2e conférence) qualifie ce « point d'appui » de Swjetschin de « fort brisé en morceaux » ; d'autres semblent, lorsqu'ils parlent de « groupe fortifié », désigner ce point d'appui de Swjetschin.

**31.** L'expression fréquemment utilisée « groupe dessiné » n'est clairement expliquée qu'à deux endroits :

Dans le projet de Bunizki de la « Grande Forteresse » (n° 10), un « groupe de forts » se compose de 5 forts, situés à 2 km les uns des autres sur une courbe aplatie convexe vers l'extérieur. Dans le projet de Stawizki d'une « Forteresse moderne » (n° 11), un groupe de forts se compose de 2, 3 ou 4 forts, chacun séparé de 3/4 km et entouré par un rempart continu avec un chemin couvert. L'addition « À l'intérieur de cet anneau se trouve la citadelle du groupe, un rempart permanent » indique que les forts ne sont pas alignés côte à côte en ligne droite, mais disposés en cercle. Cette combinaison permet également de bien comprendre la désignation plus fréquente de « groupe fortifié ».

Le groupe de ports, au lieu du port unique, apparaît dans les projets présents généralement comme une conséquence du rayon de fortification accru et de l'expansion très augmentée correspondante de la position de combat principale de la forteresse.

**32.** Stawizki (6e conférence) : Tant que la position principale de la forteresse était avancée de 4 à 5 km devant l'enceinte centrale, la ceinture de forts était à sa place, mais lorsque la position principale de la forteresse fut avancée de 10 à 12 km devant l'enceinte centrale, la ceinture de forts devint disproportionnellement claire et ne suffisait plus. On pensait que ce défaut pouvait être le mieux corrigé en organisant une ceinture de groupes de forts. Le groupe de forts — un système formé de forts individuels — est une nouvelle forme pour la position principale d'une grande forteresse.

**33.** Dans ce sens, les groupes de forts sont utilisés pour former la ceinture extérieure de la « grande » forteresse de Bunizkis et dans le projet de Stawizkis.

Cela concerne également le projet d'Anonymous A. S. (In valide 1910 n° 36) : « Ceinture de forts avancée sur le rempart central de 6 km, distance entre les forts individuels de 6 km ; puis une ceinture formée de "forts" avancée sur le rempart central d'une demi-journée de marche, distance entre les forts d'une demi-journée de marche. Entre les forts : liaison de feu ; entre les forts : liaison de manœuvre. La ceinture de forts représente une nouvelle étape dans l'art des fortifications ; cette étape a été ignorée par la construction de forteresses russe. »

Si A. S. forme ici la ceinture extérieure à partir de « Festen », il n'est pas tout à fait clair s'il entend vraiment une Feste au sens allemand ou un groupe de forts au sens de Bunizki et Stawizki.

**34.** Gurko (4e conférence) propose, pour plus de clarté, le mot russe Krepostza (petite forteresse) pour « Feste » ; puisqu'il dit dans le même contexte que l'étude de Metz est très

instructive pour le type de forteresse, il est donc clair qu'il veut vraiment traduire par Krepostza le terme « Feste » allemand.

**35.** Le manque d'une distinction claire entre le groupe Forts et la Feste se révèle clairement dans l'omission suivante de Svetchine (5e conférence) :

Au-delà de la frontière, des groupes fortifiés avaient déjà été recommandés théoriquement il y a 25 ans ; la première réalisation pratique a concrétisé la théorie il y a 17 ans dans la forteresse autrichienne de Przemyśl puis à Cracovie. (NB. Bunizki désigne très explicitement les éléments de la ceinture extérieure de Cracovie comme des groupes de forts.)

Dernièrement, des groupes ont été déployés à Metz ; l'un dans le rempart lui-même, les autres forment un nouveau cercle à 4, 6, 8 km du rempart.

Svetchine voit la valeur des « Festen » dans le fait que cette forme facilement adaptable au lieu combine les éléments du combat à distance et du combat rapproché.

**36.** Kui (7e Conférence) : Le très discuté « Feste » devrait en réalité être appelé « groupe fortifié » ou « fortification de groupe ». Si l'on renforce un fort par des batteries annexes, de manière à créer un obstacle continu, on obtient — par nature — un groupe fortifié. L'importance de ces groupes peut toutefois être plus étendue : ils peuvent être avancés sur le front le plus menacé.

Cette déclaration de Kuis nous amène à la question des notions avancées ou préconçues.

**37.** Kochanow (6e conférence) parle en détail de l'importance des positions avancées :

Celles-ci sont établies sur les voies d'attaque probables de l'ennemi dans le but de :

Déterminer les forces de l'ennemi — gagner autant de temps que possible pour une meilleure réparation de la forteresse — offrir la possibilité, dans une certaine mesure, de préparer les garnisons pour le combat principal dans les forts (?).

Le caractère du combat pour les positions avancées dépend de la force de l'occupation ; si celle-ci est importante, il est avantageux de combattre pour les positions avancées ; si elle est faible, il est préférable de livrer le combat dans la position principale.

La perte des positions avancées ne doit jamais compromettre le combat pour la position principale ; les positions avancées ne doivent avoir qu'une importance secondaire, leur aménagement doit donc se différencier nettement de celui de la position principale. Cette dernière doit impérativement être construite dans un style permanent, tandis que les positions avancées doivent avoir davantage un caractère de terrain — par conséquent, les fortifications ne sont pas applicables à ces dernières.

**38.** Nowizki (Invalide 1910, n° 52) : Je considère justement les « Forts » comme des éléments de la forteresse — mais les ouvrages locaux mis en état de défense en dehors de la ligne de forts, que Klokatschew appelle « Forts », me semblent être des objets qui n'appartiennent pas à la forteresse, ils la complètent de l'extérieur, mais ne constituent pas un élément de la forteresse. C'est pourquoi je trouve que Klokatschew donne une explication incorrecte pour « Festen ».

**39.** Stawizki (6e conférence) : La position avancée ne doit en principe pas être si solidement construite qu'elle oblige l'adversaire à lancer une attaque formelle. L'importance de la position avancée est seulement temporaire, d'où le type provisoire approprié : remparts bas, abris casematés, obstacles de campagne, batteries avec feu de flanquement et de barrage, tourelles de chars — en un mot, le type de « forteresse » allemande. — Le groupe de forts est un élément de la position principale, la forteresse est un élément des positions avancées.

**40.** Svetchine souligne expressément que les groupes de Metz forment une nouvelle ceinture et ne sont pas des positions avancées isolées.

**41.** Sannikow (7e conférence) : Les fortifications ne sont absolument pas utilisées à l'étranger pour former un mur défensif, mais elles sont aménagées selon le lieu et la situation stratégique afin de créer des sections fortifiées ou des groupes d'arbres.

**42. Yeltschaninov (7<sup>e</sup> conférence) :** « Les fortifications sont un modèle destiné à remplacer le fort moderne. Cette forme de fortification permet d'avoir de grands intervalles, un champ de bataille aussi vaste que possible, un point d'appui aussi fort que possible pour les troupes et l'artillerie. »

La forteresse est une forme souple, s'adaptant aux combinaisons les plus diverses ; c'est le meilleur modèle pour le renforcement de la forteresse, dont la tâche est d'assurer la liberté de mouvement de l'armée de campagne. L'Allemagne et la France ont adopté ce modèle.

## **7. La question des chars**

**43.** Sur la question du blindage, les opposants et les partisans du blindage se retrouvent d'abord face à face de manière tranchée : entre eux, on peut entendre diverses voix qui, sans adopter une position fondamentale tranchée, expriment soit certaines réserves contre le blindage, soit considèrent, dans certaines circonstances et avec certaines restrictions, que son utilisation est admissible et même avantageuse.

Les opinions les plus importantes parmi celles présentées doivent être mentionnées ici. Nous commençons par les adversaires principiels.

**44. Welitschko (2<sup>e</sup> conférence)** n'est pas d'accord avec Buniński lorsqu'il rejette les protections des chars simplement parce qu'elles sont très coûteuses.

Welitschko est un opposant fondamental aux blindages de chars, dans lesquels il ne voit pas un remède universel contre toutes les maladies imaginables. Selon lui, les tourelles d'artillerie dans un fort moderne ne sont nécessaires que pour satisfaire l'opinion générale.

Dans une forteresse, de nombreux besoins sont plus urgents que les tours de chars ; ce n'est que lorsque tous ces besoins sont satisfaits qu'on doit — si cela est absolument nécessaire — ériger des tours.

Les essais à Bucarest et à Châlons ne prouvent en rien l'inviolabilité des tourelles et de leur contenu, notamment lorsque les bombes torpilles touchent les écoutilles entre la coupole et le blindage avant. Avec les tous derniers types de tourelles, ce danger ne devrait plus se présenter, mais aucun essai à ce sujet n'a encore été réalisé. Les derniers essais à Langres ne plaident pas non plus en faveur des tourelles.

D'après certaines données chiffrées sur l'équipement en pièces d'artillerie des forteresses russes et étrangères, Welitschko croit pouvoir conclure que l'hypothèse de Svetchine selon laquelle l'adoption des tourelles permettrait de réduire le nombre de canons n'est pas correcte.

Il semble que récemment Welitschko ait limité sa résistance contre le char, même si elle n'a pas été complètement abandonnée.

Selon un communiqué des « Nouvelles feuilles militaires » de 1910, n° 50, il s'est exprimé lors d'une discussion sur l'évaluation des tourelles blindées par les officiers belges en ces termes : on pouvait très probablement s'attendre à ce que, dans un avenir proche, des tourelles blindées apparaissent également dans les forteresses russes. Fonder la défense d'une forteresse presque exclusivement sur des batteries blindées (Anvers, Liège, Namur) lui semblait encore aujourd'hui une erreur — mais pour des forts et batteries isolés en montagne, pour des forts de barrage et, de manière générale, pour des fortifications qui ne peuvent être équipées d'une artillerie mobile en grand nombre, l'emploi de tourelles blindées était justifié, et dans de tels cas, il avait dû accepter les nombreux défauts techniques et tactiques qui accompagnent toujours les tourelles.

**45. Stawizki (Invalides 1910, n° 43) :** En ce qui concerne l'usage du blindage qui nous a été si chaudement recommandé, il faut dire ouvertement : face aux moyens de destruction actuels, la technique ne dispose d'aucun moyen fiable de protection contre un coup direct.

Toute l'art, le béton et le métal, ne résistent pas à l'impact direct de la bombe moderne, et seule la terre — qu'elle soit en remblai ou enterrée — est pratiquement indestructible.

La comparaison est évidente entre l'armure du chevalier d'autrefois et le char moderne; autrefois on revêtait l'homme de fer, aujourd'hui c'est le canon qu'on revêt de métal. L'ancienne armure avait un but jusqu'à l'apparition de la balle. Maintenant, à la lumière de l'effet explosif de la torpille, il est impossible de compter sur le fait de trouver dans les tourelles blindées une véritable protection — et non imaginaire.

La sécurité de l'artillerie — bien sûr pas contre les pertes en général, sans lesquelles il n'y a tout simplement pas de guerre, mais contre l'anéantissement — ne réside que dans sa mobilité et son camouflage.

Seulement dans les cas où, compte tenu des conditions locales, l'installation d'artillerie à effet frontal est exigée à l'avance — ce n'est que dans ces rares cas que le blindage peut être utilisé.

46. Tarnowski (Invalide 1910, n° 38) s'exprime, en se référant au calcul des coûts établi par Bunizki pour un fort équipé de batteries à tourelles blindées, comme suit :

Si l'on abandonne les coûteuses batteries à tourelle, on peut en échange doubler le nombre de canons et obtenir en outre des batteries mobiles, contre lesquelles l'ennemi aura plus de difficultés qu'en face de batteries à tourelle fixes.

En adoptant (selon le projet de Bunizkis) une forteresse avec 12 forts dotés de batteries à coupole, on peut estimer qu'une attaque sérieuse ne viserait que 2 intervalles ; lors du combat contre cette attaque, 7 des 12 batteries à coupole resteraient absolument inactives.

La solution d'artillerie doit donc être : décrocher des blindés, se cacher dans les buissons, dans les replis du terrain, dans les ravines !

Tarnowski présente le calcul suivant à ce sujet :

Selon les estimations de Bunizki, cela coûte

1 batterie à tourelle pour 4 canons (mais sans ceux-ci)	700 000 roubles
1 canon de tir à distance avec 1000 coups	66 000 roubles
1 canon à tir rapide de 3 pouces avec 1000 coups	18 000 roubles
Entretien d'un artilleur pour 1 an	300 roubles
Dépense unique pour la construction de casernes pour 1 homme	300 roubles

On peut supposer qu'en raison des progrès continus de la technique, les batteries à coupole seront dépassées dans 10 ans.

Le prix total pour une pièce d'artillerie à longue portée s'élève donc à	
la pièce elle-même avec 1000 coups	66 000 roubles
30 artilleurs pour 10 ans	90 000 roubles
construction des casernes pour 30 hommes	9000 roubles
Total :	165 000 roubles

Les 12 batteries à coupole de Bunizkis (sans canons) coûtent ensemble 8 400 000 roubles.

Si nous utilisons ces sommes non pas pour les batteries de tourelles, mais pour l'acquisition de canons avec munitions et personnel, nous pouvons avoir pour 8 250 000 roubles 50 canons de combat à distance avec tout le matériel et le personnel nécessaires ; il restera alors 150 000 roubles, somme pour laquelle 8 canons à tir rapide de trois pouces avec 1 000 coups chacun doivent être achetés.

Au lieu des 48 canons à distance couverts mais immobiles de Bunizki dans les tourelles, nous avons donc 98 canons à distance non couverts mais mobiles, ainsi que 8 canons de tir rapide de trois pouces.



**47.** Laiming (Wajennüj Sbornik 1909, 6. «Sur la question des fortifications») se prononce, contrairement à Bunizki, de manière très critique contre les tourelles blindées ; nous allons connaître le contenu essentiel de ses déclarations à travers la polémique de Bunizki dirigée contre lui.

**48.** Kui (7<sup>e</sup> conférence) se montre à l'égard des tourelles de chars non pas durement rejetante, mais avec doute et méfiance :

«Les tours sont un moyen de couverture pour l'artillerie, mais pas le seul.»

« Pour les tirs de flanc, les tourelles de chars sont recommandées — mais les tourelles ont un champ de tir circulaire, elles sont « universelles » ; cette universalité n'est pas toujours avantageuse pour l'exécution réussie de leur tâche spécialisée. Pour cette tâche (flanquer les intervalles), des constructions particulières sont nécessaires : des caponnières et demi-caponnières. »

**49.** Nous nous tournons maintenant vers les partisans des blindages.

Avant tout, ici aussi, Swjetsehin (Invalide 1909, N<sup>o</sup>. 20,26) s'oppose avec une vive polémique à l'adversaire principal du char Welitschko, en reprochant à la grande majorité des ingénieurs russes leur méconnaissance de l'état actuel de la question des chars.

En Allemagne et en Autriche-Hongrie, les petites tourelles mobiles pour le canon de 52 mm trouvent une application étendue ; lors de la grande manœuvre de forteresse à Posen en 1907, des protections portables ont été largement utilisées — chez nous, l'utilisation du blindage est simplement rejetée.

En 1887, des essais avec des tourelles blindées ont été réalisés sur le champ de tir de Kotrozeni près de Bucarest.

L'ingénieur russe participant à l'expérience (We litschko ?) a repéré quelques points faibles de la technologie des chars, alors encore à ses débuts, et après avoir jugé les deux premiers modèles de tourelle, il a définitivement rejeté leur utilisation dans les fortifications.

« Ce sont de mauvais prophètes qui, incapables de saisir la nature d'une grande invention, critiquent les détails et nient l'applicabilité de l'idée » (mots d'un excellent artilleur allemand).

Nous nous sommes calmés face à la dure censure que notre expert bien connu avait infligée aux tourelles de chars, et nous ne nous sommes plus intéressés au développement de l'application des chars dans les fortifications.

Les progrès de la technique sont tout à fait extraordinaires. En France, on a ainsi fabriqué une tourelle de char immergeable, équipée de deux canons de 6 pouces et pesant 15 000 puds (environ 1 640 quintaux), dont le mouvement est assuré par 5 ou 6 hommes. Pour lever la tourelle, tirer et la replonger dans le massif de béton, il ne faut pas plus de 5 secondes.

Les ouvrages pour chars français sont généralement plus compliqués que les allemands, ceux-ci étant, grâce à leur simplicité, mieux adaptés aux conditions de la guerre.

Je comprends bien qu'on puisse être opposé au char — mais personne ne doit considérer comme superflu de suivre une technologie en constante évolution.

Il y a 10 à 20 ans, on avançait contre le char que notre technologie russe n'était pas capable de fabriquer des tourelles de chars et que nous devrions commander notre éventuel besoin à l'étranger. Aujourd'hui, la situation est différente : nous pourrions fabriquer les positions de chars nécessaires en Russie. Nous sommes même obligés de le faire, car dans 10 ans, il sera impossible de se passer de chars dans les forteresses, et nous devrions déjà nous mettre au travail pour préparer notre industrie aux tâches qu'elle devra résoudre et nos ingénieurs à une utilisation judicieuse du char.

La question des coûts joue bien sûr un rôle important ici.

L'économie n'est absolument pas synonyme de bon marché. Le canon de 6 pouces, par exemple, nécessite 14 hommes pour le manipuler lorsqu'il est installé librement, mais sous une tourelle blindée — grâce à l'alimentation en munitions pratique — seulement 9 hommes. En comptant maintenant 3 équipes de relève, cela donne pour un canon en tourelle 27

hommes, pour un canon libre 42 hommes. Comme le canon en tourelle tire deux fois plus vite que le canon libre, un canon en tourelle remplace donc deux canons libres — cela représente 27 hommes pour le canon en tourelle contre 84 hommes. En ce qui concerne la plus grande sécurité contre les dommages, on peut néanmoins dire qu'un canon en tourelle a la même valeur que 3 canons libres ; cela donne une différence en termes de personnel de 27 hommes contre 126 hommes.

La construction du dôme actuel est également beaucoup améliorée par rapport aux premiers modèles : le mécanisme est extraordinairement simplifié. Le canon de 42 lignes (10,7 cm) tire 10 coups par minute ; la force d'un seul homme fait tourner la tourelle une fois complète en 40 secondes ; changer l'angle de hauteur de 30° prend au maximum 15 secondes.

Partout ailleurs, la nécessité de protéger au moins les mitrailleuses de la forteresse avec des blindages est reconnue ; seulement en Russie, on ferme les yeux à ce sujet.

L'art des fortifications de Piarron de Mondésir, le rêve d'une technologie future, est néanmoins réalisé pour moitié à travers les forts suisses de St. Gotthardt et de St. Moritz. La mécanique ne décide toutefois pas des tâches compliquées du combat ; le combat et la victoire relèvent des êtres humains vivants. Quoi qu'il en soit, ce rêve se situe sur la voie de l'avenir, et la lutte contre le blindé dans les forteresses deviendra bientôt obsolète.

L'Autriche, avec son budget militaire modeste, a rendu possible l'aménagement de centaines de bunkers à Cracovie et à Przemyśl. Il ne s'agit pas d'argent, mais de bonne volonté.

Nous nous permettons le luxe de bétonner la contrescarpe d'un fort pour 300 000 roubles, mais nous ne trouvons jamais les moyens d'assurer les facteurs les plus importants de la défense !

**50.** Nilus (6e conférence) s'était déjà manifesté il y a 20 ans en tant que défenseur des tours de chars, lorsque celles-ci avaient été vivement critiquées par Welitschko dans son ouvrage "Études sur les moyens de siège et de défense des forteresses".

Les tours ont été accusées : on ne pouvait pas y respirer, ni en tirer.

En réponse à cette accusation, Nilus a indiqué la flotte, où les tours avaient depuis longtemps trouvé une utilisation.

Même si une tourelle de 24 cm tirait 4 coups par minute, avec un dégagement important de gaz dans la tourelle, le personnel pouvait, en respectant certaines précautions, exercer assez bien ses fonctions.

En comparant les canons de tourelle avec des canons indépendants, il a été d'une part affirmé qu'un canon de tourelle équivalait à 4 à 6 canons indépendants, tandis que d'autre part on a affirmé qu'un canon de tourelle valait à peine autant que 2 canons indépendants.

Pour décider de cette question, Nilus proposa en quelque sorte un duel se déroulant dans des conditions égales entre un tireur libre et une pièce d'artillerie de la tour.

Comme pièce d'artillerie autonome, le mortier de 11 pouces (28 cm, projectile de 2 $\frac{5}{8}$  calibres de longueur, charge explosive de 41/2 livres = 74 kg de pyroxyline) a été choisi, car d'après les expériences faites à Châlons, seul le tir d'un tel projectile était capable de rendre une tourelle hors de combat.

Comme canon de tourelle, un obusier de 6 pouces (15 cm) a été utilisé. La cible offerte par la tourelle forme un rectangle de 4 m de long et 2 m de large. Pour toucher cette cible depuis un mortier de 11 pouces à une distance de 3 km, 200 tirs étaient nécessaires, donc la probabilité de toucher ou de neutraliser la tourelle était de 50 pour cent.

Un mortier de 11 pouces mis en place librement dans une batterie de siège constitue une cible de 16 m<sup>2</sup>. Contre cette cible, la probabilité de toucher du howitzer de 6 pouces installé dans la tour à une distance de 3 km est de 12 pour cent, la probabilité de mise hors de combat du mortier libre étant donc 24 fois plus élevée que celle du howitzer situé dans la tour.

200 coups du mortier de 11 pouces coûtent 100 000 roubles, 50 coups de la houe de 6 pouces 3 000 roubles.

Le tir de 200 coups avec le mortier de 11 pouces prend 16 heures ; le tir de 50 coups avec la houe de 6 pouces prend 16 minutes. Il est donc raisonnable de considérer qu'un canon de tourelle a la même valeur de performance que 4 à 6 canons isolés.

**51.** À titre de complément au tir comparatif mentionné ci-dessus, l'information suivante de Nikitin (7<sup>e</sup> conférence) peut être utilisée :

Contre une tourelle de char de 3 m de diamètre, entourée d'un massif de béton de 5 m d'épaisseur et d'un remblai de terre de 8 m de large, les tirs avec des bombes de 11 pouces (distance non indiquée) ont donné les résultats suivants :

26 pour cent de tirs sur le remblai, 6 pour cent sur le massif en béton,  $\sqrt{3}$  pour cent sur la tour.

**52.** Bunizki — que nous avons déjà rencontré auparavant en tant que représentant de l'héritage national russe par opposition à l'Occident progressiste — se prononce ici, bien que pas de manière inconditionnelle, en faveur du char d'assaut (déjà adopté depuis longtemps par l'Occident, mais rejeté par la majorité des ingénieurs russes), et plus particulièrement pour la protection des pièces destinées au combat à distance par des tourelles blindées.

Le calcul établi ici par Bunizki (qui à mon avis n'est toutefois pas irréprochable) est suffisamment intéressant pour être reproduit ici.

Un canon situé sous une coupole blindée présente une cible de 3,14 mètres carrés ( $14 \text{ m}^2$ ), un canon isolé en présente une de 50 mètres carrés ( $225 \text{ m}^2$ ) ; donc la probabilité que le canon isolé soit touché est 15 fois plus grande que celle que le canon sous la coupole soit touché, et par conséquent rendu hors de combat.

Bunizki suppose maintenant : 15 canons indépendants combattent contre un canon en dôme : alors chaque jour un canon indépendant devient hors d'usage, tandis que le canon en dôme n'est touché par ce destin qu'au 15<sup>e</sup> jour. (À mon avis, c'est ici un point faible du calcul : il est très probable que le canon en dôme soit touché et rendu hors d'usage une fois au cours des 15 jours — mais ce cas peut se produire aussi bien le 1<sup>er</sup> jour que le 15<sup>e</sup>.)

Bunizki suppose maintenant : tant le canon à coupole que chaque canon isolé tirent 50 coups par jour (toute autre hypothèse, tant qu'elle est la même pour les deux côtés, ne change rien à la proportionnalité du calcul) — cela ferait pour le canon à coupole  $50 \times 15 = 750$ , pour un canon isolé retiré après modification (somme d'une série arithmétique décroissante) 6000 coups.

Bunizki établit maintenant le calcul de l'hypothèse (plutôt douteuse) selon laquelle la précision de l'artillerie en coupole serait trois fois supérieure à celle de l'artillerie isolée ; sous cette hypothèse, les 750 coups de l'artillerie en coupole auraient le même effet de tirs que 2250 coups des 15 pièces isolées, et de la proportion  $x:1 = 6000:2250$  on obtient alors  $x = 2,66$  — c'est-à-dire que 2,66 pièces en coupole produisent le même effet que 15 pièces isolées ou, en d'autres termes : l'artillerie en coupole est six fois plus efficace que l'artillerie isolée. Comme mentionné, ce calcul présente plusieurs faiblesses — ce qui ne change rien au fait qu'une pièce en coupole est effectivement bien supérieure à une pièce isolée dans le combat de fortification, même si ce n'est pas exactement au rapport de 6:1.

**53.** Nous nous tournons maintenant vers la polémique de Bunizki contre les attaques de Laiming, car de cette polémique ressort clairement la différence fondamentale de points de vue de ces deux spécialistes sur la valeur des coupoles blindées.

Donc Bunizki a la parole.

Pourquoi nos ingénieurs, qui jusque-là avaient été réticents à coupler le tank, commencent-ils maintenant de plus en plus à se prononcer en faveur de ce moyen de protection pour les canons à longue portée ?

Laiming a tort lorsqu'il affirme que nous n'avons été entraînés dans cette même erreur que par l'exemple de nos voisins, et que nous renions maintenant ce qui jusqu'à présent était considéré comme un avantage de l'école de fortification russe.

La situation est telle que, récemment, principalement sous l'effet des expériences de Port Arthur, les opinions ont considérablement changé à la fois sur la nécessité des tourelles blindées comme protection contre le feu de l'artillerie de siège moderne, et sur l'endroit où ces tourelles doivent être installées.

Port Arthur a montré l'impossibilité pour les pièces d'artillerie de forteresse non protégées de répondre au feu de l'artillerie de siège dès que ce feu devenait fort et bien dirigé. Dans un tel cas, nos pièces se taisaient et ne reprenaient le feu qu'après l'interruption du feu ennemi ; elles tiraient donc en quelque sorte seulement avec la permission de l'adversaire.

Contre ce fléau, il n'existe qu'un seul remède : la protection par la coupole blindée pour les pièces d'artillerie particulièrement exposées, c'est-à-dire celles qui sont mises en position avant les autres et qui, en raison de leur poids, sont fixées à un emplacement, donc peu mobiles — pour les canons de combat à longue portée de la ceinture du fort.

Tant que ces canons étaient installés dans les forts eux-mêmes, nos ingénieurs se montraient à juste titre réticents à l'utilisation des tourelles blindées.

Nos ingénieurs, du moins beaucoup d'entre eux, nient encore aujourd'hui la nécessité d'installer des coupoles de tanks dans les forts — à l'exception des forts de montagne.

À cet égard, mes opinions n'ont absolument pas changé, et je me trouve sur un point de vue différent de celui de Laiming, qui autorise des coupoles dans les forts, dont la position extérieure est très visible, en oubliant que, dans une position fortifiée à établir à l'avance, les parties non masquées par l'emplacement peuvent encore être artificiellement masquées, par exemple par des plantations et autres moyens similaires.

Je rejette la tourelle blindée dans les forts parce que je ne vois aucune sécurité absolue, même derrière des protections aussi perfectionnées, dès que cette protection est visible par l'ennemi ou se trouve dans une structure aussi largement visible qu'un fort.

L'image et ma perception des tourelles blindées pour les pièces d'artillerie à longue portée changent certainement maintenant, lorsqu'elles sont installées dans les espaces entre les forts, derrière la ligne des forts ; là où ces tourelles apparaissent individuellement et masquées, et où l'ennemi non seulement ne les voit pas, mais n'aura même pas de bons points de visée artificiels.

La liaison du char avec le camouflage et avec le déploiement lâche (épars) de petites cibles ne s'est jusqu'à présent exprimée sur aucun champ de tir d'artillerie et ne s'y exprimera pas non plus, pour la simple raison que le tir sur le champ de tir a avant tout pour tâche de réaliser des tirs pertinents qui ne peuvent jamais être exploités dans un tel dispositif.

**54.** Grigoriew (Invalide 1910 n° 43, « Le blindage dans les fortifications terrestres ») examine en détail l'utilisation des différentes sortes de couvertures blindées dans les divers ouvrages d'un système de fortification moderne. Je renvoie ici à la présentation donnée au n° 13 du projet de fortification proposé par Grigorjew, en notant que les batteries spéciales des forts mentionnées dans les développements suivants ne figurent pas dans ce projet.

Concernant l'utilisation des différentes couvertures de blindage, Grigorjew a désormais les points de vue suivants :

1. Dans chaque position avancée, un tourelle de char d'une grande solidité pour 2 canons automoteurs ou obusiers de campagne (selon le caractère du terrain à couvrir). Dans les positions plus importantes, deux de ces tourelles. Autour des tourelles se développe ensuite la position elle-même avec des couvertures, des fortifications, des obstacles (petit fort ou forteresse).

2. Pour chaque position de sécurité (avant-poste), une tour.

3. Pour chaque base majeure, deux ou trois tours.

4. Pour l'armement permanent composé de calibres lourds des batteries spéciales appartenant à chaque fort, il ne faut pas de tours, mais des batteries cuirassées, car celles-ci ont toujours un champ de tir limité. Ces batteries sont nécessaires pour le combat à longue distance initial avec un adversaire apparaissant rapidement, tandis que la ligne principale de

défense du fort n'est pas encore armée. Le nombre de ces batteries à installer dans chaque fort dépend des circonstances et des conditions locales. Bien entendu, ces batteries doivent être masquées et entourées d'obstacles artificiels, et pour le personnel destiné à la défense, des abris protégés à l'arrière ou sur les côtés doivent être prévus.

5. Pour le tir longitudinal sur les obstacles artificiels des forts depuis les angles rentrants, des canons ou des mitrailleuses avec des protections blindées particulières.

6. Dans les espaces entre les points d'appui, là où se déploient les groupes de batteries des positions fortifiées, les tourelles blindées ne sont généralement pas nécessaires ; pour protéger le personnel et les mécanismes, des demi-coupoles contre les éclats d'obus sont cependant nécessaires, et ce uniquement pour les batteries à tir direct. Pour les batteries qui bénéficient d'une protection naturelle dans le terrain, seules des traverses offrant une bonne protection pour le personnel sont nécessaires.

Dans les positions fortifiées préparées à l'avance de la ligne principale, où l'on ne s'attend pas à des changements dans le déploiement des batteries, des espaces bétonnés sont nécessaires pour le repos de la relève du personnel, pour la garnison d'infanterie et pour les dépôts de munitions.

7. La rotation du noyau ne sera armée qu'en cas de besoin avec les canons prévus à cet effet, qui sont jusqu'alors logés dans des niches des traverses, mais pour certains de ces canons, afin de parer à une percée soudaine durant la première période du combat, il doit y avoir pour chaque espace entre deux points d'appui 2 batteries blindées de 4 canons chacune.

8. Pour les observateurs d'artillerie dans les positions avancées et dans les points d'appui, des protections blindées spéciales sont nécessaires. Sur les tronçons exposés au feu, les lignes téléphoniques doivent être souterraines ; même les projecteurs fixes nécessitent une protection blindée.

9. Pour l'exécution des travaux devenant nécessaires au cours du siège sous le feu ennemi et pour les sorties rapprochées, des boucliers mobiles (modèle du colonel Swiazki) sont nécessaires, sous la protection desquels (contre les tirs de fusil et d'obus) l'unité concernée peut se déplacer jusqu'à l'endroit indiqué, afin de lancer à partir de là soit une attaque, soit de s'établir une nouvelle position en utilisant les boucliers comme parapets ou traverses.

**55.** Golenkin (Invalide 1910, n° 78) donne, dans une conférence tenue à l'Académie d'ingénierie sur « L'importance moderne et la construction des abris blindés dans les forteresses terrestres », une orientation générale sur la question des blindages.

La défense est dès le départ très désavantagée par rapport à l'attaque. Raisons :

Exiguïté de la position — Enveloppement — Impossibilité d'utiliser le feu arrière et les feux de flanc — Difficulté à déplacer les pièces d'un endroit à un autre.

Tout cela oblige la défense à rechercher des soutiens pour ses forces actives par des moyens passifs, qui couvrent les canons dans toutes les directions : ce sont des casemates blindées et des tourelles blindées.

Il existe 5 types de tourelles pivotantes :

1. Tourelle de char — dans laquelle le tambour tourne simultanément avec la coupole.
2. Affût de char — la tourelle reliée à l'affût ne tourne que autour de l'axe central
3. Tourelle de char — la tourelle seule tourne (Autriche)
4. Tourelle pour mortier (Allemagne)
5. Tour de type mixte — tourelle blindée avec axe central (Belgique)

Les essais sur le champ de tir ont établi les principes suivants auxquels les tourelles rotatives doivent se conformer :

1. L'arme doit être entièrement couverte, tant pendant le feu que pendant le repos ;
2. la position de tir doit être indépendante de la tourelle ;
3. le recul doit être minimal ;

4. le mouvement de l'artillerie en direction horizontale comme en direction verticale doit être indépendant de la coupole ;
5. L'élévation de la couverture par la coupole doit être minimale ;
6. Le dôme doit absolument être résistant ;
7. le mécanisme doit être simple et durable.

Golenkin passe ensuite à la réponse de la question de savoir pour quels types de canons la protection blindée est souhaitable.

La tâche principale des longs canons est de combattre à de longues distances (12 à 15 km) des cibles invisibles.

Voici une position de tir ouverte et masquée sur place ; elle est également efficace pour le combat rapproché lorsque les longs canons sont retirés vers de nouvelles positions.

La protection blindée pour les longues canons n'est donc pas nécessaire.

Le nombre de ces canons est d'ailleurs faible. Les tourelles pour longues canons sont très coûteuses.

Les canons courts et les obusiers doivent agir pendant une période prolongée au même endroit. Il sera généralement difficile de trouver des positions couvertes pour eux, il leur faut donc une protection blindée. Les mortiers trouvent une couverture partout sur le terrain, ils n'ont donc pas besoin de protection blindée.

Golenkin discute maintenant des avantages et des inconvénients des tourelles de chars.

Les opposants aux tours avancent les raisons suivantes :

Un impact sur le canon ou dans la meurtrière rend la tourelle hors d'usage pendant longtemps ;

Des secousses répétées du dôme perturbent le mécanisme ;

Les gaz des bombes lance-torpilles pénètrent à l'intérieur de la tourelle et ont un effet mortel sur l'opérateur ;

Les obus vont percer la ceinture de blindage.

Toutes ces accusations sont dissipées par la construction des tours modernes.

Autres accusations :

Les tours sont attachées à la place ;

elles sont coûteuses ;

elles compliquent la direction et l'observation des feux ;

le personnel est entassé dans les tours ;

les tours n'ont pas été éprouvées par l'expérience.

À l'exception du manque d'expérience pratique (NB. cela doit pourtant pouvoir être acquis de manière active ou passive avec un financement suffisant !), Golenkin pense pouvoir réfuter toutes ces accusations.

Les tours ne sont pas chères, car l'utilisation des tours réduit le nombre de canons nécessaires : 2 canons de tour équivalent à 6 canons isolés. — Deux tours blindées avec un canon chacune et 2 canons de rechange coûtent 426 700 roubles ; une batterie de 6 canons isolés coûte 447 500 roubles.

Les opposants au char disent en outre : on peut faire confiance au béton, pas au char.

Ils n'ont pas tort dans la mesure où en Russie, de nombreuses expériences ont été menées avec le béton, qui ont démontré que ce matériau est tout à fait fiable.

Il serait maintenant logique de mener également de telles expériences avec le char ; ces expériences pourraient peut-être aussi convaincre les adversaires fanatiques du char jusqu'à présent.

Golenkin donne ensuite un aperçu des essais sur les champs de tir contre le char dans différents États ; sur la base de ces essais, presque tous les États européens sont passés au renforcement de leurs fortifications par des abris pour chars.

Parmi toutes les constructions de tours actuellement disponibles, Golenkin ne recommande d'ailleurs aucune pour une utilisation dans les forteresses russes, car toutes présentent des défauts malgré leurs grands avantages.

Golenkin propose :

Commander des tours d'essai auprès de différentes usines, les tester sur le champ de tir ; prendre le meilleur de chaque projet, en concevoir un type ; faire construire ce type — sous la supervision d'experts étatique — d'abord dans des usines étrangères ; ensuite faire construire les tours selon ce type dans ses propres usines.

Golenkin s'exprime de la manière suivante sur l'utilisation tactique des tours :

Dans les forts de campagne, des tours pour l'artillerie lourde ne sont pas nécessaires, seulement pour les canons d'assaut afin de flanquer les fossés et les intervalles et pour balayer le glacis.

Cependant, les tours ne seront utilisées pour la couverture des fossés et des espaces intermédiaires qu'en cas exceptionnel, lorsque la construction de caponnières n'est pas appropriée. Pour balayer le glacis, chaque fort doit posséder 2 à 3 tours d'un calibre d'au moins 75 mm ; les meilleurs emplacements pour ces tours se trouvent sur la crête extérieure de la contrescarpe.

Les tourelles pour grosses pièces trouvent une large application dans les espaces intermédiaires et dans les forts avancés (contrairement aux forts de la ceinture fortifiée principale).

Golenkin conclut son exposé par l'appel suivant aux ingénieurs et artilleurs russes :

« Dans l'art de l'ingénierie de l'Occident, le métal a conquis une place solide. Je ne doute pas que nos ingénieurs et artilleurs se familiariseront tout aussi rapidement et parfaitement avec ce nouveau moyen de protection qu'avec les autres matériaux de la construction de fortifications. Cela nécessitera du travail — mais ce travail profitera à notre patrie ! »

## **8. Artillerie**

**56.** Les sections précédentes ont dû — dans le contexte des questions fortificatrices spécifiques — toucher ici et là à diverses questions d'artillerie ; cette section doit en quelque sorte servir de complément dans le domaine de l'artillerie, c'est-à-dire résumer différentes observations intéressantes de spécialistes en artillerie que le présent échange vif d'opinions a mises en lumière, mais qui n'ont trouvé jusqu'à présent aucune place correspondant à leur importance dans le regroupement précédent.

Il s'agit ici en particulier de deux points : des types de pièces d'artillerie utilisés dans la guerre de forteresse et de la grande importance d'un camouflage approprié en tant que moyen de protection de choix contre l'attaque d'artillerie.

Nikitin parle lors de la 7<sup>e</sup> conférence des types de canons russes utilisés dans la guerre de forteresse moderne.

L'artillerie de forteresse a besoin de deux types de canons :

Le long canon de 6 pouces (15,24 cm) et de 42 lignes (10,66 cm), le obusier de 6 pouces (15,24 cm) et de 8 pouces (20,32 cm). Le canon de 6 pouces, avec une portée de 12 km, est destiné à tirer à longue distance sur le terrain, pour gêner l'installation des parcs ennemis, pour bombarder les villages situés sur la ligne d'encercllement, les voies d'approche des colonnes et les mouvements des transports.

Pour soutenir le canon de 6 pouces lors du tir sur des troupes, le canon de 42 lignes sert avec une portée de 10 km, et il est également utilisé au combat d'artillerie.

Les deux pièces d'artillerie peuvent être utilisées avec succès sur les flancs du front attaqué : leur portée est ainsi exploitée et le fait que le bombardement des sièges protégés

visant la cible (tirs directs) par de grandes canons à longue distance est avantageux est pris en compte.

Deux à quatre de ces canons suffisent pour chaque section de fort.

Le canon de 6 pouces est l'arme principale du combat d'artillerie. Il est plus avantageux que le canon en raison de la trajectoire abrupte de son tir, de son effet explosif et de sa précision de tir.

À titre d'aide pour ce canon, le obusier de 8 pouces sert à détruire les parapets et les traverses.

Puis sur les canons de la tour :

Si l'on dispose de peu de tours, environ 2 dans l'espace intermédiaire, il est alors préférable d'y installer des canons de 6 pouces, pour les raisons suivantes :

1) Il est plus difficile de placer des canons que des obusiers à couvert derrière des dépressions du terrain en raison de la trajectoire tendue lors du tir à pleine charge à des distances moyennes. Cependant, si l'on utilise une charge plus faible pour obtenir une trajectoire plus courbée, l'effet des shrapnels est réduit.

2) Les canons sont deux fois plus lourds que les obusiers, leur mouvement est donc beaucoup plus difficile, il est donc souhaitable de les avoir installés à temps.

3) La tour offre un champ de tir circulaire, qu'il est plus avantageux d'exploiter pour les canons longs.

**57.** Bientôt, Tarnowski (Invalide 1910, n° 35) discute spécifiquement de l'armement des ouvrages destinés à couvrir les interstices de la ceinture de forts :

Comme les forts doivent se soutenir mutuellement par le feu d'infanterie, ils ne doivent pas être séparés de plus de 4 km. Pour les canons de campagne, considérés chez nous comme le canon de 3 pouces (7,5), le canon de montagne de 3 pouces, le obusier de 48 mm Putilow et l'obusier de 12 cm Krupp, la distance maximale est de 6 km, pour le canon de montagne 4 km ; la distance du tir de shrapnel efficace est de 4 à 2 km ; celle du tir de shrapnel puissant est de 2 à 0 km ; pour les canons de montagne, un peu moins.

La caponnière (sur sa situation, les vues de Tarnowski se sont exprimées au n° 24) doit donc être armée avec des canons modernes à tir rapide ; seulement en cas d'absence de ceux-ci, avec le modèle 1895 (culasse à piston) ou le modèle 1877 (culasse à coin). Des canons plus puissants ne sont pas nécessaires.

Qu'il s'agisse de canon, de howitzer ou d'artillerie de montagne, cela dépend de la configuration locale entre les forts.

Dans une douce inclinaison : canons ; dans dessiné : artillerie de montagne.

Les obusiers correspondent moins à cette disposition, car pour tirer sur des cibles vivantes, l'effet explosif est moins important.

L'essentiel : la rapidité du feu ; éviter tout ce qui pourrait l'entraver.

Si l'on a besoin, en tenant compte du relief du terrain, de distances de tir que le canon de montagne ne peut atteindre, il faut alors installer des obusiers. Dans ce cas, il est nécessaire de déterminer la charge requise par des tirs d'essai appropriés sur le terrain concerné, afin que l'adversaire apparaissant puisse être couvert de projectiles immédiatement, sans réglage préalable.

La caponnière devra donc être armée de 2 pièces de campagne à tir rapide pour chaque intervalle à flanquer : ainsi, la caponnière agissant des deux côtés avec 4 pièces, la demi-caponnière avec 2 pièces.

**58.** Nous arrivons maintenant — poursuit Tarnowski — à la question si importante du point de vue de l'artillerie concernant l'influence des masques sur la vulnérabilité des cibles masquées.

Un objectif ne peut être atteint avec succès que si l'on a la possibilité d'évaluer l'impact des projectiles par rapport à la cible, les dimensions verticales de la cible jouant un rôle beaucoup plus important que les dimensions horizontales.



Que les projectiles frappent avant ou derrière la cible ou qu'ils éclatent en l'air — lorsqu'on observe depuis le côté, que ce soit à droite ou à gauche de la cible — ce sont les questions qui préoccupent l'artilleur contrôlant ses tirs. Tout ce qui l'aide à comprendre le point d'impact de ses projectiles accélère la destruction de la cible.

C'est pourquoi l'environnement proche d'une cible doit différer le moins possible de l'environnement plus large.

Une œuvre qui ne se trahit pas par des contours nets, des dimensions verticales et la fumée des tirs, et qui est bien masquée, oblige l'ennemi à consommer une quantité de munitions disproportionnée par rapport à une œuvre qui offre même le moindre point de repère pour évaluer les impacts des projectiles.

Aussi précise que puisse être la situation d'une usine sur la carte — il est impossible de tirer sans viser. Le temps qu'il fait, le moment de la journée, la nature de la poudre et des projectiles, une réparation nécessaire de l'arme — tout cela peut influencer défavorablement les résultats du tir.

Un fort bien adapté à l'emplacement et situé en hauteur dominante ne peut être utilisé comme point d'observation pour la caponnière intermédiaire que lors d'une pause du combat général d'artillerie. Tout observatoire, même un peu élevé par rapport à l'emplacement — qu'il soit blindé ou casematé — met en danger le fort en facilitant le réglage du tir ; la caponnière intermédiaire peut et doit donc s'équiper d'un observatoire indépendant en dehors du fort.

**59.** Dans le même sens que Tarnowski — bien que pas aussi en profondeur — «que la mobilité et un bon camouflage sont la meilleure protection de l'artillerie contre le feu ennemi» — s'expriment également Stawizki (Invalide 1910, n° 43), Gurko (4e Conférence) et Nilus (6e Conférence).

**60.** Swiazki (6e Conférence) recommande dans la lutte contre les blindages modernes comme moyen actif le projectile de petit calibre, et comme moyen passif (obstacle au mouvement) les cavaliers espagnols et les grilles en fer.

**61.** Enfin, Stawizki (Invalide 1910, n° 43) soulève, du point de vue de l'ingénieur, une question à laquelle il attend une réponse des artilleurs :

« Il est souhaitable pour nous d'entendre la voix des artilleurs sur le nombre de coups (NB. probablement en pourcentage des tirs dirigés contre l'ouvrage) que doit supporter un point donné de la couverture d'un ouvrage fortifié. L'exigence actuellement adressée aux ingénieurs, selon laquelle chaque ouvrage de construction permanente doit pouvoir résister à plusieurs coups tombant au même endroit, est tout simplement irréalisable.

Je veux dire qu'il est parfaitement suffisant d'avoir une protection capable de résister à un coup d'une bombe de 11 pouces — actuellement le projectile le plus dangereux — ; en temps de guerre, il est alors beaucoup plus simple de prendre des mesures, par exemple pour renforcer une voûte touchée par un tir, que, par crainte de deux ou trois coups tombant presque en même temps au même endroit, de renforcer toutes les installations jusqu'à des dimensions absurdes.

Cette question peut sembler moins importante, mais il s'agit du fait que la décision de cette question dans un sens ou dans l'autre influence fortement le coût d'une œuvre à construire et tout particulièrement la hauteur (indésirable !) du profil. »

## Conclusion

La gigantesque transformation dans laquelle se trouve actuellement notre puissant voisin oriental dans presque tous les domaines étatiques et sociaux offre non seulement à l'observateur une vision d'ensemble d'un grand intérêt sur le plan historique et culturel, mais exige également une étude pratique approfondie dans chaque domaine afin de pouvoir

évaluer correctement — les effets probables ou possibles de cette transformation sur la position globale de la Russie en tant que puissance mondiale et sur ses relations avec les différentes combinaisons politiques de la situation mondiale. L'ambition de cette étude, pleinement consciente de sa partialité et de son inachèvement, est d'apporter une modeste contribution à cette étude dans le domaine militaire, et en particulier dans le domaine de la défense territoriale fortifiée.

Cette étude, qui constitue à première vue rien d'autre qu'un instantané des opinions actuellement en vigueur dans les cercles compétents des spécialistes russes concernant les questions qui s'y rapportent, offre néanmoins également un aperçu de l'avenir.

Dans l'échange d'opinions approfondi, mené de manière constante avec un grand sens du réalisme et une fidélité sérieuse aux convictions, parfois avec une polémique sévère, auquel se fondent les déclarations de cette étude, toutes les voix compétentes — jusqu'aux officiers relativement jeunes — se sont sans doute exprimées, celles qui jouent actuellement un rôle dans les questions de la défense territoriale fortifiée et pourraient être appelées à jouer un tel rôle à l'avenir.

La plupart des noms mentionnés dans l'étude devraient, le cas échéant, souligner la signification d'un programme à peine ambigu.